27e Année N° 1 1er Janvier 1920

GENERAL LIBRARY
FEB 18 1920
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
Pierre Benoit	*Pour Don Carlos* (1re partie)	5
Marcel Prévost	*Troisième Lettre à Théophile*	45
Comtesse de Noailles	*Musiques*	61
René Milan	*La grande Pitié de la Marine française.* — I.	69
Jean-H. Mariéjol	*Catherine de Médicis*	111
Pierre Botkine	*Mon Frère*	134
Lecoq-Hagel	*Schôrouq*	152
Edmond Jaloux	*Lectures étrangères*	185
Raoul Blanchard	*L'Aménagement du Rhône*	199

Copyright 1920 *Revue de Paris.*

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1920

Dans le numéro du 15 janvier 1920, la **REVUE DE PARIS** *publiera le premier acte de*

L'AME EN FOLIE

COMÉDIE EN 3 ACTES

de **FRANÇOIS DE CUREL**

LIVRES NOUVEAUX

LES ALLIÉS QU'IL NOUS FAUDRAIT
par **Pierre Loti.**

Un tout petit livre. Simple recueil de quelques articles interdits ou tronqués par la censure. Titre courageux, alors qu'on a tant fait — de bonne foi ou non — pour nous tromper sur l'Orient et les amitiés dignes de la France. M. Pierre Loti ne s'est pas contenté d'exprimer une fois de plus l'affection qui le lie aux Turcs. Il a voulu montrer combien, aux heures graves de la paix à faire, il importait que la France fût informée des réalités orientales ; lui-même apporte à cette information des données précises. Il a renforcé sa thèse par les témoignages spontanés d'hommes qui ont pu voir sur place la vérité, et souffrir des mensonges. Et, parmi les lettres de soldats, de marins, de femmes, que M. Pierre Loti a jointes à son livre, il en est qui sont très belles et convaincantes, par sincérité toute simple.

PHILOSOPHIE DE LA GUERRE ET DE LA PAIX
par **Jules Sageret.**

Ce livre, écrit dans la guerre, vise à résoudre, ou du moins à exposer, la grande contradiction humaine par quoi tout homme déclare haïr la guerre, et s'y jette au premier signe. La première partie du livre vise à établir que la guerre n'est une loi naturelle ni pour les bêtes ni pour les hommes, malgré les espèces et malgré les races. L'auteur expose ensuite les causes humaines de la guerre, née des passions communes où s'expriment des formes sociales dont l'évolution se poursuit. Enfin, posant le problème de la paix, alors future, M. Sageret indiquait les bases qui pouvaient seules assurer cette paix contre le temps et contre les hommes. Il écrivait pour conclure : « Il est raisonnable d'espérer. » Il est bon, tout au moins, de communiquer cette espérance.

LA GUERRE DES JOURNAUX
par **André Billy.**

M. André Billy nous donne sous ce titre la chronique de la presse parisienne en 1917 et 1918. Le livre est écrit avec la finesse et l'ingéniosité qui valurent à l'auteur ses succès de romancier et de critique ; il abonde en anecdotes, en observations, en traits d'humour qui en rendent la lecture charmante. Cette histoire des journaux par un excellent journaliste est aussi une histoire, au jour le jour, de la vie parisienne pendant les dernières années de la guerre : elle nous les fait revivre, évoquées par un talent très souple et très pittoresque et surtout très intelligent. *La Guerre des journaux* sera pour les futurs historiens de la presse un guide aussi précieux qu'agréable.

LES CHARS D'ASSAUT
Leur création et leur rôle pendant la guerre (1915-1918)

Par le **capitaine Dutil.**

Pour l'opinion publique, le char d'assaut est lié aux heures victorieuses de la guerre. Quels efforts il a fallu pour créer cette arme nouvelle, quel dévouement a exigé son emploi sur le champ de bataille, c'est ce que le capitaine Dutil a entrepris d'exposer, avec l'autorité que lui confère son rôle personnel dans cette œuvre. Les attaques et les offensives auxquelles les chars d'assaut ont pris une part souvent décisive font l'objet de récits sobres, clairs, accompagnés de cartes où se marquent les phases de l'action. Et la partie de l'ouvrage où le capitaine Dutil nous expose la création des chars d'assaut est peut-être la plus intéressante, tant elle soulève de problèmes qui sont d'organisation nationale.

POUR DON CARLOS

« La nature m'a privé de cette sorte de folie sublime. »

STENDHAL

I

OLIVIER DE PRÉNESTE

Il était un peu plus de six heures et demie quand le train parlementaire entra en gare. Immédiatement, le quai fut plein d'une foule noire, uniformément coiffée de chapeaux hauts de forme. Dans l'Assemblée issue de la consultation nationale de 1871, les divergences d'opinion n'étaient pas encore signalées par des différences d'habillement.

Cette foule digne et sombre s'achemina vers la sortie. Sur le seuil, il y eut un remous. Une averse fouettait la nuit. Les représentants s'étaient arrêtés devant l'ondée. Les moins favorisés, en maugréant, ouvraient leurs parapluies.

Dans la cour de la gare Saint-Lazare, une cinquantaine de voitures attendaient les autres. Les lanternes se doublaient sur le pavé trempé.

Des appels s'entre-croisèrent :

— Le coupé de monsieur le comte de Cazenove de Pradines.

— Le landau de monsieur le duc de Broglie.

— La voiture de monsieur Pouyer-Quertier.

Une voix grêle appela :

356726

— La calèche de monsieur le ministre de l'Intérieur.

Deux ombres se détachèrent. Elles allèrent au-devant d'un attelage qui virait dans la cour. La portière s'ouvrit, le marchepied s'abaissa.

— Place Beauvau, aussi vite que possible.

La voiture partit au grand trot.

Il y eut un moment de silence. Les réverbères, au passage, éclairaient la figure rude et volontaire de M. Buffet et brillaient sur le large portefeuille de maroquin que son chef adjoint de cabinet, M. Prétavoine, tenait sur ses genoux. Le visage de M. Prétavoine était de ceux qui sont faits pour rester dans l'ombre. Il y restait.

— Vous vous souvenez exactement de ma conversation de tout à l'heure avec monsieur Dufaure? — demanda M. Buffet.

— Oui, monsieur le ministre.

— Bien. Vous allez écrire au préfet de l'Orne, je signerai la lettre à sept heures et demie. Un exprès la portera à la gare. Suppression du journal dont il s'agit : *le Progrès d'Alençon*, je crois?

— *Le Progrès d'Alençon*. Faut-il motiver, monsieur le ministre?

— Ne motivez pas.

M. Buffet ajouta :

— Je dîne chez le comte de Bagneux. Si des télégrammes parviennent concernant l'affaire de Saint-Étienne, donnez l'ordre à la permanence qu'on me les porte chez lui, jusqu'à onze heures.

La voiture doublait l'angle de la rue du Faubourg-Saint-Honoré. Elle s'engagea dans la grande cour.

M. Buffet gravit prestement les marches du perron. Il prit un couloir détourné pour éviter dans l'antichambre des importuns probables. Sur le seuil de son cabinet, il dit encore à M. Prétavoine :

— A sept heures et demie, la lettre pour le préfet de l'Orne.

Son regard alla d'abord à son bureau. Deux jours de débats à Versailles, deux jours de travail en retard. Les chemises de la signature s'empilaient d'un côté ; de l'autre, les dossiers

à l'étude, les affaires signalées. Sur une petite table, un amoncellement de journaux sabrés de coups de crayons rouges et bleus.

Les grands lustres, à l'infini, jouaient et se multipliaient dans les glaces. Aux murs, les Gobelins étaient dans l'ombre. Seule, une tapisserie, à gauche du bureau du ministre, s'éclairait violemment. Une seconde, M. Buffet la regarda : *Héliodore chassé du Temple...*

Il haussa ses robustes épaules, jeta son pardessus sur un canapé et s'assit à sa table avec le soupir de soulagement de l'homme qui, retardé par des soucis indignes, va pouvoir enfin travailler... Mais, au même instant, un voile d'humeur passa sur son visage. Il venait d'apercevoir, bien en évidence, deux cartes de visite.

Il sonna. Un prodigieux huissier à chaîne parut.

— Ces messieurs sont-ils encore là?

— Ils sont là, monsieur le ministre.

— Renvoyez-les. J'ai du travail.

— Monsieur le ministre, ils ont une lettre d'audience de votre Excellence.

M. Buffet eut un geste excédé. Il prit les cartes, lut les noms. Ses traits se détendirent un peu au premier, se rembrunirent à l'autre.

— C'est bon ! je les recevrai. Vous ferez entrer quand je sonnerai ; d'abord monsieur de Préneste.

— Monsieur le ministre, — hasarda l'huissier, — monsieur le député Barodet était là un bon quart d'heure avant monsieur de Préneste. Il a ajouté qu'il était pressé...

Les yeux de M. Buffet foudroyèrent l'homme à chaîne.

— Monsieur de Préneste d'abord, ai-je dit. Quand je sonnerai.

Le secrétariat de M. Buffet était tenu de façon irréprochable. Il trouva sans difficulté les dossiers qui correspondaient aux deux audiences.

Il parcourut rapidement le premier, sonna.

Précédé par l'huissier, M. de Préneste entra.

Le ministre s'était levé et était allé à la rencontre de son visiteur.

— Je suis heureux, monsieur, de vous connaître, — dit-il, après l'avoir fait asseoir. — Je le serai davantage, si je peux répondre à ce que vous attendez de moi. Vous portez un nom illustre...

M. de Préneste s'inclina.

— Un nom illustre, — accentua M. Buffet. — En outre, vous m'êtes recommandé par monsieur René Goblet...

M. de Préneste s'inclina encore.

— Par monsieur René Goblet, — répéta M. Buffet avec une insistance interrogatrice...

— Je n'ai pas l'honneur de connaître personnellement monsieur Goblet, mais c'est un ami de la duchesse de Mercœur, dont je dois épouser la fille, — crut bon d'expliquer M. de Préneste.

« Et madame de Mercœur est née Grattecap, pensa le ministre, je comprends à présent... »

Et il se lança immédiatement dans les généralités.

— Nous vivons une assez vilaine époque, monsieur ; je peux beaucoup pour le mal, à peu près rien pour le bien. Telles sont les vertus d'un régime dont je suis l'un des premiers magistrats. Demandez, cependant. Vous pouvez être assuré que je ferai de mon mieux pour vous êtes agréable.

Ce disant, il regardait fixement son interlocuteur. Il ne mentait pas. Une grande sympathie adoucissait son dur regard.

M. de Préneste parla.

— Monsieur, — dit-il avec une extrême simplicité, — je vous remercie de votre accueil. Vous m'excuserez si je mets une certaine maladresse à m'exprimer. Mais c'est la première fois que je sollicite quelque chose.

Les yeux de M. Buffet dirent : je sais.

— Je présume que monsieur Goblet a dû indiquer dans sa lettre d'introductlon le motif de ma visite?

M. Buffet inclina la tête.

— Eh bien, monsieur, qu'ai-je à ajouter? J'avais quelque fortune, je n'ai plus rien. Je serai heureux d'obtenir un poste quelconque, un poste où je pourrai servir mon pays modestement ; un poste cependant qui me permette de ne pas trop déchoir du rang que le nom que je porte, et auquel vous avez

eu la bienveillance de faire allusion, me fait un devoir de conserver.

De son crayon, M. Buffet traçait sur une feuille de papier blanc de larges hachures. Il releva la tête.

— Quel âge avez-vous? — demanda-t-il très doucement.

— Trente-deux ans.

— Avez-vous des titres universitaires?

— Je suis bachelier, — répondit tranquillement le jeune homme.

— Parlez-vous une langue étrangère?

— Aucune.

M. Buffet eut un geste de découragement.

— Cher monsieur, — dit-il, — vous ne pouvez méconnaître mon désir de vous être utile. Mais enfin, il faut voir les choses comme elles sont. Vous êtes d'accord avec moi pour admettre que vous ne pouvez accepter le premier emploi venu. J'entrevoyais pour vous deux choses : ou un poste de secrétaire d'ambassade ; monsieur Decazes se serait fait un plaisir... Mais vous ne parlez aucune langue.

Docilement, M. de Préneste répéta :

— Je ne parle aucune langue.

— ... Ou une nomination au Conseil d'État. Mais vous n'êtes pas licencié en droit.

M. de Préneste reconnut :

— Je ne suis pas licencié en droit.

M. Buffet se renversa dans son fauteuil.

— Alors? Je ne vois pas bien...

Il y eut un moment de silence. Le ministre répéta :

— Je ne vois pas...

Toujours avec le même calme, M. de Préneste prit la parole.

— Les objections que vous me faites, monsieur, ont déjà été présentées à madame de Mercœur par monsieur Goblet. Il a cherché avec elle. Ils ont conclu qu'un seul poste, vu mon insuffisance de titres, pouvait être brigué par moi...

— Et ce poste est?

— Un poste de sous-préfet, monsieur.

M. Buffet avait bondi.

— Un poste de sous-préfet !

— Et c'est pour cela que monsieur Goblet m'a adressé à vous, de qui dépend la nomination que je sollicite, — acheva posément M. de Préneste.

Le ministre s'était levé et marchait de long en large. On eût dit que M. de Préneste s'était acquitté d'une commission qui ne l'intéressait pas, qui l'importunait même. Avec un détachement parfait, il laissait ses yeux errer sur la partie noire du cabinet, où les grandes figures des tapisseries transparaissaient vaguement dans l'ombre.

M. Buffet revint à son fauteuil et s'y laissa tomber. Une sorte d'indignation le secouait.

— Un poste de sous-préfet, — répéta-t-il.

— Je n'ai aucun titre, — dit, avec sa douceur désarmante, M. de Préneste.

— Aucun titre, sans doute, — rétorqua le ministre, — mais vous avez un nom, monsieur.

L'intéressé eut un geste vague et charmant.

— J'ai aussi besoin de gagner ma vie, — murmura-t-il.

M. Buffet, sur sa table, remuait des papiers. Il prit la lettre de M. Goblet. Il la relut.

— C'est entendu, je sais. Mais enfin, cher monsieur, excusez mon indiscrétion, je suis bien forcé de vous parler ainsi : vous n'êtes pas sans ressources !

— Je n'ai aucune fortune, — dit négligemment M. de Préneste.

— De votre chef, non. Mais dans quelque temps, il n'en sera plus ainsi. Vous êtes fiancé. Mademoiselle de Mercœur est riche.

Les paupières du jeune homme battirent. Pour le première fois, il sembla se départir de sa placidité. Une légère rougeur passa même sur son visage.

— Excusez-moi, — répéta M. Buffet.

— Monsieur, — répondit M. de Préneste, qui avait repris tout son calme, — il est vrai que ma fiancée a de la fortune. Il est vrai aussi qu'une des conditions mises à notre union est que je serai pourvu moi-même d'une situation. Pardonnez-moi de vous mettre au courant de ces détails, mais il faut bien que je justifie mon insistance. Je suis d'ailleurs heureux de vous témoigner, par une confidence de cette sorte, ma

gratitude pour un accueil dont je resterai, quoi qu'il arrive, particulièrement touché.

Le ministre vint vers le jeune homme. Il lui prit les mains.

— Avez-vous pensé au juste à ce que vous me demandez? — dit-il.

Il poursuivit :

— J'ignore tout de vous. Je ne connais que votre nom, que l'histoire de votre famille. Votre aïeul, le duc François de Préneste, était au banquet des gardes du corps, où l'on foula aux pieds la cocarde tricolore. Votre grand-père, chambellan du roi Charles X, fut un des derniers fidèles d'Holyrood. Et c'est vous qui voulez, aujourd'hui, entrer dans la carrière préfectorale?

— J'y compte peu de relations, sans doute, — repartit, avec sa dignité calme, M. de Préneste. — Assez, cependant, pour savoir que monsieur de Villars est sous-préfet à Argelès, que monsieur de Brimont est à Cosne, que monsieur de Chanaleilles est à la Flèche...

— Ce n'est pas moi qui ai nommé ces messieurs, — gronda M. Buffet.

— Je sais aussi que le maréchal est président d'un État dont vous êtes ministre, — acheva M. de Préneste.

— Vous êtes un enfant, — s'exclama M. Buffet, piqué au vif. — Le maréchal ! Moi ! Où serons-nous demain, je vous le demande? Dans quelles nuées vivez-vous donc? Si vous voulez entrer dans les préfectures, je me figure que ce n'est pas pour avoir un habit d'argent, faire trois petits tours, et puis vous en aller. C'est avec l'espoir d'y faire une carrière... Une carrière! Monsieur Olivier de Préneste, sous-préfet ! Car vous ne pensez pas, je suppose, qu'on va, d'emblée, vous nommer préfet de la Seine?

— Je ne demande qu'une sous-préfecture de troisième classe, — dit M. de Préneste.

— Et moi, monsieur, — éclata M. Buffet, — je ne vous nommerai jamais à une troisième classe. Si le descendant des ducs de Préneste s'obstine dans une idée ridicule, je le nommerai à une seconde, ou pas du tout !... Mais réfléchissez encore, mon enfant. A l'heure actuelle, je suis là, c'est entendu. Mais demain... Tenez, il y a dans l'antichambre un abominable

imbécile. Il s'appelle monsieur Barodet. Il a battu monsieur de Rémusat aux élections du quatrième arrondissement. Il est, devant le suffrage universel, devant la loi, l'égal du duc de Broglie, l'égal de monsieur de Baragnon, l'égal de monseigneur Dupanloup, mon égal... aujourd'hui ! Demain, qu'il y ait à l'Assemblée une majorité déterminée par un Barodet semblable, et ce Barodet-là, qui est arrivé avant vous, et que je ne recevrai qu'après, au lieu d'être dans l'antichambre, à exciter la commisération méprisante des huissiers, sera ici, à ma place, dans mon fauteuil, ministre !... Et c'est lui qui vous convoquera, et c'est lui qui vous recevra, vous donnera des ordres...

— J'aurai toujours la ressource de me refuser à les exécuter, — répondit M. de Préneste.

— Vous serez révoqué !

— Je serai révoqué, sans doute. Je serai alors dans la situation où je me trouve aujourd'hui. Je n'ai peut-être qu'une chance, monsieur, voulez-vous me mettre à même de la courir?

— Il n'y a pas de poste libre, — répondit brutalement M. Buffet.

M. de Préneste se leva avec un sourire.

— Dans ces conditions, il ne me reste, monsieur, qu'à m'excuser et qu'à vous remercier...

D'un geste brusque, le ministre lui fit signe de se rasseoir.

Un huissier venait d'entrer dans le cabinet.

— Qu'y a-t-il encore? — fit M. Buffet, furieux.

— Monsieur le directeur de l'administration départementale et communale sollicite l'honneur d'être introduit immédiatement auprès de monsieur le ministre.

— Monsieur Durangel, à cette heure, à Paris !

— Il vient d'arriver de Versailles ; sa voiture est dans la cour.

— Faites entrer, — fit M. Buffet avec agitation. — Restez, je vous en prie, monsieur, — dit-il à M. de Préneste qui s'était levé.

M. Durangel, directeur de l'administration départementale et communale au ministère de l'Intérieur, conseiller d'État en service extraordinaire, avait à la main une dépêche. Le ministre s'en empara.

— Quelque chose de grave?

— D'assez grave, — dit M. Durangel. — Cette information, monsieur le ministre, m'est parvenue après votre départ de Versailles. J'ai tenu à venir immédiatement vous la communiquer et prendre vos ordres.

M. Buffet lisait. Discrètement, M. de Préneste s'était écarté. Il regardait, non sans curiosité, le front plissé du ministre. Puis ses yeux s'en détachèrent et allèrent vers la tapisserie, où il s'amusa à compter les personnages qui assistaient à la mésaventure d'Héliodore...

M. Buffet poussa une exclamation sourde.

— Il ne manquait plus que cela ! Et qu'avez-vous fait?

— Rien encore, monsieur le ministre. J'ai préféré attendre vos ordres.

— Il faut immédiatement préparer un arrêté révoquant monsieur Laplace-Leduc et télégraphier au préfet des Basses-Pyrénées de venir à Versailles me fournir les explications nécessaires. Télégramme chiffré. Demain, à dix heures, je porterai la chose à la connaissance du conseil des ministres, Pourvu que je ne sois pas devancé par la presse ! Je préviendrai moi-même le ministre des Affaires étrangères, qui ne va pas tarder à recevoir une nouvelle demande d'explications de l'ambassadeur d'Espagne. Trois fois en un mois !...

Et M. Buffet frappa violemment sur la table.

— En tout cas, — reprit-il, — que l'arrêté révoquant monsieur Laplace-Leduc paraisse dès demain au *Journal officiel.*

— N'y aurait-il pas intérêt, monsieur le ministre, à ce que l'arrêté nommant son successeur parût en même temps?

La réponse de M. Buffet ne parvint qu'indistinctement aux oreilles de M. de Préneste. Petit à petit, il s'était rapproché de la tapisserie. Le compte des personnages ne l'intéressait plus. Il contemplait maintenant les robes des anges persécuteurs d'Héliodore. L'une était d'une admirable teinte pourpre. L'autre semblait d'un vert d'eau très effacé.

Le ministre et M. Durangel s'entretenaient à voix basse. M. de Préneste était à cent lieues de leur conversation. Soudain, il tressaillit.

M. Buffet venait de le saisir par le bras.

— Est-ce que vous persistez dans votre intention?

— Mais oui, sans doute, — répondit M. de Préneste.

Il avait failli demander : dans laquelle?

M. Durangel le regardait avec insistance.

— Eh bien, soyez heureux; un poste de sous-préfet se trouve libre, — dit M. Buffet.

Il ajouta, le dévisageant fixement :

— Celui de Villeléon.

— Basses-Pyrénées, — murmura poliment M. de Préneste.

— Ce poste vous convient-il?

— Je ne connais pas les Basses-Pyrénées, et je n'y ai pas de relations, — dit le jeune homme, — mais le pays est beau, et je...

Le regard de M. Durangel parut se charger d'inquiétude.

— C'est un poste de seconde, — interrompit M. Buffet. — Son titulaire, monsieur Laplace-Leduc, vient de se rendre coupable d'un grave manquement professionnel. Il était à Biarritz, en train de faire tout autre chose que de l'administration, quand un télégramme de la plus haute importance est parvenu à Villeléon. Ce télégramme est resté deux jours non décacheté. D'où des complications dont je vous épargne pour l'instant le détail, mais dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles me vaudront une interpellation de la gauche à l'assemblée, et au duc Decazes une protestation de l'ambassadeur d'Espagne.

— Croyez que je suis le premier à déplorer... — commença M. de Préneste.

— Ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Vous êtes nommé sous-préfet de Villeléon. Demain matin, vous passerez à Versailles, au bureau du personnel du ministère. Vous demanderez monsieur Farcinet, chef du bureau, qui vous remettra ampliation de l'arrêté qui vous nomme. Vous verrez en même temps monsieur Durangel. Après-demain, je vous recevrai et vous présenterai à monsieur de Nadaillac, préfet des Basses-Pyrénées. Nous vous exposerons la situation. Vous rejoindrez votre poste dans la semaine. Au revoir, cher monsieur.

Resté seul avec M. Durangel, le ministre demanda :

— Quelle impression vous produit-il?

— Il m'est difficile, de prime abord...

— Je comprends. Il ne vous paraît pas s'intéresser beaucoup à sa future tâche, mais, — et le ministre eut un large sourire, — il m'est recommandé par monsieur Goblet. Saisissez-vous? Quel effet, quand, demain, dans les couloirs de l'Assemblée, je pourrai dire : le sous-préfet de Villeléon est révoqué, et je viens de nommer à sa place un protégé de monsieur Goblet... C'est l'avortement certain de l'interpellation...

Toute la bonne humeur de M. Buffet était revenue. Il signa la lettre au préfet de l'Orne, que lui apportait M. Prétavoine.

— Sept heures et demie, — dit-il, — c'est entendu, n'est-ce pas? Si un télégramme arrive pour l'affaire de Saint-Étienne, qu'on me le porte chez le comte de Bagneux, 73, rue de Lille, jusqu'à onze heures.

Et il monta rapidement en voiture, tandis que, dans l'antichambre, M. Barodet, résigné, entamait la lecture d'un numéro du *Temps* que lui abandonnait la pitié de l'huissier à chaîne.

II

L'ÉQUERRE ET LE BASILIC

La calèche de M. Buffet passa sur le pont de Solférino. Un quart d'heure plus tard, Olivier de Préneste le franchit à son tour.

Le temps de reprendre dans l'antichambre un petit paquet qu'il avait soigneusement laissé sur une des banquettes rouges, et il avait quitté le ministère. Dehors, il respira. Il sourit. Il était heureux que cette corvée fût terminée. Quant au succès si étrangement rapide de sa démarche, il avait trop peu l'habitude de l'administration et de la politique pour s'en étonner.

Rectangle délimité par les réverbères clignotants, l'emplacement de la Cour des comptes faisait une large et morne tache sombre. Olivier longea les ruines. Derrière les murs,

il entendait, sur d'invisibles herbes folles, des gouttes de pluie tomber.

Il s'arrêta pour fermer son parapluie et mieux assurer son paquet sous le bras. Une vague et délicieuse odeur de forêt mouillée lui vint par une brèche de la muraille. La pensée qu'il faisait à cette minute son apprentissage campagnard le fit sourire de nouveau. Sa destinée commençait à prendre forme. Il en acceptait la perspective avec la meilleure grâce du monde.

« A Villeléon, pensa-t-il, je ferai tous les soirs un tour hors de la ville. Elle ne doit pas être bien grande. »

Il était huit heures quand il arriva chez madame Primatice, où il prenait sa modeste pension. Le restaurant de madame veuve Édouard Primatice occupait le rez-de-chaussée d'une vieille maison de la rue de la Chaise, et ses plus jeunes habitués avaient tous dépassé la cinquantaine. Aussi avait-elle pour Olivier des prévenances de grand'mère. C'était elle, qui, le même jour, l'avait obligé à prendre son parapluie.

— Vous voyez que j'ai bien fait, — cria-t-elle, du plus loin qu'elle l'aperçut. — Vous êtes en retard d'une heure. Heureusement j'ai fait garder votre dîner sur le fourneau ; asseyez-vous vite. Il y a quelque chose que vous aimez.

Elle s'était emparée de son manteau, de son chapeau, du parapluie.

Olivier s'installa et, comme à l'ordinaire, demanda un journal.

— Ils sont en main, — répondit madame Primatice. — Le comte de Cauneilles a *le Monde illustré*, et le commandant Gracieux n'a pas fini *le Temps*. Voilà le *Journal officiel*. Cela vous apprendra à rentrer aussi tard.

Olivier regarda le comte de Cauneilles, petit vieillard rabougri, plongé dans l'étude d'un problème d'échecs. Le commandant Gracieux n'en était encore qu'à la première page du *Temps*.

— Laissez-moi l'*Officiel*, — dit-il avec résignation.

Ce qu'il aimait était un admirable bouillon de poule et un morceau de veau à la casserole. On entendit dans la cuisine le bruit des voix des deux servantes qui commençaient de dîner. Madame Primatice servit elle-même son jeune client, cherchant une occasion d'engager la conversation. La brave

dame était follement curieuse de connaître la raison de son retard.

Olivier termina son potage et ouvrit l'*Officiel*. Il chercha d'abord le programme des spectacles de la soirée. A la Comédie-Française on donnait *le Philosophe sans le savoir* ; à l'Odéon, *la Maîtresse légitime*, et le rideau ne se levait qu'à huit heures. Il songea un instant à aller voir cette pièce, dont le commandant Gracieux lui avait dit le plus grand bien. Puis, il se rappela que madame et mademoiselle de Mercœur l'attendaient le même soir pour connaître le résultat de son entrevue avec le ministre de l'Intérieur, et ce souvenir mit fin à sa velléité.

Distraitement, il feuilleta le journal.

— Ah ! ce monsieur Gambetta, — fit madame Primatice qui lisait derrière lui, — avez-vous vu comme monsieur Buffet lui a rivé son clou pour la réforme électorale?

Olivier sourit. Une seconde il eut la tentation d'éblouir son hôtesse. Puis il se prit en une immense pitié.

« Je mérite mon sort, se dit-il, voilà que je me découvre l'âme la plus basse de fonctionnaire. »

Il feuilletait toujours, machinalement. Son attention se fixa à peine davantage, quand il lut les lignes suivantes, à la partie non officielle du journal :

Espagne. — Madrid. — 25 novembre 1875.

Une dépêche, datée de Pampelune, 24 novembre, annonce que le général Quesada s'est emparé de toutes les redoutes de la Montagne d'Oricain. Douze bataillons carlistes ont été mis en déroute et ont eu beaucoup d'hommes tués ou blessés. Après trois jours de combats consécutifs, Pampelune a été délivré des carlistes. Les habitants ont illuminé et ont acclamé le général Quesada.

— Madame Primatice, — dit Olivier, refermant le journal, — avez-vous un atlas?

Un peu surprise, elle lui en apporta un qui perdait légèrement ses entrailles, l'*Atlas de M. Delamarche, ancien élève de l'École polytechnique, ingénieur hydrographe de la Marine, librairie Grosselin, rue Serpente-Saint-André, 25* (*ancienne rue du Battoir*).

— Il date de 1856, — remarqua avec une moue Olivier de

Préneste. — Mais qu'importe, j'y trouverai bien la distance qui sépare Pampelune de Villeléon.

Il eut une émotion indéfinissable à constater qu'à vol d'oiseau cette distance n'excédait pas quarante kilomètres, et que sa sous-préfecture n'était guère à plus de trois lieues de la frontière d'Espagne.

« Eh ! pensa-t-il, si je mets là-bas à exécution mes projets de promenades nocturnes, je n'aurai pas besoin de coller l'oreille à terre pour entendre le canon... »

Et, comme il l'avait, il n'y avait pas six ans, entendu d'infiniment plus près, à Coulmiers et à Orléans, il continua à ne pas saisir les motifs de l'espèce de malaise où venait de le plonger sa découverte.

Les dames de Mercœur habitaient au 2 de la rue de Tournon. Olivier s'arrêta sous la voûte pour fermer son parapluie. Il regarda la rue déserte, luisante d'eau, le pavé où se reflétait, disque jaune, l'horloge du Luxembourg. Puis il monta sans conviction quatre étages.

— Madame la duchesse prie Monsieur de l'excuser, — dit la femme de chambre. — Elle dîne dehors avec Mademoiselle, mais elles ne tarderont pas à rentrer. Si Monsieur veut bien les attendre..,

Deux lampes laissaient presque dans l'ombre la totalité du salon. Un feu de bois faisait danser les silhouettes des meubles. Olivier alla à la fenêtre. Il revit la rue. L'averse redoublait, de rares passants, comme des rats, surgissaient, longeaient les murs, disparaissaient.

Il revint s'asseoir au milieu de la pièce, et attendit, les yeux fixés sur le feu qui se mourait.

Soudain, une des bûches dégringola avec un bruit sec qui fit tressaillir le jeune homme. Il naquit de cette chute une grande flamme qui éclaira les murs de lueurs dansantes et fugitives. Quelques tableaux sortirent de l'ombre.

Olivier se leva. Il marcha vers celui qui se trouvait le plus près de lui, à sa gauche.

C'était une vieille toile à fond noir, d'où émergeait une blafarde figure de femme. Un Clouet? Un de ses élèves? Olivier n'avait rien dans sa culture qui pût l'aider à cette différen-

ciation. Il regardait l'âpre peinture pour elle-même. Cent fois, dans ce salon, le jour, le soir, il s'était arrêté poliment devant ce portrait de Geneviève de Vendôme, fille du grand Mercœur, le rival de Henri IV, le maître de la Bretagne, le chef de la Ligue, le vainqueur des Osmanlis. Et pourtant, ce soir, il lui semblait qu'il le voyait pour la première fois. Il regardait le profil à la fois doux et dur de la belle ligueuse, les cheveux blonds, l'immense fraise, les longues mains...

La flamme jaune du feu mourait. Il saisit une des lampes et revint vers le tableau. Il en reprit l'examen où il l'avait laissé... Les longues mains...

Les longues mains. La droite tenait une équerre; un des doigts, passé dans le trou de la planchette triangulaire, l'appuyait sur l'accoudoir du prie-Dieu où la belle ancêtre de la fiancée d'Olivier de Préneste était peinte agenouillée. La main gauche, avec des inflexions d'une infinie tendresse, caressait la croupe en scie d'un tortueux petit lézard, qui tendait vers la jeune femme sa langue verte, dardait sur elle ses obscènes petits yeux rubis.

Une banderole, jadis d'ocre pâle, à présent d'un bistre presque noir, se tordait au bas du tableau. Rapprochant la lampe jusqu'à faire toucher son verre à la toile craquelée, Olivier lut ces deux mots, à peine déchiffrables, l'un placé sous l'équerre, l'autre sous le reptile :

Ratio. Aberratio.

Il remit la lampe sur le guéridon. Ce faisant, il heurta un petit cadre. Il le prit dans ses mains ; longuement, il le contempla.

C'était une photographie de sa fiancée. Jamais, jusqu'à cet instant, il n'avait regardé Lucile de Mercœur avec une attention aussi scrutatrice. Son tête-à-tête avec la grande Gabrielle de Vendôme venait de lui ouvrir des horizons nouveaux. Cette maigre et pâle jeune fille, dans sa robe de bal à la mode de l'ordre moral, lui parut soudain un autre être, bizarre et fou, qu'il n'avait jamais soupçonné, qu'il n'avait jamais connu, qu'il ne connaîtrait jamais...

— Bah ! — dit-il à haute voix, — il ne faudrait pas trop oublier que son grand-père maternel s'appelait Grattecap.

Et il eut un ricanement.

Son rire sonna faux dans la demi-obscurité. Obstinément, il essaya de le justifier avec un grand concours de souvenirs avilissants : le père de Lucile, le feu duc de Mercœur, dernier du nom, roulant de degré en degré jusqu'aux plus infâmes bas-fonds, vendant ses biens, trichant au jeu, et trop heureux, pour finir, d'accepter la main de mademoiselle Hortense Grattecap, fille unique de son principal créancier. Et lui-même, ce Grattecap, un des produits les plus parfaits de la pègre financière, sorti on ne savait d'où, enrichi par d'ignobles spéculations, devenu, par des marchés plus que louches, le fournisseur en titre du corps expéditionnaire du Mexique... Avec une âpre jouissance Olivier se remémorait des conversations nocturnes qu'il avait eues, en janvier 1871, sur la Loire, avec un vieux sous-officier, débris obscur de la ridicule épopée. « Entre Puebla et Queretaro, il y a plus de mille tombes de soldats morts pour avoir, dans les jours où on *la crevait*, mordu au biscuit de l'administration, le *biscuit Grattecap*, comme on le nommait... » Mille tombes ! Ah ! ces tombes, au Mexique, de petits Picards, de petits Tourangeaux, de petits Français qui sont partis, un jour, en agitant leurs grands mouchoirs à carreaux. Mademoiselle de Mercœur est riche, disait tout à l'heure ce bon monsieur Buffet. Peut-être ne savait-il pas !... Mais si, certainement, il savait. Quelle honte !

Ce Grattecap ! Pas de plus joli cavalier qu'Olivier de Préneste. Il a, il y a cinq ans, je tiens à le rappeler, fait, sous Orléans, ce qu'on est, dans son monde, convenu d'appeler son devoir, tout naturellement. Il est un merveilleux chasseur de renard, et nul ne sait mieux que lui que lorsqu'un appel de triste sirène retentit dans une forêt de sapins, c'est qu'un coq de bruyère est perché en haut d'un de ces arbres noirs. Il mettrait très bien sa balle, à cinq cents mètres, entre les deux petites cornes d'un chamois arc-bouté sur un rocher. La suite de cette histoire prouvera même, je l'espère, que les nuances les plus fines de l'esprit et du cœur ne lui sont pas absolument étrangères. Mais pour le reste, ah ! pour le reste ! Il ne sait pas très bien distinguer un Clouet d'un Constantin Guys. Il n'est guère plus apte à comprendre le mécanisme de la fortune que son mariage va lui donner. Il ignore à peu

près tout du cours de la rivière. Il subodore vaguement la putréfaction de la source.

Ce Grattecap ! Trois millions gagnés, et dans quelles conditions, au service de l'intervention et de Maximilien, il n'y a qu'à les prêter au gouvernement de Benito Juarez ; automatiquement, le capital se double. Mille pauvres capotes bleues peuvent bien être enfouies dans la poussière du Zacatécas, sous les aloès géants et les catalpas où les iguanes viennent traîner leur ventre mou. Bazaine est rembarqué. Charlotte est folle. Maximilien pourrit au couvent des Capuchinas. Mais Juarez vit, Juarez est maître, vive Juarez ! Juarez spolie le clergé mexicain. Quel meilleur placement que ces vastes terres? Quelques pots de vin judicieusement colloqués, et on les a toujours eues pour le vingtième de leur valeur. Après cela, on peut revenir en France, y prendre le parti du peuple, parler hautement du problème social, stigmatiser Rouher avec Jules Favre et Darimon... Jamais, entre 1868 et 1870, les *idées nouvelles* n'auront eu prôneur plus chaud que Sylvestre Grattecap, beau-père de M. le duc de Mercœur. La Commune a été ingrate, vraiment, lorsqu'elle a brûlé, le 20 mai, rue Saint-Georges, l'hôtel somptueux de cet homme de bien, qui en est mort, à Versailles, deux jours après, d'apoplexie.

Rien, maintenant, dans l'appartement de la rue de Tournon, qui rappelle ce robuste écumeur. Jean, dernier duc de Mercœur, peut bien cependant y être portraituré sept ou huit fois, en hussard bleu, en hussard noir, dans ce superbe uniforme rouge et blanc des cuirassiers de l'Impératrice, et dans cet autre uniforme, vert, à plastron rose, de capitaine de dragons, sous lequel, à Forbach, il a pu racheter, en une seconde d'agonie, toute une vie de stupres. N'importe, c'est partout que le hideux souvenir plane, parmi les mille bibelots trop riches et trop récents. C'est lui qu'Olivier retrouve sur les perles trop grosses du collier de madame de Mercœur, dans ce pastel où s'étale sa beauté plébéienne. C'est lui qu'il recherche, avec une avidité cruelle, dans la photographie de sa fiancée.

Va-t-il l'y découvrir? Et pourquoi, en tout cas, avoir attendu jusqu'à ce soir pour dresser en batterie d'aussi

beaux scrupules? Pourquoi, pourquoi s'en embarrasser, puisque, il le sait bien, il passera outre? Qu'est-ce encore que cette tardive et vaine hypocrisie? De quelque côté qu'on l'envisage, cette union n'est-elle pas d'ailleurs parfaitement assortie : si une Mercœur ne déroge pas à épouser un Préneste, le sous-préfet de Villeléon peut bien sans déchoir épouser la petite-fille de Sylvestre Grattecap ! Et puis, n'aime-t-il pas Lucile?

Question bizarre, que, pour la première fois peut-être avec sincérité, se pose Olivier de Préneste. Question ridicule. Tant d'autres questions ont déjà été réglées à propos de ce mariage... On pense bien que celle-là n'a pas été oubliée.

Et Lucile?... Opportunément, la femme de chambre vient d'entrer : ces dames sont en retard. Le feu se comporte-t-il bien? Monsieur n'a-t-il besoin de rien? Elle balaie la cendre. Olivier s'énerve. Il lui tarde maintenant de poursuivre l'examen où il découvre ce soir tant de choses surprenantes. Elle sort, enfin, après avoir changé de place une des lampes.

Dans la glace, sans avoir désormais besoin de se lever ni même de retourner la tête, Olivier aperçoit le portrait de Gabrielle de Vendôme. Une moitié du tableau, celle de l'équerre, est dans l'ombre. Mais le basilic, lui, comme il est violemment éclairé!

M. de Préneste baisse la tête, autant pour ne plus voir le petit monstre que pour revenir à la photographie de Lucile, qu'il a reprise sur le guéridon, dès que la femme de chambre s'est éclipsée. Quelle tristesse, quelle lassitude dans ce regard, mon Dieu ! Jamais il ne s'en était aperçu. Et soudain, avec une infinie pitié, il se le demande : la petite fille de Sylvestre Grattecap sait-elle? Elle avait dix-huit ans quand son redoutable grand-père est mort. Elle l'a peu connu, sans doute. Mais au couvent? Que ne peut-on attendre de la cruauté de ces fillettes en troupe! Ce qu'il a appris, lui, un soir, en grand'-garde, sur la Loire, d'un vieux soldat sans venin, des compagnes qui la jalousaient ont bien dû s'arranger pour en informer candidement Lucile.

C'est plus que probable. C'est certain, Mais rien à lire dans ces yeux pâles, sur ce visage à la fois las et fermé. Olivier connaît Lucile moins qu'aux premiers jours !

A l'été de la Saint-Martin, chaque année, les dames de Mercœur ont coutume d'aller passer deux ou trois semaines dans une propriété au bord de la Marne. C'est dans l'église du petit village de Dampmart que, pour la première fois, Olivier de Préneste, un dimanche matin, il y a trois ans, a vu mademoiselle de Mercœur. Ciel d'automne pommelé. Silence tiède et amollissant de la campagne environnante. Quand il pénétra dans l'église, il n'eut aucun mérite à la reconnaître parmi les humbles petites rurales. Il la voyait, elle ne le voyait pas. Maintenant, il se rend compte qu'il ne s'est jamais plus donné depuis la peine de la regarder.

Dans la partie gauche du pauvre sanctuaire, il y a un vitrail qui représente le Christ parmi les docteurs, un Christ dont la tunique, d'un terrible bleu, faisait sur les dalles une large tache outremer. Pendant l'office, Olivier vit cette plaque s'avancer, s'avancer et finir par atteindre mademoiselle de Mercœur. Sous cet éclairage qui faisait cadavériques les autres femmes, Lucile parut soudain étrangement belle. Mais le médiocre soleil d'automne, presque aussitôt, se fondit derrière les vitraux. Les cheveux ne furent plus que blonds, la robe ne fut plus que blanche.

Se rappelant maintenant cette transfiguration, Olivier doute de voir revenir un jour une impression semblable. La vie, telle qu'elle s'ouvre pour la future madame de Préneste, c'est une chapelle aux vitraux de verres blancs, soigneusement dépolis. Tout embrasement inattendu en paraît bien banni. « Ah ! pauvre fille, se dit-il avec une sécurité un peu méprisante, tu ne m'apparaîtras plus jamais dans la lumière bleue. C'est l'équerre qui a tracé notre vie, telle qu'elle paraît bien devoir se dérouler. Le jardin de la sous-préfecture de Villeléon ne doit pas être une forêt de Brocéliande où puisse aisément vagabonder le basilic. »

Il a pourtant de la gêne à sentir que, s'il pense ainsi, c'est peut-être un peu pour se rassurer lui-même. Il vient en effet de s'apercevoir de la ressemblance parfaite qu'il y a entre la main de Lucile et celle de Gabrielle de Vendôme. Eh ! il vaut mieux qu'il en soit ainsi, sans doute, et que le sang des Grattecap y ait mis de la discrétion. C'est entendu. Mais il est inquiétant, néanmoins, de la voir, cette main

gauche, si pareille à celle qui, dans le tableau du vieux Clouet, caresse avec tant d'amour le fantasque petit lézard.

Mais à quoi riment de telles préoccupations? Et qu'y a-t-il de commun entre la hautaine ligueuse qui, à Gisors, mettait en fuite à coups de houssine dix-huit reîtres wurtembergeois, et cette éternelle fatiguée qu'est Lucile de Mercœur? Jamais Olivier ne l'a vue rire. Une fois, seulement, il se rappelle qu'elle a souri. C'était quelques jours après que sa mère lui eût rendu ses comptes de tutelle. Un notaire venait de déposer entre ses mains une énorme somme, produit sans doute de la vente des ténébreuses terres mexicaines, et qu'on allait aussitôt remployer. Olivier n'oubliera jamais la lueur étrange de ses yeux pâles, ni le ton avec lequel, ayant pris sa liasse au bonhomme et l'ayant lancée sur la table, elle a dit : « Ah ! que ne ferait-il avec cela, celui qui aurait un peu d'imagination ! » Madame de Mercœur était mal à son aise. Elle n'aime pas à voir manier l'argent, de même que les fils des assassins n'aiment pas à voir toucher à un revolver. Ah ! celle-là est bien une Grattecap !

A manier lui-même ces souvenirs, Olivier sent, mais trop tard, qu'il a dépassé ses faibles forces. La mère et la fille vont rentrer. Il est extraordinaire qu'elles ne soient pas encore là. Il n'a que le temps de s'enfuir, s'il veut échapper à un entretien, à une confrontation qu'il se sent tout à coup incapable de soutenir. Donner des explications à madame de Mercœur, lui apprendre sa nomination, prendre des décisions, tandis que la silencieuse Lucile disposera la table à thé et les assiettes de biscuits, ces biscuits, association d'idée infâme... les biscuits Grattecap !... Ah ! non, pas ce soir, dans cette ombre désolée... Demain, au grand jour, si l'on veut, quand le soleil aura balayé tous les fantômes que vient si malencontreusement d'évoquer M. de Préneste.

Il s'est levé. Avec cette habileté merveilleuse des velléitaires une fois décidés, il accomplit sans bruit sa retraite ridicule. L'antichambre est sombre et déserte. Il la traverse à pas de loup. La porte du palier est double. La première s'ouvre en silence. Mais la seconde crie atrocement. Qu'importe, il est déjà dans l'escalier, qu'il descend quatre à quatre.

Une exclamation. L'ombre de trois étages le protège. Il lève une seconde la tête pour apercevoir, tout en haut, éclairée par la lampe à abat-jour vert qu'elle tient à bout de bras, la figure stupéfaite de la femme de chambre.

III

LE CLUB DES OSSELETS

Entre les deux tours de l'église Saint-Sulpice, la lune, parmi les nuages balayés par le vent, poursuit sa course immobile. Il ne pleut plus.

« Vais-je rentrer chez moi? » se demanda Olivier de Préneste.

Il n'en a pas envie. Il n'a envie de rien.

Il prend la rue du Vieux-Colombier. Au coin de la Madame, il voit, derrière des rideaux, au premier étage d'u maison d'angle, des raies lumineuses.

« Ah ! pense-t-il, c'est jour de réunion des *Chevau-légers.* »

Il va continuer sa route, lorsqu'une pensée lui vient. Le marquis de Franclieu doit être là.

Vieil ami du père d'Olivier, le marquis de Franclieu représente à l'Assemblée le département des Hautes-Pyrénées. Il est un des membres les plus influents de l'extrême droite, les Chevau-légers, comme on appelle les fidèles du comte de Chambord.

« Hautes-Pyrénées, Basses-Pyrénées ! Si j'allais lui demander quelques renseignements sur Villeléon, se dit Olivier. »

Il passe sous le porche. Dans l'antichambre, un laquais lui prend son pardessus.

— Monsieur le marquis n'est pas encore là, — lui dit cet homme. — Mais il ne peut tarder, — ajoute-t-il confidentiellement, — il y a ce soir une réunion de la plus haute importance.

Et il annonce, ouvrant la porte du premier salon :

— Monsieur le duc de Préneste.

Le club des Osselets était le cercle où se réunissaient les représentants autorisés du parti légitimiste. C'est là qu'ils avaient attendu, toute une nuit fameuse, que le comte de Chambord, passé la barrière de Versailles, leur apparût sous le nom de Henri V. Ils s'assemblaient trois fois par semaine pour supputer les chances de la Cause et commenter les messages du prince. C'était le centre droit qui avait donné à leur lieu de réunion le nom de *Club des Osselets* : les jeux de cartes étaient en effet exclus comme trop passionnants et susceptibles de compromettre la gravité des délibérations.

On ne s'étonnera pas, dès lors, que le club des Osselets comptât peu de jeunes gens. Olivier de Préneste lui-même n'y venait que bien rarement. Il fallait une soirée comme celle-ci, où toutes ses habitudes se trouvaient désaxées, pour qu'il pénétrât dans cet asile suprême du droit divin.

Au mur est le portrait du comte de Chambord. Il dénombre, d'un regard désabusé, ses ultimes partisans. Les voici tous. A la table centrale, le président des Chevau-légers, M. de la Rochette, joue au loto avec M. de Gavardie et le marquis de Plœuc. A gauche, une partie de jonchets est engagée entre MM. de Gouvello et Paulin Gillon. Le baron de Vinols s'evertue seul au baguenaudier. M. de la Bouillerie, vice-président de l'extrême droite, mène au domino à quatre avec le marquis de la Rochejacquelein, M. Bourgeois et le comte de Boisboissel. D'autres jouent aux échecs ou aux dames. D'autres causent dans les embrasures.

Olivier de Préneste serre quelques mains. Il se sent de trop. Il voudrait bien qu'un de ces vieux gentilshommes le prît à part, s'inquiétât de sa jeune personne. Mais, après deux ou trois banales paroles de politesse, ils l'ont abandonné à lui-même. C'est à l'écart qu'il attendra la venue de M. de Franclieu. Au fait, que voulait-il lui demander? Pourquoi est-il ici? Ah ! quelle soirée stupide ! S'il s'était douté de tout cela, comme il serait allé à l'Odéon, entendre cette *Maîtresse légitime*, dont le commandant Gracieux lui disait tant de bien !

Près des grands rideaux de reps vert, il y a une petite table. C'est là qu'Olivier de Préneste s'installe. Sans qu'il l'ait

demandée, on lui sert une tasse de camomille. Sur la table, il y a un jeu de *solitaire*. Eh bien, soit ! Et Olivier commence à enfoncer les chevilles d'ivoire, une à une, dans les trous jaunes de l'octogone d'acajou.

Ce faisant, il laisse son regard traîner sur les assistants. Le crâne chauve de M. de la Rochette luit sous les lampes. De sa voix basse et obstinée, le président appelle les numéros qu'il retire lentement du sac de moire rouge.

— 56...42, « *Quaterne* », — annonce le marquis de Plœuc.

— « *Quine* », — dit M. de Gavardie.

M. de Vinols a fini par délivrer son baguenaudier de ses bagues. Par un *blanc partout*, M. de Boisboissel vient de mettre à mal MM. Bourgeois et de la Rochejacquelein. MM. Paulin Gillon et de Gouvello luttent encore... Mais ils s'arrêtent, sans avoir terminé leur partie.

— Je soutiens, messieurs, — vient de dire le marquis de Plœuc, — que le discours de monsieur de Castellane est tout à fait remarquable. Nous ne pouvons pas lutter contre les radicaux, tant que nous ne serons pas organisés comme eux, en vue des élections.

— C'est la faute des orléanistes, — dit M. de Gavardie.

— Nous avons cependant les maires, — murmure le marquis de Plœuc.

— Oui, mais les conseils municipaux sont aux radicaux, — dit M. de Gouvello.

— Et les loges, — fait M. Paulin Gillon.

— Nous n'avons rien à attendre de bon de toute cette cuisine, — gronde M. de Gavardie.

La voix têtue de M. de la Rochette se fait entendre :

— Ce n'est pas à nous de juger, messieurs. Le prince nous a fait savoir de façon formelle que nous n'avons pas le droit de nous désintéresser de la lutte électorale. Tout notre effort doit tendre à préparer de bonnes élections.

Il y a un silence...

— Oui, mais ce Gambetta a tellement de talent, — murmure M. de la Bouillerie.

Cette phrase du vice-président du club n'est pas relevée. On entend le bruit sec des jonchets que monsieur de Gouvello mêle nerveusement.

— Il ne faut pas nous décourager, messieurs, — fait la voix terne de M. de la Rochette.

Il répète :

— Il ne faut pas nous décourager.

Et, de nouveau, tous se taisent.

Dans son coin, Olivier de Préneste se tient coi. Ah ! se peut-il que, dans une même soirée, lui si peu fait pour prêter attention à ces choses, il cumule tous les malaises.

Il regarde les têtes pensives de ces vieillards assemblés. « Ils sont le courage et l'honneur mêmes, se dit-il. La chose n'est pas douteuse. Tel d'entre eux est couvert de blessures reçues, dans les endroits les mieux choisis, pour la défense du pays. Tel autre s'est condamné à une vie de médiocrité et de privations pour ne pas trahir le serment prêté il y a cinquante ans à son prince. Tel autre... Oui, mais aucun n'a foi dans la cause pour laquelle il est prêt, au demeurant, à tout sacrifier... *Ce Gambetta a tellement de talent !...* Ils le méprisent tous, mais chacun reconnaît en lui son vainqueur... »

Olivier poursuit le cours de ses désolantes lucidités.

« Je vais plus loin. Ne trouvent-ils pas une espèce de volupté âcre à se dévouer, corps et âmes, à une cause qu'ils jugent perdue? Ce M. de la Rochette, il est l'impeccable héritier des officiers bretons qui, sentant la lutte impossible, clouaient au grand mât de leur frégate le pavillon fleurdelysé et s'engloutissaient avec lui... Mais il n'a pas la foi. Ils n'ont pas la foi ! »

Et soudain il tressaille. Il a la sensation de commettre une injustice. C'est qu'il vient d'apercevoir les visages contractés de M. Bourgeois et de M. Paulin Gillon. Ce ne peut être à eux que s'adresse sa condamnation. L'esprit de caste ne règle pas les actions de ces partisans. Si ceux-là luttent, c'est qu'ils croient. Dans un éclair, Olivier vient d'apercevoir de combien le garde-chasse Michu dépasse les frères de Cinq-Cygne, et même la divine Laurence.

« Ah ! pense-t-il, si un jour elle arrive à triompher, cette malheureuse Cause, ce sera grâce à ces roturiers-là. »

Un effort aussi inaccoutumé a excédé le jeune homme.

Le marquis de Franclieu n'est toujours pas arrivé. Olivier s'absorbe dans sa partie de *solitaire*. Les mots *centre droit, centre gauche, groupe Lavergne*, que lui apporte une bourdonnante discussion, ont cessé d'avoir un intérêt pour lui. Il ne s'occupe plus que de la manœuvre de son bataillon de chevilles blanches.

Derrière lui, quelqu'un a dit :

— Vous avez joué votre partie trop à droite. Je suis curieux de voir comment vous allez dégager les trois chevilles de gauche.

Olivier se retourne vers le donneur de conseils. C'est un petit vieillard efflanqué dans une antique redingote, dont les pans sont ramenés sur ses genoux, qu'il tient écartés. Il est assis, le menton appuyé aux deux mains qui reposent sur le pommeau d'or d'une haute canne.

Il répète :

— Je suis curieux, vraiment, de voir.

Olivier se vexe. Cette partie qu'il a engagée, pour passer le temps, en dépit du bon sens, il s'en rend compte, comme il voudrait maintenant la gagner ! Il joue trop vite. Il s'affole. Il perd.

Le petit vieillard a un ricanement.

— Je l'avais bien dit.

Olivier le dévisage avec humeur. Quelque hobereau. Les chaussettes blanches apparaissent entre les lourds souliers plats et le pantalon trop court. L'immense gilet de vigogne est inénarrable. Olivier ne peut retenir une moue.

Le petit vieillard s'est penché vers lui. Olivier sent sa main lui étreindre le bras. Une main de fer.

— Écoutez !

La face tannée du vieux est contre la sienne. Un grand bec d'aigle coupe une lèvre rasée et grimaçante ; de terribles yeux gris luisent sous des sourcils en broussailles... Quel âge peut avoir ce bonhomme? Soixante, soixante-dix ans?

L'étreinte se resserre.

— Savez-vous, jeune homme, ce qu'il y a de plus bête au monde qu'un libéral?

Olivier avoue son ignorance d'un geste ennuyé.

— Eh bien, c'est un chevau-léger, monsieur, un chevau-léger.

Et le petit vieux répète, avec un rire ravi qui s'achève dans un aigre toussotement :

— Un chevau-léger. Ah ! ah ! ah !

L'impatience d'Olivier est à son comble. Il vient de voir entrer le marquis de Franclieu, qui lui adresse, en ce même instant, un amical signe de tête. Il se lève pour aller vers lui.

— Monsieur, je vous demande pardon...

La redoutable main le force à se rasseoir.

— N'êtes-vous pas de mon avis? Qu'y a-t-il de plus bête qu'un libéral?...

Olivier comprend qu'il faut apprendre à cet homme son erreur.

— Permettez-moi de me présenter : duc de Préneste.

Un gloussement de joie manque d'étrangler le petit vieux.

— Parbleu ! je sais bien. Naturellement ! Nous sommes tous logés à la même enseigne... Sans cela, serions-nous ici ! Mais ce n'est pas une raison pour abdiquer notre franc-parler. C'est égal, mordieu, jeune homme, je suis heureux d'avoir fait votre connaissance.

Et, avec une grandeur dont l'aisance conquiert aussitôt Olivier, il se lève, s'incline :

— Comte Mathieu de Magnoac.

Et il se rassied.

Olivier, également, s'est rassis.

— Vous avez connu mon père? — demande-t-il.

— Surtout votre grand-père, jeune homme. C'est à lui que j'ai dû de faire, en 1846, le pèlerinage de Goritz. Nous étions tous deux aux funérailles de Sa Majesté Charles X. C'était le temps où monsieur Victor Hugo chantait :

Et moi, je ne veux pas, harpe qu'il a connue,
Qu'on mette mon roi mort dans une bière nue.

Votre grand-père était un homme. Sur la question : « *Qu'y a-t-il de plus bête au monde qu'un libéral, sinon un chevau-léger ?* » il eût été de mon avis. Mais la jeunesse est devenue circonspecte.

Et il a un ricanement.

— Monsieur, — dit Olivier de Préneste sur un ton de reproche (mais quel besoin, mon Dieu ! a-t-il de se disculper), — pourquoi me parlez-vous ainsi? Certainement, si je connaissais vos raisons, je...

— Mes raisons? M. de Magnoac, de nouveau, lui a saisi le bras. — Mes raisons? Avez-vous entendu parler des élections des sénateurs inamovibles?

Olivier fait signe que non. Il tombe des nues.

— Eh bien, ces malheureux, — il désigne les chevau-légers qui, assemblés autour de M. de la Rochette, s'entretiennent maintenant avec mystère, — ces malheureux, ces profonds politiques, sont en train de manigancer une bonne petite alliance avec les bonapartistes et la gauche pour interdire l'entrée du Sénat aux orléanistes. Demain, ce damné Breton, — son doigt se tend vers M. de la Rochette, — va se rencontrer avec monsieur Raoul Duval chez monsieur Jules Simon, place de la Madeleine, pour faire triompher les amis de Gambetta aux dépens de ceux du duc de Broglie. Voilà le *nec plus ultra* de la politique des *ultras*. Ah ! buveurs de camomille de malheur !

— Si j'ai bien compris, monsieur, — dit Olivier de Préneste, qui essaye de mettre de l'équité dans son étonnement, — vous êtes d'avis de conclure un pacte avec les partisans du comte de Paris?

M. de Magnoac le foudroie du regard.

— Et vous, monsieur, quand la maison brûle, vous êtes d'avis de commencer par demander aux pompiers accourus leurs papiers d'identité?

Olivier de Préneste a un geste vexé : il ne dira plus rien.

— D'ailleurs, je suis un sot de m'étonner, — conclut avec une ironie amère son interlocuteur. — Vous êtes ici, c'est tout dire.

Olivier ne peut, malgré tout, se résoudre à tant d'injustice.

— Vous vous trompez, monsieur, — fait-il avec une dignité triste. — Je suis absolument étranger aux intentions de ces messieurs. Si je suis ici, c'est que...

... Plus tard, quand les événements se précipitant ont contraint Olivier de Préneste à revenir sur la cause minime de cette avalanche, il s'est maintes fois demandé comment,

lui d'ordinaire si discret des choses de lui-même, il a pu être amené à se confier ainsi à ce vieillard rogue. Il ne l'a jamais compris. Le certain, c'est qu'il l'a fait...

— Si je suis ici, — continue-t-il, — c'est que je désire parler au marquis de Franclieu. Le marquis de Franclieu a des terres dans les Basses-Pyrénées, et je...

Il s'arrête. Qu'a-t-il donc dit qui ait pu faire ainsi sursauter M. de Magnoac?

— Et, comme il est chasseur, et que je le suis aussi, je viens lui demander quelques renseignements sur les ressources qu'offre la région sous ce rapport, — achève-t-il.

La voix de M. de Magnoac se fait très basse.

— Y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander les raisons de votre voyage dans les Basses-Pyrénées?

— Il n'y a aucune indiscrétion à cela, monsieur. Je me rends dans les Basses-Pyrénées parce que je viens d'être nommé sous-préfet de Villeléon.

Et Olivier rougit de façon charmante.

— Sous-préfet de Villeléon, — répète lentement M. de Magnoac.

Il y a un moment de silence. « Ce vieux chouan me désapprouve certainement, pense Olivier. Aussi, pourquoi lui raconter mes histoires? »

Il se trompe. Il n'y a pas de désapprobation dans la voix de M. de Magnoac. Une certaine oppression, peut-être...

— Sous-préfet de Villeléon. Mais alors, monsieur, monsieur Laplace-Leduc?

— Monsieur Laplace-Leduc vient d'être relevé de ses fonctions. L'arrêté qui le révoque et celui qui me nomme paraissent demain matin au *Journal officiel*, — dit Olivier avec autorité.

— Mais comment savez-vous cela?

— Parce que je quitte monsieur Buffet, ministre de l'Intérieur, et qu'il a pris devant moi cette double décision. Elle m'intéresse assez pour que j'en sois le premier informé.

M. de Magnoac se tait de nouveau. Avec étonnement, Olivier remarque qu'il est ému.

— Excusez-moi, mon enfant, — dit enfin le vieillard. — Mes questions doivent vous paraître insolites. Mais je connaissais beaucoup votre prédécesseur, ce pauvre monsieur Laplace-

Leduc, un charmant garçon ! Il m'a fait plusieurs fois le plaisir de venir chasser dans mes terres des Landes... Qu'est-ce qui a bien pu motiver sa disgrâce?

— Il paraît qu'il était en partie fine à Biarritz, — répond en souriant Olivier. — Un télégramme du ministre de la Guerre est arrivé à Villeléon. Ce télégramme est resté deux jours sans être ouvert. Ce qu'il contenait, monsieur Buffet, à vrai dire, a jugé inutile de me le confier ce soir. Mais je me doute bien que ce devait être un ordre à l'adresse du cordon de troupes chargé de surveiller à la frontière les bandes carlistes.

— Vous ne me paraissez pas trop mal raisonner, jeune homme, — murmure M. de Magnoac. — Et qui peut vous faire croire?...

— Ce qui peut me le faire croire, c'est que monsieur Buffet a affirmé, en frappant du pied, que cette affaire allait encore entraîner une protestation de l'ambassade d'Espagne.

Le vieillard le regarde avec un sourire indéfinissable.

— Vous devez avoir raison. Pauvre, pauvre monsieur Laplace-Leduc !

Il s'est rapproché d'Olivier. Ses petits yeux gris flambent étrangement. Il lui parle à l'oreille.

— Vous êtes chasseur, m'avez-vous dit?

Pourquoi prendre ces airs de conspirateur pour poser une question aussi banale? Olivier se borne à désigner une breloque sertie d'or que M. de Magnoac porte sur son gilet de vigogne.

— Une dent de blaireau, — répond-il simplement.

— Ah ! très bien ! parfait, — dit le petit vieux.

Il ajoute, plus bas encore :

— Vous êtes chasseur. Eh bien, supposez que vous êtes à l'affût, avec, en main, une bonne carabine Durban?

— Je préférerais mon Lefaucheux, — objecte en souriant Olivier.

— J'ai dit une carabine Durban, — martèle la terrible voix basse. — Bon ! Et supposez que vous ayez deux cibles, et que vous êtes, ah ! ah ! ah ! forcé, vous m'entendez, forcé de tirer sur l'une d'elles, et que, de ces deux cibles, l'une soit un carliste, l'autre un soldat de l'armée libérale...

— Quelle supposition ! — s'exclame Olivier.

— Sur qui tirerez-vous?

— Mais sur personne, monsieur, sur personne; — répond Olivier, qui essaye vainement d'arracher son bras à l'étreinte de M. de Magnoac.

— J'ai supposé que vous étiez contraint de tirer.

— Mais rien ne peut me contraindre à une chose pareille, monsieur, — s'exclame Olivier, que le décousu de cette conversation commence à épouvanter.

M. de Magnoac assène violemment un coup sur la table. Les chevilles d'ivoire tressautent dans leur boîte.

Tous deux se sont levés. Il se regardent face à face.

Et soudain le vieillard éclate de rire.

— Ah ! ah ! ah ! très drôle, mon jeune ami. Je vois que vous avez de la volonté. Et, si au lieu d'avoir au bout de votre Durban un carliste et un libéral, vous avez au bout de votre Lefaucheux un blaireau et un renard, lequel choisirez-vous?

— Le blaireau, — répond avec empressement Olivier. — Je n'en ai jamais tiré.

— Eh bien, mon jeune ami, — dit avec sa haute bonhomie le comte de Magnoac, — il faut que cette lacune soit comblée avant la fin de la semaine. Ma terre de Saint-Pandelon, près de Dax, est une merveilleuse chasse à blaireaux, et c'est sur le chemin de votre Villeléon. Vous allez me faire le plaisir de vous y arrêter deux jours. Quand partez-vous?

— Je dois être à Villeléon à la fin de la semaine prochaine, monsieur, — répond Olivier, qui ne cache pas qu'il est vivement tenté. — Je vois demain matin monsieur Buffet, qui doit me donner ses dernières instructions et fixer la date de mon départ. Croyez bien que si je puis...

— Vous pourrez, vous pourrez. Que diable ! vous devez bien cela au vieil ami de votre père et de votre grand-père. Et ne soyez pas si pressé d'aller vous enterrer à Villeléon... Vous m'avez bien dit que vous n'y connaissez personne?

— Absolument personne.

— Vous arriverez toujours assez tôt dans votre trou. Allons, c'est dit?

— C'est dit. Merci mille fois, monsieur. Dois-je emporter mon fusil?

— Ce n'est pas la peine, on vous en prêtera, — répond avec un bon sourire M. de Magnoac.

IV

VILLELÉON

Olivier de Préneste débarqua à Bordeaux le vendredi 3 décembre 1875, à sept heures du matin.

Il laissa ses bagages à la consigne, et se mit à la recherche de la ville, ne conservant avec lui que le petit sac de voyage où il avait mis les trois enveloppes revêtues de cette suscription : « *A n'ouvrir qu'à votre arrivée à Villeléon* », et qui contenaient les instructions secrètes de M. Buffet et du général de Cissey, ministre de la Guerre.

Il aurait préféré les garder avec lui. Mais il avait craint que leurs majestueux cachets ne se rompissent. Aussi, pas une minute, ne devait-il, durant tout le voyage, se séparer de son sac.

M. de Magnoac, brusquement rappelé dans les Landes le dimanche précédent, au lendemain même du soir où ils avaient noué connaissance, lui avait donné rendez-vous à Bordeaux, hôtel de Bayonne, pour le vendredi suivant. Olivier comptait passer avec lui la journée du samedi, et abattre ainsi un de ces fameux blaireaux — Il n'avait besoin d'être à Villeléon que le dimanche soir, mais il tenait à ne pas avoir de retard, et à ne pas se mettre, pour ses débuts, dans le cas du pauvre M. Laplace-Leduc.

M. de Magnoac n'était pas encore arrivé à l'hôtel de Bayonne. Le rendez-vous n'étant que pour midi, Olivier ne s'en étonna point. Il se restaura, remit au point l'ordonnance sobre de sa toilette, et s'en fut faire un tour sur le cours de l'Intendance.

Il circule par Bordeaux, dans les pâles matins ensoleillés de décembre, un air allègre et froid qui rend gai et donne faim. Olivier de Préneste déjeuna de fort bon appétit, seul il est vrai, M. de Magnoac n'étant toujours pas arrivé. « Il n'arrive la plupart du temps que par le train de trois heures, lui dit-on à l'hôtel. » « Diable, pensa Olivier, puisque nous prenons ce soir à sept heures et demie le train de Bayonne, il n'aura pas

grand temps pour se pavaner sur l'Intendance. Il est vrai qu'il doit la connaître. »

Et Olivier, pour tuer le temps, toujours muni de son sac, s'en alla fumer un cigare au bord des quais. Le repas avait été parfait, le vin au-dessus de tout ce qu'on avait pu lui dire. Sa béatitude était immense.

« *Ces beaux et grands navires, imperceptiblement balancés sur les eaux tranquilles, ces robustes navires, à l'air désœuvré et nostalgique, ne nous disent-ils pas dans une langue muette : Quand partons-nous pour le bonheur?* »

Voilà en effet ce qu'ils semblent dire à Olivier, ces beaux et grands navires que le vent crépusculaire balance sur les eaux grises de la Garonne. « Dépêche-toi, monte à notre bord, murmurent-ils, tant que nous sommes là, sous ce triste soleil qui va mourir. Sinon, demain matin, quand tu reviendras dans la lumière joyeuse, tu ne nous retrouveras plus. »

Tout au bord du quai, aussi près que possible, Olivier s'est approché d'un de ces beaux conseilleurs. C'est un charmant trois-mâts, peint tout entier en beige pâle, si fin, si bien proportionné que, malgré ses deux cents pieds de long, on le prendrait pour un jouet d'enfant. Et quel beau nom il porte, en lettres noires, sur ses ceintures de sauvetage luisantes et blanches, comme en porcelaine : *San-Esteban.*

Olivier le regarde avec la même ferveur que, petit, derrière son treillis de fer du jardin d'Acclimatation, il admirait la poule sultane. Ah ! comme elle, il vient de là-bas... Mais elle, elle n'y retournera jamais, tandis que lui, demain, ce soir, peut-être, il va repartir pour le bonheur...

Le vent fraîchit ; les innombrables cordelettes, dont Olivier ignore les noms, s'entre-croisent d'un mât à l'autre, toile d'araignée qui découpe l'azur blanchissant du soir. A côté, sur les autres navires, des coups sourds, de vagues cris, des bruits de seaux qu'on vide au fleuve. Sur celui-ci, rien. A mesure que les autres noircissent avec le jour qui décline, il semble que le brick beige devienne un brick blanc.

Une légère passerelle, longue de six pieds, le relie au quai. Étonné lui-même de son acte, Olivier s'engage sur cette passerelle.

Il va mettre le pied sur le voilier. — Il n'en a pas le temps. Une forme noire a surgi de l'entrepont. Olivier aperçoit à peine une tête crépue, une face cuivrée, presque rouge. Le voilà projeté sur le quai. Un peu plus, son sac lui échappait et tombait dans la Garonne... Comme c'eût été agréable : trouver une barque, pour courir après les autographes des ministres du maréchal !

La passerelle a disparu : le brick silencieux ne touche plus à la terre que par les deux grandes cordes qui oscillent au-dessus des flots.

« Quelle brute ! se dit Olivier. Mais à quelle nation peut bien appartenir ce particulier? »

Il longe le voilier. Par les écoutilles, nul bruit, nulle lumière ne filtre. A la proue, à la poupe, rien : pas même le nom du port d'origine.

« Au diable soit le brick ! se dit-il en riant. C'est ma faute, M. de Magnoac doit être à l'hôtel, à m'attendre depuis une heure. Rentrons. »

M. de Magnoac n'est pas à l'hôtel. En revanche, une dépêche datée de Bayonne apprend à Olivier qu'il est retenu dans cette ville et qu'il l'attendra à la gare de Dax au train de cinq heures et demie du matin.

Dans l'immense gare de Bordeaux, où le vent s'engouffrait comme en un tunnel de verre, Olivier crut mourir de froid et d'ennui. Le train qui arrivait à Dax à cinq heures et demie partait à minuit. C'était un abominable train omnibus, qui s'arrêtait dans un tas de gares à noms baroques : Labouheyre, Yehoux, Solférino. Réveillé brutalement, Olivier se frotta les yeux à l'appel de cette station. Il pesta contre de telles fantaisies géographiques. Puis il chercha avec angoisse son sac de voyage. Il était toujours là.

Tout le monde dormait dans la gare de Dax quand son train fantôme l'y descendit. Seul, un homme d'équipe, disparaissant sous sa pèlerine, agitait sans conviction une lanterne rouge. Interrogé par Olivier, cet homme ne fit aucune difficulté pour lui remettre une lettre qu'il déchiffra péniblement à la lueur de la lanterne. Par cette lettre, M. de Magnoac s'excusait avec des phrases navrées : il n'avait pu terminer à

temps ses affaires à Bayonne. La chasse au blaireau serait pour une autre fois. Il poussait toutefois l'amabilité jusqu'à indiquer à Olivier que le train pour Puyoô, d'où part la diligence à destination de Villeléon, quittait Dax à six heures vingt.

— Cette fois, c'est trop fort ! — dit Olivier. — Est-il formé, ce train pour Puyoô?

L'homme d'équipe lui fit faire une petite promenade à travers les voies de garage. Un wagon de première classe y stagnait mélancoliquement. Olivier s'y hissa en maugréant. Il régnait dans son compartiment un froid terrible. La bouillotte de fer lui glaça les pieds. Il s'allongea tant bien que mal sur la banquette, plaça sous sa tête le précieux sac de voyage. Un carreau mal joint lui déversait un mortel vent coulis. Olivier le détraqua complètement en essayant de le fermer. Puis il tomba dans un demi-sommeil maussade.

Quand il se réveilla, rompu et transi, son wagon roulait. Un jour blafard remplissait le compartiment. Olivier consulta sa montre. On approchait de Puyoô.

Il s'accota à la vitre et recula, ébloui. Les montagnes étaient là. Sur le ciel gris, à l'horizon, elles se détachaient, complètement blanches, régulières au possible. Olivier ne connaisssait que les Alpes. Quel contraste entre celles-ci et le morne chaos des autres !

Le Gave roulait, parallèle au train. C'étaient des flots noirs qui bouillonnaient autour des rocs dont son lit était plein. Tout autour, de calmes campagnes vallonnées. Les maisons avaient des toits d'ardoises pointus, à cause des neiges. Les châtaigniers étaient encore pourvus de quelques feuilles cuivrées...

Un coup de sifflet : Puyoô !

La diligence ne partait qu'à deux heures pour Villeléon. Dans une calme cuisine d'auberge, Olivier s'installa devant un grand feu. Puis, lesté d'un bol de café au lait, il exhuma de son sac le premier des deux tomes du *Traité de droit administratif* de M. Ducrocq [1], et se mit à étudier les attributions des sous-préfets. Il n'avait aucune notion du droit

1. Cet ouvrage jouit encore de nos jours d'une autorité que n'ont pas fait oublier les très remarquables précis de MM. Berthélemy et Hauriou.

en général, ni du droit administratif en particulier. Étant, de sa nature, consciencieux, il jugeait que ce n'était pas trop d'une matinée pour se mettre au courant de ses nouvelles fonctions.

Il referma bientôt le livre. « Tout cela, c'est de la théorie, se dit-il. Seule, la pratique importe. Je compte d'ailleurs décentraliser le moins possible. »

Et il sortit pour aller contempler les Pyrénées, qui luisaient d'un bleu glacé dans le faible azur du matin.

Comme par hasard, la diligence avait plus d'une heure de retard. La nuit était presque tombée quand elle arriva à Sauveterre où était le premier relais. Olivier but un bol de vin chaud à l'hôtel de Thionville. On repartit, avec trois voyageurs : deux Basquaises, emmitouflées dans leurs capes noires, et un vieux prêtre somnolent. Quand le rideau de cuir de l'avant se disjoignait, démasquant la lueur des lanternes, Olivier apercevait le visage des femmes, d'une blancheur de cire.

La route montait. On le sentait au froid qui devenait de plus en plus vif. Un glou-glou ininterrompu accompagnait le bruit des roues. Un torrent coulait à droite, qu'on ne voyait pas.

A l'intérieur, le prêtre ronflait. Une des deux femmes, vieille, récitait son chapelet. L'autre, immobile, devait dormir. Olivier pensait à lui. Puis, comme on traversait une espèce de gorge sinistre, où la bise pleurait désespérément, il songea aux dames de Mercœur, qui devaient lui rendre visite sous peu.

« Seules, ces pauvres femmes mourraient de peur, ici. J'irai les chercher à Puyoô. »

Vers huit heures, les chevaux accélérèrent leur allure. Ils sentaient l'écurie. Quelques lumières brillèrent dans l'obscurité. On arrivait.

« Tout de même, se dit Olivier, quand on pense qu'il y a des sous-préfectures qui s'appellent Fontainebleau, ou Toulon ! »

La diligence s'était arrêtée.

— Vous n'avez rien à déclarer?

Des rires répondirent dans la voiture. Les deux employés de l'octroi abandonnèrent la langue administrative. On s'inter-

pella en basque. Le postillon descendit. Une des femmes tira de son panier une bouteille. On trinqua dans la nuit.

Olivier sourit.

« Les centimes additionnels ne doivent pas rapporter grand'chose, à Villeléon. Il faudra mettre bon ordre à tout cela. »

Jusqu'ici, son incognito l'avait ravi. Il pensa frapper un grand coup en disant au postillon :

— Vous m'arrêterez devant la sous-préfecture.

— Je ne ferai certes pas un crochet, — dit l'homme avec rudesse, — je vous dirai quand il faudra descendre.

Et la voiture repartit.

« Je ferai reviser le cahier des charges de la correspondance du chemin de fer », se promit Olivier, vexé.

Un arrêt brusque.

— C'est ici. On vous attend, — fit le postillon en écartant les rideaux.

On l'attendait en effet.

Une forme noire s'avança vers Olivier, et, d'autorité, s'empara du sac de voyage. Le sous-préfet de Villeléon suivit, sans mot dire, son conducteur.

Ils remontèrent tous deux une grande avenue plantée d'arbres dépouillés et qui balançaient au vent d'hiver leur ramure décharnée. Dans les branches, la lune fuyait. La même lune qu'entre les tours de Saint-Sulpice, mon Dieu !

Ils marchaient vers une maison sombre où des vitres d'or se découpaient dans la nuit.

« On va me faire un accueil de choix », pensa Olivier.

Et il prépara quelques paroles, très cordiales et très simples.

Il ne savait pourquoi, cependant, il ne se sentait pas à son aise.

Cette impression disparut dans la cour de la sous-préfecture. Il y avait là cinq ou six chevaux dont les sabots claquaient sur les pavés. Des soldats les tenaient par la bride. Olivier eut un réconfort inexplicable à reconnaître l'uniforme de la ligne. Les soldats maugréaient contre la fraîcheur de la nuit et le manque de tabac.

Olivier eut envie de serrer leurs mains, de leur offrir des cigarettes. Puis il pensa qu'il avait mieux à faire que de se

commettre avec des ordonnances. Son guide venait d'ailleurs de lui ouvrir une porte dans la partie gauche du bâtiment. Ils franchirent tous deux, à tâtons, un corridor, et Olivier se trouva dans une petite salle à manger, éclairée seulement par deux chandeliers posés sur une table où un souper était servi. Olivier avait faim. Il s'attabla sans demander d'explications. Le serviteur muet le servait avec une grande dextérité. Olivier ignorait le vin de Jurançon. Il en arrosa amplement une excellente truite et un non moins bon pâté de perdreaux. A la flamme des bougies, il considérait avec satisfaction son verre empli du beau vin de brique claire. Au travers, il entrevoyait dans l'ombre la silhouette de son silencieux majordome. « On ne m'a pas trompé, quand on m'a dit que ces Basques n'étaient guère communicatifs, se disait-il. C'est curieux, je crois avoir vu cette tête quelque part, et il n'y a pas longtemps... Mais ils se ressemblent tous. »

Au même instant, il lui sembla percevoir un bruit lointain : des éclats de voix, des rires... Il écouta. Il n'entendit plus rien.

Il se leva et alluma un cigare à l'un des flambeaux.

Le serviteur taciturne s'empara de l'autre. Olivier le suivit.

Ils montèrent un escalier de chêne. Au premier étage, un buste du maréchal de Mac-Mahon, dans le vestibule, fit sourire Olivier. Son bien-être s'accentua quand il eut reconnu M. Buffet dans un des deux portraits qui ornaient, en outre, ce vestibule. L'autre lui parut être le portrait du duc d'Audiffret-Pasquier.

« Et voilà sans doute ma chambre », se dit-il.

La pièce où il venait de pénétrer était d'assez belles dimensions. Une alcôve en tenait un côté. De l'autre, il y avait une bibliothèque. A droite et à gauche, deux fenêtres, avec de larges rideaux sombres. Olivier alla vers celle de droite et l'ouvrit. Il huma, une seconde, le grand air froid, puis tressaillit. Il n'y avait plus aucun doute. On buvait, on riait, on portait des toasts dans l'aile droite de la sous-préfecture, dont les fenêtres du rez-de-chaussée lui apparaissaient éclairées entre les raies noires des persiennes. Olivier se retourna pour demander des explications à son conducteur.

Mais celui-ci, ayant allumé, sur la cheminée, une lampe à huile, venait de s'éclipser.

Olivier revint vers la fenêtre. Il appuya sa tête aux lourds barreaux de fer qui la quadrillaient. Le joyeux tohu-bohu continuait à lui arriver. Mais il lui était impossible de rien discerner de façon précise dans ces éclats de voix enchevêtrés.

Soudain, les sons lui parvinrent plus distincts. En même temps des appels retentirent. Il entendit sur le pavé un remue-ménage de sabots de chevaux. Il comprit que les convives avaient quitté leur salle. Mais il ne voyait toujours rien. La sortie s'effectuait par le devant de la sous-préfecture. Sa fenêtre, à lui, donnait sur le parc, derrière.

Un voix claire retentit.

— Au revoir, mon commandant. N'êtes-vous pas trop mécontent de votre soirée?

Une autre, joyeuse et forte, repartit.

— Pas mécontents, monsieur? C'est-à-dire que nous sommes enchantés, ravis. Quel hôte merveilleux vous faites. N'est-il pas vrai, messieurs?

Un murmure approbateur, mêlé de hennissements de chevaux, répondit.

— Eh bien, alors, à bientôt !

— A bientôt, mais cette fois, c'est vous qui serez notre invité. Si la popote du 49e ne peut lutter avec la cuisine de la sous-préfecture, nous vous montrerons, vive Dieu ! que le cœur y est.

Des bruits de fers. Des cavaliers se mettaient en selle.

— Au revoir. Et maudits soient-ils, ces libéraux et ces carlistes — nous les mettrons tous dans le même sac — qui vont nous faire passer une nuit de plus à la belle étoile.

Brusquement, Olivier s'écarta de la fenêtre. Il venait de se rappeler l'enveloppe cachetée, portant les ordres du ministre de la Guerre : « *A n'ouvrir qu'à votre arrivée à Villeléon.* » C'était le commandant des troupes du cordon de surveillance qui était là. Et les ordres, les ordres... Il ne fallait pas qu'il partît avant de connaître les ordres.

Les ordres! Son sac de voyage! Ah! il l'avait laissé en bas, dans la salle à manger.

Il s'élança vers la porte. Le loquet joua. Mais la porte resta fermée. Olivier se rua sur elle avec frénésie. Durant quelques secondes, il la secoua, appela, se meurtrit les poings. Peine perdue. La porte était verrouillée à l'extérieur. Olivier était bel et bien prisonnier dans sa chambre.

Alors, un peu pâle, il revint vers le milieu de la pièce. Un sourire passa sur ses lèvres. Le sous-préfet de Villeléon avait disparu. Il n'y avait plus que le duc de Préneste.

Olivier se dirigea vers l'alcôve. Le lit était préparé, étincelant de blancheur. Il le tâta. Il y avait une bouillotte.

Dans une glace, il refit le nœud de sa cravate. Sur la table de nuit, il vit une carafe et un sucrier. Il but un verre d'eau. Un grand air vif venait de la fenêtre ouverte. Les fumées du terrible Jurançon commençaient à se dissiper.

« Voyons, se dit M. de Préneste, procédons par ordre. Avec un tel luxe de prévenances, il est peu probable que j'aie affaire à de vulgaires détrousseurs. Assurons néanmoins la matérielle. »

Il retira de son portefeuille quatre ou cinq billets de mille francs. Ses regards errèrent à travers la chambre. Il avisa la bibliothèque. Les livres portaient, sur la reliure, en petites lettres d'or : *Sous-préfecture de Villeléon.*

Il en prit un : *Volupté,* de Sainte-Beuve.

Il ouvrit le livre, intercala entre les pages ses billets, remit le volume en place.

— Ici, je suis bien tranquille. Personne ne viendra les chercher.

Il s'assit alors, dans un large fauteuil confortable, et attendit.

Soudain, il tressaillit. Des graviers criaient sous la fenêtre ouverte. On marchait dans le jardin.

Olivier éteignit sa lampe. Puis, doucement, très doucement, il alla vers l'embrasure, il regarda.

D'abord, il ne vit rien. Deux murmures distincts emplissaient la nuit. Celui de la brise passant à travers des arbres non encore dépouillés de leurs feuilles, et celui, plus lointain, de quelque gave sombre qui devait couler là-bas, au fond du parc.

Et puis, deux points d'or, dans la nuit, lui apparurent. Deux personnes qui fumaient se promenaient dans le jardin.

La lune surgit des nuages. Olivier vit enfin deux ombres.

M. de Préneste examina la première. C'était un homme mince, tête nue, le corps recouvert d'un grand manteau sombre. L'autre, drapé dans une cape qui lui tombait jusqu'aux pieds, était une sorte de colosse, qui tanguait en marchant. Il portait l'immense bicorne des prêtres espagnols, long de près d'un mètre, aux bords roulés en gouttières.

Une folle envie de rire secoua Olivier. Son Beaumarchais lui revint en mémoire :

« *Ah ! Basile, mon mignon, si jamais volée de bois vert...* »

Mais, tout de suite, il redevint sérieux. Les deux ombres s'étaient arrêtées. D'un geste impératif, l'homme à la tête nue faisait signe d'écouter.

Le front aux barreaux de fer, M. de Préneste prêta l'oreille. Alors, plutôt qu'il ne l'entendit, il perçut une vibration lointaine, saccadée, sourde...

Le canon.

(A suivre.)

PIERRE BENOIT

TROISIÈME LETTRE A THÉOPHILE[1]

LA PAIX

Il y a de cela six semaines environ, mon cher ami, vous m'avez donné un plaisir d'autant plus vif que je ne l'attendais point : je vous ai vu content ; un sourire d'optimisme épanouissait votre visage ordinairement renfrogné.

C'était le 17 novembre 1919, lendemain des élections législatives. Nous avions dîné à la table d'amis communs. A l'heure des cigares et des petits verres, je vous écoutais commenter le vote de la France. La sérénité, l'apaisement coulaient dans vos paroles, avec la sensation de la délivrance. Pour la première fois depuis la victoire, vous faisiez figure de victorieux. Quelque chose que vous redoutiez, avant cette heureuse date, n'était plus redoutable. Vous respiriez. Et je perçus bien net ce qui vous rendait heureux. Non pas que la majorité de demain fût de telle ou telle nuance politique ; au fond, la politique vous est indifférente : vous ne cachiez pas ce soir-là que vous aviez, la veille, voté pour la première fois de votre vie. Mais, depuis un an au moins, vous viviez dans une angoisse que la guerre même vous avait épargnée. Vous aviez peur de la Révolution. Et la Révolution, pour

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 mars 1915 et du 1er janvier 1919.

vous, ce n'était pas un changement, même violent, de gouvernement : c'était la destruction, le rapt de votre bien, avec la soumission forcée à un labeur communiste : Théophile spolié et contraint à vendre des journaux ou à balayer les tunnels du métro. Depuis un an vous nourrissiez votre terreur de tous les récits les plus tragiques venus de la malheureuse Russie. Vous achetiez les rares journaux parisiens qui professaient pour le régime des Soviets une admiration sans réserve ; douloureusement appliqué, vous les lisiez de l'éditorial au feuilleton, afin de guetter si le pas de l'Ogre approchait... D'ailleurs, au péril menaçant, vous n'opposiez que votre peur et ce guettage inefficace, plus, toutefois, certaines mesures de conservation personnelle sur lesquelles je reviendrai tout à l'heure. Mais aucune des ligues qui se formèrent pour assurer l'ordre et préparer à l'avance des élections selon vos désirs n'a inscrit votre nom sur ses listes ni votre argent à son actif. Vous n'aviez pas le temps de collaborer aux travaux préparatoires de la politique. Outre le club, les villégiatures, le monde, les soins de la personne physique (dame ! on vieillit, il faut se défendre) — n'y avait-il pas cette occupation nouvelle, née des difficultés de l'heure : la lutte contre la vie chère ? Vous la meniez activement pour votre compte ; vous avez même réussi ce coup paradoxal de la faire tourner à votre bénéfice : encore un point sur lequel nous reviendrons. Ces efforts absorbaient tous vos loisirs... Quant à l'argent, ce n'était pas lorsque le complet veston coûte trente louis et cent francs par tête le moindre repas au cabaret, qu'un Parisien comme vous pouvait destiner une somme quelconque à des élections présagées déplorables.

Car vous les présagiez déplorables, mon ami. Toutes les fois que je vous ai rencontré au cours de l'an 1919, j'ai recueilli de vous, sur ce point spécial, des pronostics consternants. Vous les répandiez sans parcimonie. Et de même que durant la guerre vous vous déclariez admirablement renseigné sur le poilu français « qui avait un esprit détestable, — qui en avait par-dessus les épaules, — qui se f... de l'Alsace-Lorraine, etc... » — de même, la guerre finie, vous prétendiez connaître à merveille les sentiments de ce même poilu démo-

bilisé. Le poilu démobilisé, proclamiez-vous, adoptant le mot d'un célèbre politicien, — c'était « un créancier ». Le peuple du front, enfin relâché, allait demander compte au peuple de l'arrière de cinq ans d'entraves et de souffrances. Il revenait ulcéré, revendicateur. Un créancier, mais féroce et qui, de plus, savait ce qu'en des mains jeunes, robustes, exercées, peuvent valoir, comme outil d'assignation, une grenade ou une mitrailleuse. Vous disiez cela, et cette fois, vous étiez sincère, beaucoup plus que vous ne l'aviez été dans vos sinistres pronostics de défaite. Vous étiez sincère parce que vous aviez peur pour vous-même. Cela donnait à vos prophéties un accent de vérité qui semait la crainte. D'ailleurs, vous ne proposiez nul remède, nul moyen de lutte. Si quelqu'un objectait timidement :

— « Mais ne peut-on pas s'unir, se défendre, organiser un parti de liberté et d'ordre contre le parti de dictature et de gâchis?... »

Vous haussiez les épaules et vous murmuriez :

— « Essayez !... » — de l'air d'Hector répondant à Énée : *Si Pergama dextrâ !...*

Votre haussement d'épaules signifiait : — Puisque moi, Théophile, j'abandonne la défense de l'ordre, — c'est que l'ordre est condamné à périr.

***

Cependant les mois coulaient. Le monde, lentement, péniblement, se libérait de cette gangue épaisse, tenace, où la guerre l'avait incrusté. Ou, si vous préférez une image plus simple, mais qui a servi davantage, le malade entrait en convalescence. Comme la maladie n'avait pas consisté en une inflammation passagère, en l'arrêt momentané d'une fonction, comme elle avait bel et bien endommagé des organes essentiels, il fallait du temps pour les réparer. Puis, de ces lésions d'organes résultait ce que les médecins appellent de la *neurasthénie secondaire*, c'est-à-dire une angoisse, une incertitude, une tendance à l'inaction et au désespoir que la nature n'a pas mis congénitalement dans le sujet, mais qui est le résultat passager de la lésion organique. Le monde était

neurasthénique. En particulier, la France passait brusquement de la griserie joyeuse au sombre découragement : Paris, délirant de bonheur le 11 novembre 1918 ou le 14 juillet 1919, se renfrognait le lendemain... L'effort inspirait un dégoût général, fait non seulement de cette paresse légitime qui suit la fatigue, mais aussi du manque de confiance dans l'utilité d'un effort. On se ruait au divertissement, pour remplir les heures vides, pour échapper aux appréhensions des heures que le travail n'assainissait plus. On dansait. Les pâtisseries regorgeaient de clients, la bouche pleine. Les théâtres faisaient tous le maximum avec de vieilles pièces et une interprétation de collège : ils faisaient le maximum à Paris, à Rouen, à Lyon, à Barbezieux, partout. Les trains express étaient inaccessibles, sans démarches préalables ou fortes protections : ils emportaient les voyageurs de villes archicombles vers d'autres villes également archicombles. Les choses que l'on vend présentaient ce double caractère d'être, premièrement inabordables par la ridicule exagération du prix, et secondement inobtenables grâce à la concurrence des acheteurs. Chacun se plaignait de la hausse des denrées, et chacun était prêt à payer la denrée plus cher encore, pour la soustraire au voisin. Les transports étaient quasi impraticables, et les gens naguère les plus stables se mouvaient sans relâche. En un mot tout était plein et tout le monde voulait entrer partout. Tout était hors d'atteinte et tout le monde voulait tout.

Ah ! pour une curieuse époque, nous avons vécu, nous vivons une curieuse époque... Et il ne faut pas s'étonner si beaucoup d'esprits d'ailleurs normaux, mais débilités par les émotions et désorientés par l'imprévu des choses, ont perdu l'équilibre, viré à la neurasthénie, et contribué pour leur part au vacillement universel.

Quelle fut, Théophile, votre attitude morale, — que devinrent les habitudes de votre vie pendant cette étrange année 1919, — entre l'armistice et les élections?

Par vos propos, vous continuâtes, comme de juste, à semer le navrement dans les âmes. Vous accomplîtes sans relâche votre besogne de défaitiste civique, de défaitiste de la paix. Vous ne

perdîtes pas une occasion d'apprendre à vos contemporains que M. Wilson, de concert avec M. Lloyd George, cherchait à paralyser et à affamer la France; que M. Clemenceau gâchait la plus belle des victoires et en faisait quelque chose de pire que la défaite; que l'Allemagne était prête pour une guerre nouvelle tandis que la France n'était même plus capable de résistance ; qu'enfin notre pays, ayant reçu dans son triomphe même le coup mortel, s'étiolait avant d'agoniser.

Du microbe neurasthénique, vous fûtes sans contredit l'un des plus sûrs et des plus actifs véhicules. Cela, on pouvait l'attendre de vous : on ne change pas de caractère à votre âge.

Mais ce qu'on pouvait moins prévoir, c'était l'influence qu'exercèrent les temps nouveaux sur les habitudes de votre vie courante. Je signalais tout à l'heure cette curieuse caractéristique de notre époque : unir l'angoisse à la frénésie du divertissement, unir le dégoût de l'effort à la manie de remuer. Vous fûtes un des curieux exemples de cette paresse agissante, de ce pessimisme entreprenant.

Votre souci fondamental était toujours d'être dépouillé de vos biens par ce que vous persistiez à appeler : la Révolution. Ce souci lancinant coexistait en vous avec une conviction non raisonnée, non discutée, acceptée par vous comme un axiome : c'est que la Révolution sévirait en France avec une rigueur toute spéciale, ou plutôt qu'il n'y aurait vraiment qu'en France de révolution intégrale. Vieille idée, qui vous hantait depuis longtemps, du temps de la paix allemande. Axiome pour vous essentiel, comme celui que la France est ingouvernable, incapable de discipline, que tous les hommes qui l'administrent sont des impuissants ou des bandits; axiome qui voisinait dans votre cervelle, avant la guerre, avec celui « que l'Allemagne était le seul pays du monde bien gouverné, et le grand état-major allemand le rempart de l'ordre mondial ». Je dis : avant la guerre, — par politesse. Je ne suis pas sûr que la guerre ait nettoyé votre cervelle de ces belles idées.

Corollaires :

La France était le pays prédestiné pour la Révolution qui nous guette, qui vous guette, ô Théophile.

Il y a deux moyens de combattre les effets d'une Révolution imminente. Ou joindre son effort à ceux qui ont accepté la tâche de lutter contre elle, s'enrôler, donner son temps, son intelligence, son argent au parti de l'ordre. Ou bien chercher plus simplement à soustraire sa propre personne et ses propres biens à la catastrophe qu'on redoute. Vous avez choisi le second moyen, sans hésiter. Vous avez été un émigré de l'intérieur, après la victoire, comme vous aviez été un émigré de l'intérieur pendant la guerre. Et c'est dans cette fonction que vous avez révélé à vos amis émerveillés des aptitudes d'homme d'affaires et des capacités d'action que votre placide existence d'écureuil en cage dorée ne leur aurait jamais laissé soupçonner.

D'abord pour mettre en sûreté une partie de vos biens. En sûreté, c'est-à-dire hors de France. N'est-il pas évident que des fonds sont bien mieux préservés en Angleterre, en Hollande, en Palestine, au Honduras, qu'en France? Un Français qui a mis son avoir hors des frontières doit pousser un soupir de soulagement. Vienne la Révolution : les Français lui prendront peut-être sa tête, mais pas son argent.

Toutefois l'exportation, étant illégale, n'était pas commode et présentait quelques dangers. Vous ne vous êtes fié à personne pour prendre la peine et courir les risques. Vous avez opéré vous-même. Nul autre que vous n'a accompli les innombrables démarches que vous a coûtées votre passe port ; il fallait trouver un prétexte plausible, n'éveiller aucun soupçon au départ, préparer l'accueil à l'arrivée, sans compter l'instant particulièrement critique : le passage de la frontière. Vous avez réussi tout cela, ayant eu cette inspiration géniale : vous faire charger d'une mission semi-officielle, mission d'ailleurs gratuite, absolument gratuite ; vous êtes désintéressé ! Malgré toutes les protections qui jouaient autour de vous, le voyage fut pénible ; le temps des voyages faciles n'est plus. Une traversée déplorable vous chavira l'estomac pour longtemps. Les hôtels regorgeaient dans le pays où vous débarquiez, — bienheureux pays où, selon vous, nulle Révolution n'est à craindre. Vous avez couché sur des banquettes de salles d'attente, sur des billards ; vous, si gourmet, vous avez

mangé une chère détestable. N'importe. La peine compte peu, au prix d'un grand résultat. Vous êtes rentré en France fourbu, rhumatisant, dyspeptique, furieux d'ailleurs et pestant contre le bienheureux pays presque autant que contre le vôtre : mais le grand résultat était acquis. Environ un demi-million de fortune française était définitivement soustrait au contrôle financier de la France, — à moins qu'un jour des accords réciproques ne s'établissent pour la perquisition fiscale, entre la France et le bienheureux pays.

Il est vrai qu'en revanche les impôts du bienheureux pays, plus lourds que les nôtres, pèseront désormais sur vos fonds exportés. Mais cela n'a pas d'importance ; vous avez joué un bon tour à M. Klotz.

***

Après cet exploit, on aurait pu gager que vous regagneriez votre cage dorée, et que vous reprendriez votre vie d'écureuil, tournant quotidiennement dans le cercle des occupations qui depuis si longtemps vous suffisent.

Eh bien ! on aurait fait une gageure imprudente. On aurait perdu.

Vous êtes un esprit logique et réaliste ; vous avez de la suite dans les idées. C'était fort bien d'avoir soustrait une partie de votre fortune au fisc de M. Klotz : mais cette opération, qui atténuait vos anxiétés, n'accroissait pas vos revenus, au contraire. Vos revenus restaient ceux de 1914, sensiblement écornés par la baisse des fonds étrangers qui naguère vous avaient inspiré une confiance inflexible. Or le coût de la vie s'aggravait ; les dépenses somptuaires, supprimées durant la guerre, s'imposaient à nouveau. De plus, la maladie universelle vous gagnait : un certain malaise d'être stable, le goût de changer, de bouger. L'écureuil voulait sortir de sa cage, courir aux arbres, gambader.

Comment vivre à la façon d'antan, égoïste satisfait parmi d'autres égoïstes satisfaits, lorsque les compagnons de cette vie, tout en persistant dans leur égoïsme, cessent d'être satisfaits, s'agitent d'une frénésie cupide, ne rêvent qu'accroissement soudain de la fortune, spéculation, gain brusque et formidable?

D'avoir vu des pauvres d'hier transformés soudain en Crésus, on dirait que cela a tourné la tête non seulement de tous les besogneux, mais aussi de bon nombre de gens cossus, de qui la guerre et la vie chère ont un peu rogné le superflu sans les priver ni du nécessaire, ni même du confortable. D'où ce curieux phénomène — partout observable aujourd'hui, — la colère du jouisseur frustré se transformant en fureur de spéculation. « Ah ! brigande de société !... tu veux me dépouiller ? Tu veux gratter sur mes revenus, dîmer sur mon capital, me faire surpayer la nourriture, le vêtement, le transport? Eh bien, je te rendrai la pareille et je t'exploiterai à mon tour. On gagne sur moi? Je gagnerai sur les autres. Les prix montent? Je les ferai monter encore, mais la hausse me profitera... Cela me donnera du mal? Cela me fera courir des risques? Je m'en moque. Crever pour crever, je veux crever, non pas en beauté, mais en action... »

C'est ainsi, Théophile, que la placide salle à manger de votre club, accoutumée depuis tant d'années à n'entendre que des potins mondains, des histoires de chasse, de poker ou de bridge, d'émollients entretiens sur l'agriculture et l'élevage, des considérations sur la mode, les préséances, les décès et les mariages, quelques confidences désabusées sur les femmes, outre les propos les plus méprisants sur les parlementaires et les fonctionnaires de la République, s'étonna d'ouïr les mêmes convives, subitement clamant et gesticulant comme des boursiers, échanger des interrogations anxieuses sur le cours du café, du sucre ou du cuir, s'offrir l'un l'autre des wagons-foudres ou des péniches, — le vieux marquis de Gisors déclarer fièrement qu'il possède à lui seul dix mille mètres de gabardine, et le jeune Dupont-Darmoy, propre fils de la jolie madame Dupont-Darmoy, se glorifier de vendre aisément quatre-vingts francs la bouteille de tisane dans la maison de danse qu'il commandite.

Et vous-même, Théophile, vous êtes entré dans la danse. Le hasard d'une chasse louée vous ayant fait connaître les installations américaines de Romorantin, vous avez ingénieusement profité de la vente d'un lot important de « godasses »

provenant des stocks de nos alliés. Ce fut une petite somme, moins de dix mille francs, mais si lestement acquise — en deux coups de téléphone — que vous fûtes, du coup, gagné corps et âme à la spéculation. Désormais, la spéculation vous tient : elle ne vous lâchera plus. Avec des alternances de pertes et de gains, vous demeurez en bénéfice, au prix de lourds soucis et de grandes fatigues. Car pour gagner de l'argent dans les tissus ou dans les matières d'alimentation, il faut opérer sur de grosses quantités, et concurrencer d'autres spéculateurs actifs et débrouillards. La mise en argent n'est pas mince : à chaque coup, l'on compte par cent mille francs. Vous voilà loin de la sage partie de poker de 1913, où une perte de cinquante louis vous rendait maussade pour huit jours. En outre, il ne faut pas plaindre sa peine, comme disent les bonnes gens. Vous avez appris à vous lever dès l'aube, à sortir par tous les temps, à faire antichambre durant des heures. Il faut accepter de brusques déplacements dans des conditions d'inconfort absolu ; vous, Théophile, qui ne voyagiez jamais qu'en sleeping ou en coupé, vous m'avez raconté des trajets de vingt-six heures en trains omnibus, non chauffés, par cinq degrés au-dessus de zéro... Ces diables d'alliés installaient toujours leurs dépôts en des campagnes inaccessibles. Que ne les plaçaient-ils aux Champs-Élysées ou au parc Monceau?

Mon Dieu !... tout compte fait, si l'on met en balance les risques de bronchite ou de rhumatisme avec l'entraînement résultant d'une vie plus active, — et les angoisses de perdre avec la joie du gain et l'excitation de l'entreprise, on peut dire que c'est (j'emploie votre vocabulaire de négociant néophyte) une affaire blanche... Le moins beau de l'affaire, et vous en convenez avec une naïve et inconsciente franchise, c'est les relations qu'on s'y fait et les compromissions où elle entraîne. D'un ton de mépris justifié, vous parlez des gens avec qui vous traitez, des secrètes commissions qu'ils exigent, du peu de sûreté de leur parole, des prévarications dont quelques-uns d'entre eux se rendent coupables, et qui parfois sont la condition même de l'entreprise... Vous ajoutez, il est vrai : « Les fripouilles sont toujours

les fripouilles : mieux vaut que leur fripouillerie profite aux honnêtes gens. »

Les honnêtes gens, c'est vous, naturellement.

Voire, disait Panurge.

***

Et je me pose une fois de plus, comme pendant la guerre, comme après la victoire, le même problème angoissant à votre sujet, Théophile.

— Pourquoi, Théophile, étant ce qu'il est, ce que nous l'avions connu, c'est-à-dire un homme bien né, élevé dans un milieu de grande bourgeoisie, — un homme qui, en 1913, par exemple, faisait profession d'un militarisme intransigeant et d'un violent mépris pour les tripotages d'argent, — pourquoi Théophile a-t-il été démontré par la guerre tout autre que nous ne l'attendions, tout autre que ses principes ne l'annonçaient? Durant la guerre, cet admirateur de la force fut défaitiste; la victoire le trouva rétif, grognon, encore incrédule ; et voilà que la paix nous révèle un Théophile inattendu. Mécontent, hargneux, peureux de révolution : soit ; c'est dans la norme de son caractère et de sa conduite de guerre. Mais comment cet homme riche, connu, tranquille et déjà mûr s'est-il laissé saisir par la fringale de gagner vite de grosses sommes grâce à des spéculations peu reluisantes, hasardeuses, où il ne risque pas seulement son argent? Comment en est-il venu, pour un bénéfice qui ne lui est pas nécessaire, à des besognes pour lesquelles il n'est pas destiné, en compagnie de gens qu'il méprise? Encore une fois, pourquoi Théophile, étant ce qu'il est, agit-il comme il agit?

Ainsi, de nouveau, me questionnais-je. Mais, cette fois, comme j'étais en présence d'un aboutissement, je crois que j'ai entrevu la réponse. Et je vais vous la soumettre, Théophile, avec une entière franchise.

Pour comprendre le personnage que vous êtes devenu, — et qui est le type de quelques exemplaires contemporains, il faut reprendre les choses d'un peu loin, — aux environs de 1913, par exemple.

En 1913, vous et bon nombre de vos pareils goûtiez la douceur de vivre sous la troisième République, laquelle semblait d'ailleurs, à ces pareils et à vous-même, incliner vers son déclin. Les républiques vieillissent vite : à l'approche de la cinquantaine, elles ne sont pas à l'ordinaire fort excitantes. Elles ont perdu la fougue, la bravoure, l'enthousiasme, le goût du péril dont se parait leur jeunesse ; la voix leur manque pour clamer les grands mots émancipateurs ; leur bras alourdi traîne l'épée comme un parapluie, au lieu de la brandir comme un flambeau. Et puis, il y a dans le jeu normal des démocraties en paix, quelque chose de peu ragoûtant. Le mur y est supprimé qui, dans les monarchies autoritaires, sépare la salle à manger de la cuisine. Les dîneurs, c'est-à-dire tout le monde, voient le fourneau, le chef, les marmitons, les plongeurs, l'évier. L'avantage de cette disposition, c'est que, si le plongeur essuie mollement la vaisselle, il se trouve toujours quelqu'un pour s'en aviser, et pareillement si le chef entonne le madère destiné à la sauce du tournedos. Mais, même quand le menu final est copieux et bien servi, la vue de ces préparatifs coupe l'appétit aux délicats... Vous étiez sans doute un délicat, Théophile, car, tout en goûtant la douceur de vivre tranquille et de bien manger, vous vous gardiez bien de murmurer : *deus nobis hæc otia fecit !* Loin de là : tout vous exaspérait contre la majorité de vos concitoyens, et contre leur gouvernement. Vous déclariez hautement que vous ne vous en sentiez point solidaire. D'autres, cependant, le disaient comme vous, qui faisaient effort pour le renverser ce gouvernement, et ils avaient bien raison, s'ils le croyaient nuisible. Non seulement vous ne les approuviez pas, mais vous vous moquiez d'eux : qu'ils étaient naïfs de se donner tant de mal ! Il n'y avait rien à faire. « Les peuples ont les maîtres qu'ils méritent. Les Allemands ont Guillaume II. Nous avons Tartempion... » Car le gouvernement de l'Allemagne représentait pour vous le parfait gouvernement, celui où un mur solide, un mur chamarré, cache la cuisine aux dîneurs. Et, pour continuer l'image, Guillaume II vous semblait le « chef » idéal, autoritaire, tout de blanc vêtu, le coutelas en main.

Soudain, ce fut la guerre.

Vous l'annonciez depuis longtemps. Elle vous surprit

néanmoins : la guerre est un des visages de la Mort, et l'on a beau savoir qu'on mourra, on ne se décide point à croire que ce sera l'instant d'après. La guerre fut particulièrement mal accueillie par les gens de votre sorte ; j'entends par les satisfaits mécontents ; vous comprenez ce que signifie cette alliance de contradictoires, — satisfaits de leur bien-être, mécontents des conditions sociales dans lesquelles ils le goûtaient. C'était bien naturel : ils perdaient leur tranquillité et, pour eux, la France était vaincue d'avance. Rendons cependant justice à beaucoup d'entre eux : leur égoïsme ou leurs préjugés ne les empêchèrent ni de faire leur devoir de citoyens, ni d'admirer ce phénomène splendide : la renaissance nationale dans le danger. Ceux-là comprirent alors (et les leçons de l'histoire leur en fournissaient d'autres exemples dans le passé) que l'état de danger est le seul où les démocraties s'exaltent. Pacifiques par essence, les grandes démocraties sont magnifiques lorsqu'elles sont contraintes à la guerre : l'esprit du sacrifice à la patrie les anime, sans mélange de cupidité, de goût de conquête ou de domination. C'est ce qui décore d'une incomparable beauté les guerres libératrices des Pays-Bas; c'est par quoi les victoires de Napoléon demeurent moins pures que celles de Bonaparte. En 1914, la France se levait pour défendre la France, pour défendre le droit d'exister sans baiser la semelle de fer du Moloch allemand. La plupart de vos amis comprirent cet élan, l'admirèrent, y participèrent. Un petit nombre — dont vous fûtes — se tint à l'écart et ne voulut pas admirer. J'ai essayé d'analyser, dans mes deux précédentes lettres, les multiples éléments qui composèrent votre attitude... comment dire?... de Français hors cadre, pendant les dures années de combat. Oui, Français hors cadre ; le terme est plus juste que celui dont je me suis servi alors : émigré de l'intérieur. Car au temps de l'armée de Condé, la plupart des émigrés n'étaient pas des jouisseurs dérangés ou des peureux à l'abri des coups ; c'étaient des gens prêts à souffrir, à lutter, à succomber pour le roi, en qui ils incarnaient la patrie. Vous, votre émigration à l'intérieur n'avait d'autre objet que de vous tenir à l'abri de la tornade, et d'attendre, en maugréant, la fin que vous présagiez mauvaise, mais que surtout vous souhaitiez prompte.

Ah ! vous étiez paré pour la défaite, jusques et y compris la prévision d'émigrer, et cette fois hors des frontières. Vous étiez paré à ce point que la victoire vous a complètement désorienté, et qu'il vous a fallu près de six mois pour y croire. Vous n'y croyez pas absolument, encore aujourd'hui : votre formule est que c'est une mauvaise victoire, à peine meilleure que la défaite. Comme vous avez dénié naguère à la France le pouvoir de vaincre, vous lui déniez aujourd'hui le pouvoir de recouvrer sa vigueur. Et comme vous avez refusé votre part de l'effort de guerre, vous refusez votre collaboration au dur travail de la réparation. Vous continuez à vous désolidariser de la patrie. Ses difficultés, comme ses souffrances, vous agacent sans vous émouvoir : tels certains maris qui détestent leur femme parce qu'elle est malade.

***

Ainsi s'avère peu à peu votre qualité de Français hors cadre, de Français à part de son pays. Les événements extraordinaires survenus depuis cinq ans ont mis en pleine lumière ce personnage qui était en vous ; car il était en vous, Théophile. Vous étiez cela dès 1913, et bien avant : mais dans le trantran de la vieille paix routinière, cela ne se remarquait pas. Seuls les observateurs avisés pouvaient le pressentir à la façon dont vous commentiez les faiblesses et les misères de la patrie, dont vous vantiez la supériorité des autres peuples, et à cet air d'ironie supérieure qui accompagnait de désastreuses prédictions.

Vous n'étiez déjà plus qu'un Français désencadré, dont le cœur ne battait plus à l'unisson de son peuple. Voilà pourquoi vous n'avez rien compris à la mobilisation, à la victoire, — pourquoi vous ne comprenez rien à l'émouvante convalescence qui suit la paix. Plus la patrie devenait consciente d'elle-même et cohérente, plus vous vous en écartiez : jusqu'au moment, qui ne pouvait pas ne pas venir, où vous vous êtes senti tellement hors cadre que vous avez commencé à agir, vis-à-vis de la France, comme un étranger : vous avez trouvé tout naturel de « profiter » à son détriment, d'exploiter ses

embarras pour vous enrichir — vous riche déjà et sans l'excuse du besoin. Il y a de la cupidité dans votre cas, mais il y a quelque chose de plus obscur et de plus fort : vous vous vengez sur vos compatriotes de ce qu'ils ont sacrifié tout, et vous-même, à la défense et à la victoire. Vous leur en voulez de ce que toutes ces grandes choses se sont faites sans vous : un instinct obscur vous fait deviner qu'elles se sont faites contre vous. Vos pulsations, dès lors, ne seront plus jamais synchroniques de celles du pays. Votre destinée s'oriente hors des destinées de la patrie. Je vous ai vu déplorer une hausse légère du franc par rapport à la livre sterling : vous aviez acheté des livres sterling. Et cette joie que vous avez ressentie lorsque le peuple de France a fait des élections que vous trouvez excellentes, ce n'est pas parce que vous les jugez utiles à la prospérité, au salut de la patrie : c'est parce qu'elles vous ôtent la peur d'un bouleversement social immédiat, mettant en péril votre personne, votre liberté d'agir, vos biens. Dans ces élections, que vous n'avez pas prévues et qu'il était si facile de prévoir dès qu'on connaissait la France rurale, magnifique régulatrice de la vitalité française; dans ces élections dont vous n'avez ni compris ni cherché à comprendre le sens vrai — injonction rude et précise du Paysan à l'Ouvrier — vous avez vu, sans plus, un répit. Vous comptez en profiter pour avancer vos affaires, c'est-à-dire pour vous accommoder d'un gâchis que vous ne souhaitez pas voir finir de sitôt, puisque au surplus il ne vous menace plus personnellement, et que vous avez trouvé le moyen d'en profiter. Vous croyez toujours, malgré les « bonnes élections », à la désorganisation, à la ruine, à la culbute de la France : mais vous croyez possible, parallèlement, la sécurité et la prospérité de Théophile, qui vous importent davantage. Vous percevez le désaccord des deux destinées. Sans oser encore en faire l'aveu, vous l'acceptez.

*
* *

Sera-t-il dit que de tels citoyens iront jusqu'au bout de leur entreprise, et, après avoir contrarié l'effort défensif et

victorieux de leur pays, après avoir exploité les maux de leur peuple, vivront heureux et comblés tandis que leur pays et leur peuple se débattront dans la gêne matérielle et l'insécurité?

Vous croyez cela possible et probable, Théophile, comme vous avez cru probable la victoire du Boche, comme vous avez cru impossible l'intervention des Américains, comme vous avez cru certain le triomphe du bolchevisme en France. D'instinct, vous croyez au triomphe du mal sur le bien ; vous misez, d'instinct, sur Ahriman contre Ormuzd. Tous les événements des cinq dernières années contredisent vos prévisions ; cette série de démentis, infligés par le Destin, devrait vous avoir mis en défiance contre votre propre jugement : rien n'y fait. Vous êtes incorrigible.

Eh bien ! nous verrons.

Je suis convaincu, pour ma part, que votre erreur est lourde et dangereuse. Non pas seulement parce que je crois au triomphe final d'Ormuzd sur Ahriman, mais parce que des signes nombreux, encore épars, annoncent à l'observateur attentif que le peuple de France n'a pas renoncé à apurer ses comptes de guerre. Pour le moment, il a d'autres soucis plus pressants : vivre, d'abord, puis régler les comptes extérieurs qui sont toujours en suspens. Mais ce bilan extérieur, quoi que vous en pensiez, Théophile, sera balancé un jour. Alors le peuple de France tournera la page du grand livre, et commencera d'apurer les comptes de son ménage privé. « Qu'as-tu fait, toi, pendant la guerre? Quelle cotisation as-tu payée à l'effort unanime? Sang, argent, pensée, énergie? Ou rien?... Et la paix signée, qu'as-tu fait pour guérir la patrie? Travail, impôt, restrictions, quoi?... » Voilà l'enquête qui vous menace, Théophile, bien plus certainement que le bolchevisme. Et quand il aura fini d'établir son bilan, le peuple de France voudra qu'il soit réglé, et que tout se paye. Tout se payera-t-il en effet? Ce serait trop beau : il y a toujours des contrebandiers adroits. Mais échapper ne sera pas commode, et ceux qui seront pris !...

— Eh bien? qu'est-ce qu'on leur fera?

— Ma foi, Théophile, je n'en sais rien. Mais l'histoire se recommence volontiers, et je vous engage à la relire.

— Bah ! avant que toutes ces belles choses n'arrivent, je m'en irai.

— Oui. Je sais bien que c'est votre projet : et vous deviez en arriver là, au divorce avec votre pays. Où vous en irez-vous donc ?

— Mais, là où je serai en sûreté. Il y aura bien un pays, je suppose, où un homme dans mon cas, pourvu d'argent, pourra vivre tranquille.

— *Voire*, disait Panurge.

MARCEL PRÉVOST

MUSIQUES

I

LA MUSIQUE

O Musique, je connais la magie de vos orchestrations ; je sais quand vous coulez sur les violons comme des sources murmurantes et chaudes, et quand, suspendue, liquide et pénétrante vous tombez sur le cœur comme du haut d'un roc qui s'égoutte, et quand, parmi les cordes des violons confondus, vous n'êtes plus que rumeur haletante et sublime bourdonnement. Soit que les archets s'élancent comme des baïonnettes à l'assaut d'une citadelle, soit que les cuivres fassent songer à l'écroulement des murailles de Jéricho, ou que, soudain, un chant aigu s'allonge et se maintienne comme la trompette aux lèvres des anges dans le ciel de la Nativité, vous promettez, sans cesse vous promettez, et la foule des rêves accourt à votre grand sermon tumultueux sur la montagne.

Ah! que je vous connais! Je sais quand votre allégresse, votre vive allure, vos danses et vos alléluias nous déchirent le cœur de douleur et font tressaillir les bouches humaines tendues vers vos impalpables sources, — et quand vos graves lamentations nous donnent le délire de vivre et l'exultante gaîté, car vous guidez vers la joie par la douleur et par la douleur vers la joie, parce que vous vous débordez vous-même et dépassez vos significations, et d'un élan qui franchit l'obstacle vous nous portez sur l'autre rive.

Avec quelle hâte vous assemblez vos impondérables matériaux et vous nous les livrez, afin que chacun puisse bâtir au-dessus de la vie la tour de sa solitude et de sa jubilation !

Ciseau tranchant qui ouvrez le marbre, vous voulez posséder le cœur irrésistiblement, et le cœur le plus secret, le plus résistant vous laisse finalement entrer, et vous roulez, gave torride, dans ses profondeurs sacrées. Comme saint Jean annonçait Jésus, vous modelez le visage de l'amour. Dans les vagues prunelles des femmes, je vois, comme des médailles frappées à quelque effigie secrète, le dessin de leur éternelle hantise. Leurs yeux, cire enflammée, consument l'air. Même sereine vous semblez frénétique, car vous vous dépouillez, vous vous arrachez de vous-même parce que vous êtes le désir, et parce que le désir souhaite de mourir.

O fleuve du désir qui dort au fond des êtres, quel univers ne reflètes-tu pas? Toutes les images de la vie humaine, depuis la maison paisible qui pose son constant et naïf regard sur la colline de notre enfance, rougie de groseilliers, au bord d'un lac, jusqu'à ces multiples voyages que le rêve accomplit en tous les sens du globe. Désir, tu contiens tout, et la splendeur de l'amour ne vient pas de lui-même, — amour, infirme tentative, — mais de toi, ô Désir, religieuse et vaine ardeur!

Mais si toute noblesse t'inspire, si le courage de l'homme, ou sa faiblesse, sont des tremplins dont tu t'élances, la musique est ton appui divin ; tu te construis par son insidieux concours, comme la ville de Thèbes s'élevait, nous dit-on, au son des flûtes. La voici, la Musique, la créatrice impalpable, mathémathique, précise et sans limites visibles ; les espaces inexplorés sont les confins légers de son royaume ; jusqu'où vont ses ondes chargées d'âme, sa subtile action, sa vaporeuse immunité? Que crée-t-elle, que transforme-t-elle sur son passage?

Aussi avec quelle attention je contemple ce soir, dans une pièce silencieuse, les instruments de musique. Qu'ils sont beaux dans leur transitoire paix ces retors constructeurs du rêve ! Voici le luth d'ivoire côtelé, ample et mince, au long col déplié, pareil à un cygne endormi ; dans la cour méditative d'un vieux palais de Milan, aussi ardemment visité par le soleil de l'aurore que Marie par Gabriel, ses mélodies engageantes,

son harmonieuse assiduité convainquaient-elles l'épouse hésitante de quelque guerrier brutal et voyageur?

Voici la harpe romanesque, légère charmille d'automne, transparente, que l'on sent éplorée, où les arpèges vont se suspendre comme des grappes d'acacia qui secouent leur rosée.

Voici le cor aux sons tumultueux, hôte des bois, dont le puissant soupir est si vaste, si obsédant, si lointain, — si triste aussi, — qu'il semble soufflé par les lèvres mêmes de la pâle lune des parcs et des forêts d'été. Ah ! qu'il mesure bien, ce sanglotant cor, fou d'espace, la distance de la terre aux cieux ! Roi des nostalgies, Seigneur des bruyères d'Écosse, pâtre dément qui souhaite de commander au troupeau des astres et prétend les rassembler, il fait ricocher jusqu'aux nues ses échos noyés d'embruns où l'on croit percevoir telles paroles désespérées : « Je me souviens, je regrette, je désire... »

Au son de quel instrument, je ne sais, les Israélites opiniâtres fleurissent-ils depuis trois mille ans, dans l'aride Mésopotamie, le tombeau de leur reine Esther?

Épaisse et d'aspect maladroit, elle nous susprend, la guitare fameuse des Espagnes. Elle n'a ni grâce ni souplesse, mais qu'une main habile la harcèle, et on entendra se becqueter de rageuses colombes. C'est un crépitement si fascinant, si hallucinant, qu'aux accents de ces mélodies ferrailleuses où se provoquent inlassablement de subtiles épées, chevaleresques et vindicatives, des paysages lentement se tissent :

Il fait tiède, la nuit, dans une rue de Ségovie. Rien, dans une telle atmosphère d'été, ne s'oppose à l'espérance, à la mélancolie de l'amour. On entend encore du bruit dans la boutique du perruquier, et la blanche hôtellerie, éclairée par ses lanternes, éclate d'un blanc de chaux, d'un blanc lyrique, et donne un aspect fantastique à l'énorme perroquet centenaire qui rampe du bec et des pattes sur le balcon de fer verni où il tient hérissé son gros arc-en-ciel de plumes. — Va, ne lutte plus contre ton désir, jeune femme des Castilles aux cheveux violets, aux yeux pincés et frémissants comme deux guêpes captives entre les paupières. Ta bouche, vaporeuse et gonflée comme un étroit feu de bengale, palpite déjà d'amoureuse inconscience. A quoi te sert-il d'attendre,

derrière tes volets mal clos, que la sagesse t'ait ce soir conseillée? Crois-tu pouvoir résister à cette injonction du rêve, à ce rythme impérieux, ferme et noué, qui tient de la Nécessité, du rapt et de la caresse?

Déjà tu avances une main sur ton balcon au grillage bombé. Celui qui veut te tenter par sa persévérance, tresse, maille à maille, dans la rue obscure, ce rêts de musique où tu vas tomber. Tu ne l'ignores point, l'ardente volonté de l'homme est un puissant aphrodisiaque...

Mais plus mystérieuse que toute autre voici la flûte chinoise, pure, longue et froide qui repose, ici, sur un coussin de velours orangé.

C'est un roseau de jade d'un blanc varié, un peu teinté de gris, comme attristé et pénétré par le soir. Quelques trous exigus sont disséminés sur la tige allongée; là courent le souffle et les doigts du joueur; aux deux bouts de l'instrument semblable à une canne creuse, une subtile jade verte rejoint et enduit la blanche matière, on dirait deux délicates feuilles de glaïeul enroulées au tube nuageux, et bien adhérentes.

— Flûte de Chine, mince roseau où s'attachent des herbages, car telle es-tu en ta glaciale finesse, en quel lieu répandais-tu ton enchantement? Quel jaune adolescent, lisse aussi comme la jade, a marié ses maigres doigts alertes à ta noble inflexibilité? Chantais-tu dans ces légères maisons de Chine, à l'heure où deux jeunes gens passionnés, afin d'obtenir de leurs parents le consentement à leur mariage, s'engageaient à célébrer le parfum du magnolia qu'on leur présentait jusqu'à ce qu'ils obtinssent par leur éloquent délire l'adhésion désirée? Ou bien, dans un jardin gracieusement maniéré, sous le saule plus frémissant que les franges d'un châle de crêpe vert, le pigeon neigeux à tête noire, qui vole en forme de triangle et semble tout plat sur le ciel de turquoise (ainsi l'ai-je vu dans un livre des fables de La Fontaine décoré par un peintre de l'Empire Céleste) descendait-il en tournoyant vers tes séduisants orifices, et se laissait-il tomber, fasciné, comme dans la gueule d'un serpent pailleté par le soleil?

Au son de ta musique insistante, mélancolique, qui crée

l'idée du bonheur, l'imprécision et le voyage, l'oie sauvage entreprenait-elle ses migrations sur la mer, le cou allongé démesurément par la tentation de l'Europe, tandis que sous son chapeau de bambou, tressé en forme de pétunia, le pêcheur pauvre, aux sourcils toujours étonnés, debout dans sa barque, regarde passer la voyageuse? Flûte aujourd'hui silencieuse, l'humble musique qui jaillissait tout uniment de ta tige perforée troublait certes le cœur de l'homme et de la femme. Elle les réunissait, elle, la musique, l'éternelle empressée, la tisseuse de liens indiscernables, qui va plus vite en besogne avec les huit notes de la gamme que les cent enfants de l'École des soies, qui, assis devant leur métier, dévident prestement les cocons récemment bouillis.

Eux, l'homme et la femme, qui ne se parlaient point, qui n'eussent point osé se dire les longs secrets de leur cœur, — encouragés par cette voix audacieuse, ils élançaient leur regard dans leur regard aussi fortement que la patte griffue de la panthère saisit la viande sanglante et s'envole avec elle, d'un bond, sur la branche moyenne du sombre araucaria.

— Que ne dit pas la musique à ceux qui joignent leurs regards? O désir, qui êtes-vous donc pour que la nature vous consente de tels atours, les plus nobles et les plus somptueux? Si vous n'étiez que la fatale inclination des êtres, que le souhait invincible d'un moment de joie, l'univers vous revêtirait-il de ses fastes?

Ce n'est pas en ce qu'il a de radieux et de prodigue que le divin séduit l'homme et le conquiert, mais parce qu'il lui dispense jusqu'à l'infini le sentiment de son exil.

Le désir et la musique sont des promesses ; ils nous infligent un dépaysement si subit, si total, que toutes les lois prudentes de la vie en sont dépassées ; ils font songer au soupir de Socrate mourant. Transporté d'espérance, détaché du poids de la vie. « Que puis-je craindre de la mort? — s'écriait-il, — bien plutôt je la souhaite, je vais vous voir enfin, vous connaître, Musée, Hésiode, Homère, Orphée ! »

II

MÉLODIE MATINALE

L'aubépine avançait une aile de feuillage,
Mousseuse dans l'azur ; je contemplais le jour;
On entendait au loin respirer les villages ;
La nature croissait, hésitante d'amour ;
Avec précaution sa verdoyante grâce
Semblait timidement s'emparer de l'espace.
Dans ce calme accompli, sans crainte et sans souhait,
Une paix enfantine et muette régnait
Et l'univers semblait englué de paresse,
Lorsque excessif et brusque, un faible oiseau chanta.
Mon plaisir qui rêvait aussitôt éclata.
— O beauté de la voix, ô flèche d'allégresse !
Ni le ciel allongeant ses laiteuses caresses
Dans le furtif labeur des heureuses forêts,
Ni les parfums jetant leurs jubilants secrets
Qui palpitent avec des invisibles ailes,
Ni le bonheur léger du vent frais et mouillé
N'avaient fait tressaillir mon songe émerveillé !
Mais ce cri délicat, cette acide étincelle,
Ce verbe jaillissant, ce doux chant ébahi,
Épandait jusqu'aux cieux une âme universelle...

Et je songe à la voix, aux choses que tu dis,
A l'enivrant péché du désir qui s'exprime ;
Sans doute la parole était au paradis
Le fruit mystérieux, plein d'espoir et d'abîme,
Qui fit le couple humain à jamais triste et fier.
— Je songe, ce matin, dans la tiède atmosphère,
A la Musique avec ses cris dans le désert,
Aux sanglots, aux baisers, à tout ce qui libère
Le grand gémissement du rêve dans la chair...

III

MUSIQUE D'ESPAGNE

Toi qui piétines sur place, et ne peux ni te lasser ni te réjouir, mais qui te répètes avec la confiance de celui qui a devant soi l'éternité, — ô maniaque, entêté, jaloux, à quoi songes-tu, chant mélancolique et forcené, chant d'Espagne?

Je vois bien ce que tu suggères à mon cœur, qui est maintenu sous ta pression obstinée comme le mulet sous une charge qui l'écrase et sur laquelle s'est encore étendu le muletier. Et pourtant, tu es indiscernable, sans définition possible, comme les premières atteintes de l'insolation : douleur, vertige, névralgie heureuse !

Ce que tu suggères à mon esprit, je le vois bien ; je vois bien qu'un homme souffre, s'obstine, torture dans l'ombre quelque chose de vague et de rebelle sur quoi il s'acharne, — et il ne cédera pas, — musique d'Espagne !

A-t-il tué ce qu'il aimait et parle-t-il encore à quelque pantelant cadavre, qui a tort, — car certainement se croit-il raisonnable et donne-t-il tort à sa victime, cet opiniâtre.

Le paysage est aride et pur ; un ciel de minéral bleu est tiré au cordeau dans l'espace ; une maison de bois, peinte en grenat et en noir, a du maïs et du tabac qui sèchent, pendus à son pauvre balcon. Là-bas un mur crayeux, un talus jaune; à l'angle du village, sur la place de terre battue, le cabaret reste sombre et reculé, tels les visages des passants; au dehors, des tables et des bancs étroits sont rangés régulièrement, comme à l'église.

Je le vois de dos, cet homme qui souffre et souhaite sa délivrance, et ne s'assouvit pas. Est-il sourd? Frappe-t-il avec un marteau sur un clou ensorcelé qui s'allonge à mesure qu'on le rive, et qui s'enfonce indéfiniment dans notre cœur?

— Va-t-il se casser la tête contre la muraille, pour écraser ce chant obstiné qui le hante, qui avance de quelques pas, revient en arrière, et ne veut jamais de conclusion?

Que dit cet homme? — O musique volontaire, instinct brutal et cajoleur et sans déguisement d'un peuple fier!

— Répète-t-il son souhait à la femme qu'il aime, de telle sorte, avec un tel sens d'éternité, qu'elle acceptera son patient et invincible désir?

Il s'arrête de se plaindre; peut-être a-t-il obtenu ce qu'il voulait, ou peut-être s'est-il endormi, ou va-t-il mourir, mais — ah! tu recommences ta plaintive danse d'animal enfermé qui foule un seul point du sol, et te voici revenue, mélodie suave, harmonie mâchée, idée fixe qui bourdonne, — profonde, profonde volupté!

COMTESSE DE NOAILLES

LA FRANCE ET L'OCÉAN

I

LA GRANDE PITIÉ DE LA MARINE FRANÇAISE

Deux grands Français, Colbert et Napoléon, qui savaient réduire les hommes et triompher des choses, voulurent construire une marine à la hauteur de la nation qu'ils rêvaient. Le premier aboutit au désastre de la Hougue; le deuxième, à celui de Trafalgar.

La troisième République n'a fait ni mieux ni pire.

Une telle inaptitude de la France à créer la marine égale à son destin dérive de causes séculaires, intrinsèques à sa constitution géographique, au génie de son peuple et à la mentalité de ses chefs de mer.

***

Il faut dès l'abord éliminer toute raison d'inefficacité provenant du matériel. A chaque époque, nos ingénieurs du bois, du fer ou de l'acier, ont instruit l'univers, pour la création de merveilles flottantes.

A chaque époque aussi, le trésor royal ou national a gaspillé une forte part du revenu de la France pour l'établissement d'une armée navale qui fût splendide. Quelles qu'aient été les

variations de nos politiques, l'orgueil des rois, celui de l'empereur, s'accordèrent avec l'intuition profonde des nécessités maritimes. A partir de l'étape où la troisième République, ayant achevé de panser les blessures de Sedan, put relever la tête, elle désira que ses trois couleurs flottassent, en tous océans, de pair avec n'importe quel autre étendard. Les budgets croissants qu'elle y consacra démontrent sa sollicitude.

Nulle patrie enfin n'est mieux découpée pour nourrir une race de marins actifs, hardis. Le pêcheur de Manche, le marinier breton ou atlantique, le Basque aventureux, le Méditerranéen subtil, s'unissent dans les carènes des bateaux de France et forment d'incomparables équipages. Les grands chefs, pour peu qu'ils le veuillent, et quand ils l'ordonnent, leur font accomplir l'impossible.

Qualité du matériel, étendue des ressources, excellence du personnel, doivent être admises sans discussion. Aucune défaillance de ces trois vertus essentielles n'est responsable de la Hougue, de Trafalgar, ni de la récente guerre navale.

Il faut chercher plus profond. C'est l'histoire psychologique d'une des souches de la grande armature française depuis l'heure où surgit une vraie marine de guerre, depuis Richelieu. Au delà des histoires officielles ou des récits de maint écrivain non maritime, au-dessus des assertions ministérielles aux Conseils des monarques ou à la tribune des Parlements, il est bon que le public apprécie le caractère fatal, inéluctable, de la grande pitié de la Marine française en ces trois derniers siècles.

***

L'ignorance maritime de la nation française est infinie. Nul effort ne prévaudra contre ce mal irrémédiable. Le long ruban de nos côtes n'est point en proportion suffisante de notre superficie. Le territoire de France est ramassé, compact. Il ne s'élance point dans l'onde, comme en Angleterre, par cent caps audacieux bordés de saignées profondes. Aucun golfe bien creusé, semblable à ceux de Grèce ou de Scandinavie, n'enfonce jusqu'à son cœur l'arome et la leçon des flots. Il ne s'allonge point, telle l'Italie, entre deux mers

voisines et parallèles, d'où le navigateur aperçoit l'épine dorsale apennine.

Grâces soient rendues à cette massivité. Par elle le peuple de France, entre ses semailles et son cheptel, a mûri cette résistance accrochée au sol, et pu vaincre les plus atroces dangers extérieurs, les plus mortelles maladies du dedans. Il ne fait point de rêve du moment que le blé sort et le vin coule. Il ne connaît la mer distante qu'à la manière des enfants qui écoutent les contes de fées.

Pour lui, l'Océan est pays légendaire, où une race spéciale, un peu mystérieuse, vit des aventures surprenantes et des drames surhumains. De temps à autre, son oreille craintive écoute quelques voix lointaines, qui parlent de naufrages, d'écueils et de cyclones. L'émoi de telles épopées ne dépasse guère le frisson d'un instant. Retournant à son atelier, à son sillon, il ne pense plus à la mer jusqu'au prochain régal d'une catastrophe inédite. Ce n'est point de sa faute. Il ne comprend pas.

Comment comprendrait-il? Le vallon heureux ou l'usine fourmillante lui donnent tout ensemble sa besogne, son aliment, son sommeil. Pourquoi s'inquiéterait-il des petits et grands navires qui emportent loin de la France les œuvres de son travail, et y jettent les instruments de production plus riche? Au delà du marché hebdomadaire, mensuel, il ignore les cheminements de son grain ou de son chef-d'œuvre. Le seuil du chantier, la gare voisine, représentent l'extrême aboutissement, le départ définitif de ses produits. Dans Paris même, centre d'appel et d'expédition, le passant ne voit pas plus que ne fait le campagnard les grands navires porteurs de richesses. L'immense commerce des océans demeure lettres closes. Ni la mer, ni son train de pensées, n'effleurent le cerveau du peuple de France.

Aucun des événements dont elle est le théâtre innombrable ne lui sont familiers. La tempête, l'horreur de la brume, la suprême habileté des dangers subits, n'existent point pour qui chemine au long des sillons ou somnole aux légers cahots de la voie ferrée. Voilà l'ignorance d'imagination. Dans le domaine utilitaire, elle est plus profonde encore. Pour le vigneron, quelques milliers d'hectolitres représentent la

limite du formidable. Plusieurs rames de wagons chargés traduisent, aux yeux du bûcheron, ou du cultivateur, les bornes d'un effort annuel. Une longue série de camions, un monceau de caisses empilées dans la cour de l'usine, englobent pour l'ouvrier le rendement de nombreux mois d'industrie. Où et comment ces êtres, qui jamais n'ont vu de navires, concevraient-ils que le moindre cargo recèle le fruit d'un canton, que les paquebots monstrueux tiennent à l'aise la provande de plusieurs villes, d'une province?

Quelque cuirassé que soit le marin contre l'universelle incompréhension des choses où il vit, il ne peut se défendre d'une mélancolie croissante aux questions que lui posent ceux qu'en son argot il baptise « les éléphants ». Qu'un boutiquier de Corrèze, un agriculteur du Jura ignore comment la même brise peut mouvoir dans tous les sens un bateau à voiles... passe encore. Qu'en un café de province, des interlocuteurs d'occasion soient complètement ignares des vertus de la boussole ou des propriétés de l'hélice... il ne leur en veut point. A chacun son métier. Le bon artisan n'est point tenu de regarder au-dessus du mur de son existence utile.

Mais lorsque, approchant les milieux intellectuels où l'on fait profession d'avoir des clartés de tout, selon le portrait de l'honnête homme au XVIIe siècle, le marin n'entend que questions ineptes, opinions erronées, incompréhension totale, alors commence sa triste certitude qu'il s'évertue et s'épuise en un monde étranger à ses contemporains.

Cette infortune ne date point de ce siècle. Un maréchal d'Estrées, transporté par le bon plaisir royal depuis le siège des villes fortes jusqu'à la dunette d'un vaisseau amiral, connaissait moins la marine que le plus humble de ses mousses. Au retour d'illustres croisières, un Duquesne, un Suffren débarquant aux grandes entrées de Versailles ou aux petits appartements de Trianon, y parlaient une langue que n'entendaient ni chanceliers, ni chambellans, ni grands officiers de la Couronne. L'Empire, le XIXe siècle, n'ont point sorti les gouvernements de cette lamentable carence. Nous le verrons du reste au cours de cette étude.

Aujourd'hui, la culture des écoles approche tous les domaines de l'esprit. La diffusion de la matière imprimée pose sur la

plus humble table les rudiments de chaque activité des hommes. Sur tous les cerveaux éclairés, plane la certitude que l'Océan devient l'un des plus puissants ouvriers de la civilisation future. Et cependant, chaque jour, le marin se heurte à la même ignorance sans fond.

Survenant de lointains voyages, empli des émotions de force, de dangers, de beauté professionnelle, durci par les épreuves qui forment la trame du plus noble métier qu'aient inventé les hommes, il ne sait comment s'exprimer devant ses semblables parce que personne n'est à l'unisson. Les mots ne pénètrent point en l'auditeur, qui n'en connaît pas la proportion maritime et n'en reçoit qu'une image déformée.

Au cours de la guerre, tandis que l'effroyable menace des sous-marins harponnait tous les esprits vers les problèmes de la protection des flots, un amiral expliquait un jour, sur la carte, à l'un des généraux les plus illustres, divers barrages de patrouilleurs et contre-torpilleurs dans le Pas de Calais et la mer Égée. Il s'agissait de décisions suprêmes. Crayon en main, sur l'image précise de ces détroits, le chef de mer traçait les évolutions protectrices devant l'homme qui savait mouvoir une escouade, une division et cent corps d'armée.

Après une heure de raisonnements fondés sur la technique, l'expérience des choses de l'Océan, le général ne montrait point cette illumination du regard qui prouve que l'on a compris :

« Mais enfin ! s'exclama-t-il. Tout cela est bel et bon ! Comment tous vos bateaux ont-ils la place de tourner dans le Pas de Calais ou entre les îles de l'Archipel? »

Que répondre? Comment forcer dans les yeux les mieux ouverts, mais qui n'ont point vu, les réalités d'une science que les meilleurs nautoniers acquièrent seulement par la dure pratique et la lente maturité ; que les marins de carrière approfondissent par la lutte journalière, horaire, avec les problèmes simples et surprenants de la diversité maritime?

Par quels procédés introduire en des esprits, mêmes lucides, la différence des valeurs navales? Du cuirassé de trente mille tonnes au contre-torpilleur de huit cents tonnes, par quelles comparaisons normales rendra-t-on tangibles la masse, le rayon de giration, la proportion des vitesses, l'emploi, la

vie? Cela est impossible. Les mots qu'entend le terrien ne donnent aucune commune mesure entre ce qu'il a coutume de ressentir et l'inconnu qu'on veut lui faire aborder. Sur la page illustrée de son journal, la photographie d'un sous-marin, celle d'un grand paquebot ou d'un croiseur de bataille, occupent le même espace. Imprimées en noir sur blanc, les allures d'un navire arrêté, ou bien lancé à toute vitesse sont identiques. Pour qui ne vit pas sur mer et n'est pas circonvenu par elle à tout instant, disparaît l'échelle des entités océaniques.

Les autres modes d'activité humaine, même abstrus, ne reçoivent pas du public les mêmes preuves d'ignorance. L'on pourrait croire que la marine n'en a point le triste privilège ; que la justice, la métallurgie, l'administration, les douanes, l'armée — pour citer au hasard — ne sont qu'énigmes à l'entendement du brave homme ignorant de leurs arcanes. Il n'en est rien.

Chaque citoyen, du plus chamarré au plus piteux, a dû faire des démarches pour les petits et les grands actes de sa vie courante. Sans pénétrer le mécanisme, il sait que le rouage existe. Lui, son frère ou sa femme ont approché les mots, les êtres et les choses, en l'une des innombrables et menues nécessités de l'existence. Visibles ou latents, les grands organismes de la destinée française possèdent une signification palpable au moindre des Français. Mais la marine... nul ne la voit, nul ne la sent. Pour l'immense majorité des Français, elle est comme si elle n'existait pas.

Quand le prix de la viande augmente, que le charbon manque aux humbles cuisines, que le change monte, que le budget des dépenses de chaque foyer s'accroît sans justification concrète, la presse et la tribune retentissent de philippiques. Mille remèdes sont suggérés. « Il nous faut des finances saines ! » « Il faut réformer les modes du scrutin ! » « Il faut étatiser, socialiser, décentraliser, concentrer ! » « Il faut renverser le ministère ! »

Jamais, au grand jamais, les grands ténors de l'opinion publique ne songent à se pencher vers la marine, la pauvre marine inconnue et fondamentale. Souvent, sa santé eût rétabli celle de la France. Mais qui s'en doute? Qui jamais s'en douta?

Nos contemporains ne supportent point seuls le grief. D'autres âges leur ont légué cette stupéfiante incompréhension.

L'on peut douter que les maréchaux de Turenne et de Vauban, qui pourtant surent concourir à l'exaltation de la patrie française, soupçonnassent que l'Océan pût en être une des plus solides fondations. Il est probable que les grands esprits du XVIIIe siècle, qui ranimèrent l'entendement humain, n'ont point vu dans la légende maritime mieux qu'épisodes pittoresques et thèmes philosophiques : leurs œuvres en font foi. Au siècle dernier, à celui où nous vivons, quelques esprits attirés par le grand problème océanique tentèrent d'éclairer la nation. Ils obtinrent tout juste ce qu'en style de théâtre l'on appelle un succès d'estime. Après quelques mois, sinon quelques semaines, les plus vifs plaidoyers s'engloutissaient dans les ténèbres.

Oui certes, du fait de la France, sa marine s'est vue reléguer au rang du négligé, du superflu. Et de ce cruel abandon a surgi la détresse croissante où se débat le personnel maritime, de manière si poignante que l'on peut aujourd'hui se demander si le mot de maladie n'est point très faible, s'il ne faut point, la mort dans l'âme, employer celui d'agonie.

***

Si l'arbre français n'accorde point la sève à l'une de ses branches essentielles, il serait contraire aux lois naturelles que celle-ci vécût normalement. L'évolution des races humaines est plus rapide que le transformisme des espèces animales ou végétales. Une lignée de plantes, d'animaux privés de lumière, de nourriture, acquiert en peu de générations des caractères indépendants, voire des atrophies partielles. Trois siècles d'abandon national ont marqué de misères indélébiles le rejeton maritime de la France.

Nous n'entendons point esquisser une histoire de l'Océan, fondée sur l'espace et la durée. Ce serait une vaste entreprise. Il suffit d'aborder cette période que limitent Henri IV et Louis XIV. La politique y obligea les rois à inventer une armée navale, tout comme ils élaboraient une infanterie, une artillerie, une cavalerie. Notre préambule s'appuie donc aux

vingt années où le grand architecte, Colbert, génie des œuvres océaniques, posa d'un bloc sur le néant du passé la formidable structure des hiérarchies navales pour le commandement, de l'inscription maritime pour l'exécution.

Sur cette dernière, il ne commit point d'erreur. Nulle nation n'est pourvue d'un meilleur instrument naval. S'il échoua dans son dessein de donner à la France la riche série de chefs, d'amiraux, que souhaitait son ardent patriotisme, la faute n'est point sienne. L'on ne sait quelle diabolique souplesse des ambitieux a rompu et corrompu le jet clairvoyant de ses Ordonnances. Aucun homme n'a su redresser le bel ouvrage conçu par lui, vacillant sous ses successeurs.

Ainsi qu'elle devint après sa mort, entre des mains débiles, telle la marine a vécu, duré, abouti en 1920. Matelots, officiers, amiraux, se sont passé, de main en main, le triple flambeau de la tradition. Mais la lumière de ce flambeau, maintenue claire et droite par les officiers et matelots, a vacillé dans les poings tremblants des autres. Et nous allons bien le voir.

***

Le marin français provient de deux origines : la mer, la terre. La première émanation crée les prédestinés. La deuxième, fournit ceux que nous appellerons les évolués. Dans ce milieu préparé selon la thèse qui précède, ces deux espèces différentes réagissent à l'origine de manière très distincte, et puis se confondent progressivement, et enfin, depuis l'adolescence jusqu'à l'âge mûr, forment le même individu. Moins d'un siècle suffit à créer une race autonome pourvue de ses déformations mentales, de ses habitudes physiques, de ses disciplines professionnelles.

L'individu prédestiné, celui de la mer, a pris naissance en cette poussière de bourgades que nos côtes nourrissent séculairement depuis les Flandres jusqu'à la Provence. Sa première chanson est la rumeur de la vague meurtrière et féconde. Son enfance le plante au pied des mâts, tirant la corde rêche ou la poignée des avirons polis. Tout ce qui donne la nausée aux autres hommes : l'éblouissement du soleil, le fouet des embruns, la fuite du plancher mobile parmi les chevauchées

de l'ouragan, tout cela lui gonfle des poumons solides, lui allume des regards sûrs, lui plante entre les os des viscères inébranlables.

Il n'a pas encore pensé, et la grande pétrisseuse l'a saisi. La jeunesse approche. Chaque marée le rend plus dur, le bâtit plus dru, accroît son mépris du forçat des ateliers ou des sillons.

Pourquoi voudrait-il connaître ce qui n'est pas la mer? Où recevra-t-il plus tôt, plus ardemment, les émotions suprêmes que tout homme souhaite?

Déjà, pour plusieurs jours, pour des semaines, il s'éloigne vers le cabotage agrandi de la pêche en haute mer. Les caps, les vents, l'écueil et la marée le contraignent à la lutte conjuguée de la volonté, du muscle, de l'instinct. Il sait comment on est englouti dans l'aventure du naufrage que chaque semaine de sa jeune existence a entendu conter par les vieux de la jetée, par les vieilles de l'âtre.

Adulte, le voilà campé comme un de ces chênes élastiques qu'aucun vent ne peut rompre au front hargneux de la falaise. Rien de ce qui compose sa nature ne provient d'autre source que l'Océan. Tout ce que les autres hommes, pour soigner leurs malaises, avalent en pilules ou en sirops, il le mange et le respire sans savoir : aromes de l'iode et du phosphore, élixirs des poissons et du goudron, bouffées d'oxygène marin. De sa chevelure en broussaille jusqu'à son talon corné, tout est substance de triton. Sur cette nourriture physique, son cerveau ressemblera-t-il à celui des autres hommes? Non, certes. Le grand vertige de cet horizon, qui fuit toujours, qui est toujours là, lui interdit un autre destin que le sillage du gouvernail ou de l'hélice.

Puisque, d'une touche définitive, le grand Colbert lui a construit la route triomphale qui à travers tous océans le ramènera plus tard, fourbu, pensionné, au pied du clocher natal, notre homme devient Inscrit maritime.

Son cerveau fruste et délié ne connaît doute ni reflexion. C'est un essor aux yeux fermés. Rien n'existe plus hors du grand appel. Qu'il serve l'État, qu'il bifurque au commerce, jamais sa maturité, sa vieillesse ne seront visitées par l'inquiétude d'une carrière manquée. Il ne sait pas qu'il aime son métier. Nul autre n'est possible.

Cette exquise ébriété n'est pas le privilège de l'humble matelot. Elle appartient aussi au futur officier, qui entre par la grande porte dans l'austère profession. Fils ou parent d'officier de marine, l'emprise de la mer a nourri ses jeunes rêves. A des intervalles hasardeux, il a vu son père, le héros conteur de merveilleuses aventures. Pendant les embarquements au port, il savait que nulle fête, nul répit n'existerait pour cet homme de devoir. Quel qu'en fût le grade, quelle que fût l'heure de jour ou de nuit, l'enfant admirait le père, exact au service, plus exigeant pour soi que pour le moindre des matelots.

Les longues séparations ne l'effrayent point à l'avance. Il ne redoute guère l'époque mystérieuse où le lien conjugal retiendra son cœur au rivage. N'a-t-il point, jour par jour, saison par saison, senti la caresse vide et crispée de la mère silencieuse, digne et fidèle?

C'est une profonde loi psychologique, que les pays les plus ingrats engendrent chez leurs enfants les plus violentes nostalgies. De même, la carrière la plus douloureuse possède un appel de tendresse irrésistible pour ceux mêmes qu'elle endolorit. Cette puissance étreint, corps et âme, le prédestiné du commandement comme celui de l'obéissance. Un enthousiasme mystique, semblable à la grâce des catéchumènes, les enchante au seuil de la longue voie où les labeurs sont épuisants, les mécomptes cruels, les plaisirs rares, mais divins.

*
* *

Sur les navires où ils seront maîtres ou serviteurs, ces prédestinés rencontrent l'autre espèce constitutive de la race des marins, les hommes qui sont nés dans la ville, le bourg ou la campagne, les évolués.

Leur vocation maritime est un profond mystère. Il y a quelque ridicule à supposer que l'informe bateau des Tuileries, la saison dans un havre balnéaire, la lecture de Jules Verne, préludent à cet arrachement futur des jeunes gens. Nous avons tous entendu le gamin qui veut être clown en sortant du cirque, pâtissier à la pâtisserie, la bouche pleine de gâteaux,

général à la revue. A ce compte, il y aurait pléthore de clowns, de pâtissiers et de généraux. La destinée maritime est plus grave.

Par des sentiers inconnus, l'Océan formidable cherche au delà des champs, des boulevards et des murs, ceux que persuadera sa tentation souveraine. Pas plus que la foi, cette obéissance ne s'explique. La raison y répugne. Aux premières écoutes de la grande voix, le néophyte inquiet soupçonne les anxiétés et les misères de son avenir obscur. Autour de lui, des existences ordonnées, faciles, le détournent de son dessein. Des objections solides, affectueuses, combattent sa volonté. Les arguments d'intérêt exagèrent les risques, la souffrance éventuels. La preuve est développée que l'homme, bâti pour vivre sur terre, ne peut rien espérer de favorable s'il veut hanter les ondes.

L'enfant s'assure mal, plaide difficilement contre les attaques sentimentales. Son père s'accroche à l'espoir de lui léguer sa succession d'affaires. Sa mère pleure. Les camarades raillent. Les professeurs grondent. Il hésite longtemps sur son chemin de Damas. Et soudain les fiançailles avec l'Océan deviennent impératives. C'est la première sélection, la plus sûre, parce que ses racines sont plongées dans l'inconscient.

La deuxième vient aussitôt, qui réclame une volonté rare. La carrière maritime exigeant beaucoup, il faut y entrer jeune, beaucoup plus jeune qu'en tout autre métier. Les grandes écoles de l'État se peuplent de candidats de vingt ans ; celui qui fera de l'industrie ne soupçonne guère, à l'âge de quatorze ans, si elle sera textile, métallique ou alimentaire ; le futur commerçant ne se doute pas s'il courra les routes comme commis voyageur ou s'assiéra dans un bureau pour expédier les affaires.

Avant seize ans, notre futur marin s'enfonce dans le savoir, jusqu'où ceux des autres écoles atteindront à peine à vingt ans. C'est un tour de force, un entraînement frénétique, semblable à celui du boxeur qui voudrait monter de classe sans avoir le poids. Les traînards restent en arrière des études. Le volume des connaissances nécessaires est supérieur à celui de leur cerveau. Beaucoup de ceux qui avaient la voca-

tion la plus forte sont obligés, la rage au cœur, d'abandonner, et regardent passer leurs camarades qui touchent le but.

A ce moment, les heureux se heurtent à la troisième sélection. Pour un métier qui présage tant de fatigues, exigera la parfaite intégrité de tous les sens et une résistance métallique du corps, il faut un implacable examen médical. Ce filtrage est d'autant plus minutieux qu'il s'exerce sur des armatures encore incomplètement formées. La vue, le sang, le poumon, tout doit être de première qualité. Combien cette troisième sélection en a-t-elle laissé sur le carreau !

Parmi cette élite qui a déjà résisté à tant d'adaptations, par volonté d'abord, par labeur ensuite, par santé enfin, l'examen choisit les meilleurs. La porte de leur grand destin est ouverte. Ils vont s'intégrer aux prédestinés et ce mélange va constituer la race humaine spéciale. Ce serait un bien grand chapitre que d'exposer les stades par lesquels ce jeune civil passe à travers toutes les épreuves, tous les laminoirs, oserait-on dire, pour devenir un marin. Ce n'est pas un excès de sévérité qui a rédigé les programmes forcenés. Le meilleur minerai ne devient excellent outil qu'après avoir été fondu, purifié, trempé, recuit, forgé, poli.

Le chaud ni le froid plus tard ne devront exister pour le marin ; il devra voir à toute distance aussi bien dans l'éblouissement du jour équatorial que dans la sinistre pénombre des nuits d'Islande; son oreille devra percevoir les tintements incertains d'une cloche ou d'un sifflet dans la brume ; pendant les longues heures des quarts, que ce soit aux mauvais réveils, aux crépuscules épuisés, dans la tempête ou sous le soleil vertigineux, pendant quatre heures, une ou deux fois par jour dans la suite des jours à venir, il lui faudra rester debout, lucide, prompt à la décision instantanée.

De telles nécessités repoussent les demi-préparations. L'entraînement corporel doit être impitoyable. Tant pis pour qui succombe. La marine ne peut garder que les plus durs, les meilleurs. Au sortir de l'école, ces jeunes matelots et jeunes officiers seront de vrais athlètes, autrement complets que tous ceux qui s'évertuent sur des stades circulaires ou ovales.

Voilà pour le corps. Le cerveau est soumis à une discipline plus dure. La mer et ses habitudes n'ont rien de commun

avec quoi que ce soit que l'on heurte sur terre. Elle passe, sans prévenir, de l'infini de la mansuétude à l'immensité de la cruauté. Contre cette force aveugle, l'homme ne peut lutter qu'en ramassant tout ce que la faible science connaît de précis sur la maîtrise des brutalités naturelles. Il faut tout savoir sur mer, il faut tout prévoir. Nos jeunes gens sont lancés dans une gymnastique de l'esprit qui en quelques semestres les arrache complètement à ce qui existait naguère. D'abord les secrets du ciel, mouvements du soleil, chiffres et formules, position du navire et son salut; ensuite l'artillerie, le tir de canons; ce n'est pas ce tir aisé d'une pièce immobile sur un but presque immobile, mais la balançoire de la houle et du clapotis, agitant follement la gueule du canon, cherchant au bout de l'horizon, plus loin que le regard, un adversaire évasif, mobile.

Notre garçon monte dans la mâture et developpe les voiles sous la grêle, le givre et parmi les grands coups de roulis, les voiles dures qui cassent les ongles et ensanglantent les genoux. Aussitôt après il descend dans la machine ou la chaufferie. Ses mains inhabiles envoient les lourdes pelletées de charbon de terre dans les gueules du foyer qui cuisent le visage et donnent des coups de feu ; il tâte les bielles lisses, graisse les paliers, manœuvre les registres de vapeur. Ensuite, c'est l'architecture navale, ses lois uniques, qui réunissent cependant tout ce que le savoir humain connaît dans tous les autres domaines de la construction. Il n'y a rien de plus merveilleux qu'un cuirassé, un paquebot ou un contre-torpilleur réussis. Notre jeune marin doit comprendre non seulement la raison mais surtout l'usage du moindre de ces organismes rassemblés dans l'étroitesse de quelques tôles. Ce seul travail suffirait à l'arracher complètement aux contacts du passé, car les mots, la tournure des phrases, la syntaxe même, nécessaires à l'expression des réalités, maritimes n'appartiennent plus à la même langue.

Passons la physique, étudiée non point à la légère, mais par des hommes de qui la vie en dépendra quelquefois : optique, électricité, acoustique. Passons l'histoire maritime, l'étude du métier militaire, puisque aussi bien la carrière du marin est toujours visitée par quelques débarquements, quelques

opérations lointaines, d'autant plus dures qu'elles se déroulent dans des parages sans ressources, sans appuis ; passons la multitude des petits riens essentiels sans quoi un marin n'est qu'un amateur, et dont chacun n'a pris naissance, n'existe, n'a de valeur que sur la mer, par la mer et pour elle.

La psychologie spéciaie de la race maritime ne provient pas seulement de la variété de ce savoir que nous venons d'esquisser, mais si j'ose dire, de son inutilité absolue pour tout ce qui n'est pas exclusivement maritime. Lorsque la volonté est exclusivement plongée dans cette atmosphère unique de pensées et d'expériences, il ne faut pas moins de quatre à cinq ans d'études, d'entraînement sans arrêt pour n'être plus un novice aux premières difficultés de la mer. Il devient difficile au jeune marin, déjà, d'entrer en communication avec le reste des hommes. Le moindre mot du métier qui lui vient aux lèvres comme de soi, éveille l'incompréhension ; il faut quelquefois des heures pour expliquer aux terriens le plus banal vocabulaire maritime.

Les problèmes réels, qui constituent la trame des jours du marin, et ouvriront peut-être la porte de sa mort, ces problèmes sont inexistants pour autrui. Cette science énorme n'est valable que sur l'eau. C'est là que réside le premier départ entre la race des marins et tous les autres. Il n'y a pas de distinction à faire désormais entre les prédestinés et les évolués. En quelques années, on ne peut plus reconnaître ceux-ci de ceux-là. La sève maritime les a nourris également, le langage est le même, les déformations professionnelles s'amorcent identiques. L'histoire et la statistique enseignent que les meilleurs marins, les plus hauts chefs de mer ne proviennent pas en majorité écrasante des populations côtières, mais se partagent approximativement entre les deux origines. C'est bien la preuve que la race devient rapidement homogène dans les courtes années qui séparent la jeunesse de l'âge mûr, qu'elle est autonome, et obligée de s'isoler de plus en plus, pour conserver sa haute valeur technique.

***

A cette vigueur du corps, à ces qualités spéciales de l'esprit qui s'accroîtront avec la pratique, vient se superposer la formation sentimentale plus efficace que les deux autres, une évolution psychologique à plus longue échéance qui passe à la génération suivante, au cycle et à l'héritage de la marine.

Rien ne peut mieux illustrer cet isolement progressif de l'individu que la rencontre fortuite de deux anciens camarades d'études, dont l'un a suivi telle voie ordinaire et l'autre est devenu marin. Cela se passe aux environs de la trentaine ; des deux côtés les caractères primordiaux de l'homme se sont définitivement assurés. Pour le terrien, la rencontre a lieu par hasard, à son café coutumier, dans le couloir d'un théâtre ou dans la rue monotone. C'est pour lui un événement singulier, et il se souvient longtemps du passage de ce météore inexplicable, surprenant, le marin.

Entre deux croisières ou deux embarquements, celui-ci court à toute vitesse d'un port à l'autre ou jusqu'à sa famille pour brûler les huit ou dix jours de permission, traiter quelques affaires de famille ; une de ces affaires méditées, discutées pendant des mois et des années entre notaires, avoués et membres de sa famille terrienne ; affaire où il ne comprend rien, où il apporte sa présence et sa signature avec ce mépris du vrai marin pour toutes les inutilités dont s'occupent les autres.

Pour lui, la rencontre de son labadens n'a rien d'exceptionnel. La vie océanique est le kaléidoscope. Tel, qu'on a vu la dernière fois sur le quai de Philadelphie, on le rencontre dix ans plus tard, sur une jonque de Nankin. Les visages passent dans l'existence et la mémoire comme feuilles d'automne. Rien ne s'arrête. Rien ne prend corps. Le marin se promène à la surface du monde s'en s'attacher nulle part. Sa patrie est le bateau, son horizon est la rade, le quai ou le large. Des fantômes vont et viennent, qui prennent corps pendant une soirée, une escale, une réparation de carénage, et puis disparaîtront de sa vie pour n'y jamais revenir.

Il n'a point d'habitudes accessibles à autrui, sinon celles de son métier attentif, fatigant, monotone même dans les

alternatives d'indolence et de travail forcené. Partout où il arrive, où il jette l'ancre, il se sent à la fois chez lui et à l'étranger. Il y a peu de différence entre le port français et celui des Tropiques, à peine celle du langage. Tout est aussi familier ici et là. Tout est sur un plan identique. Il rencontre partout le même boulevard qui conduit au cœur de la ville et qui s'appelle le Paseo Colon, ou bien Broadway, ou Nanking Road, ou plus généralement l'Avenue de la Liberté. La politique locale l'intéresse un instant et il l'a oubliée le lendemain. L'élection d'un président de la République en France ou au Brésil ont pour lui le même recul, et l'intérêt dépend du lieu où il se trouve. Sur les journaux de France qui lui parviennent à huit jours ou à huit semaines de retard, aucune nouvelle ne le passionne : qu'il s'agisse de grève, de question financière, de conflit politique, de frictions internationales. Ce qui se passe dans la patrie se retrouve exactement dans son escale de passage avec les mêmes passions, les mêmes véhémences, la même certitude que l'univers entier a les yeux braqués sur l'événement local.

Tout cela, petit à petit, subtilement, éloigne la patrie sans diminuer l'amour. Revenant au port français, le marin pour un peu demanderait le consulat et le bureau de change. Si on vient le mettre au courant des grandes ou petites querelles de l'heure il répondra malgré lui : « Tiens ! c'est la même chose à Singapour, nous y avons vu la même grève. » Il ne s'intéresse pas plus à ce qu'on lui dit que son interlocuteur ne l'écoute. Il est déraciné.

Pour quelques nécessités familiales, pour le plaisir d'embrasser encore les siens, il court en hâte les gares et chemins de fer. L'atmosphère tiède du salon maternel, la lampe douce, les travaux d'aiguille, les propos simples du carrefour, de la rue voisine, ont perdu leur sens à ses yeux et à son cerveau empli des spectacles infinis du ciel et de la mer, du mouvement des grands ports tentaculaires.

Répétez cela cent et mille fois, considérez le lent travail de contraction que subit l'individu et vous commencez à comprendre jusqu'à quel point il est impossible à la marine de se faire entendre de la nation, à quel point la nation est obligée d'ignorer sa marine. Ceci n'est qu'une constatation,

à peine un regret. Cette scission est inéluctable, et dans un pays surabondamment territorial, on ne voit ni recours, ni ressource. Si le marin appartient à la marine militaire, il n'est plus électeur, ni éligible ; amputé de la vie nationale, tout naturellement il s'en désintéresse. Marin de commerce, ses perpétuelles absences l'obligent à confier ses intérêts à quelques conseils dictatoriaux : armateurs ou inscrits maritimes, qui règlent sa destinée à leur guise sans que jamais il puisse intervenir.

Matériellement, il trouve dans sa maison flottante tout le nécessaire et un peu de superflu : autour de la table, sur la passerelle et dans les machines, il coudoie les seuls hommes qui parlent la même langue et comprennent les mêmes émotions : il arrive à ne plus souhaiter de vivre au dehors de cette carène exiguë. Après quelques jours de permission, il s'ennuie à terre. Ses habitudes libres, formées par bribes en tous les pays du monde n'appartiennent pas à la longue hérédité française. Habitué à l'étroitesse des cabines, au franc-parler des marins, il ne sait point se mouvoir dans des appartements vastes, dans les sociétés aux conversations balancées. Il s'enfouit comme un colimaçon dans sa coquille. Avant la quarantaine, le marin est retranché du commerce de ses semblables. Qu'il demeure célibataire (et l'on se demande si la carrière maritime, tout comme l'ecclésiastique, ne devrait point exiger le célibat), les disparitions et les deuils, l'égrènement de la famille, les relâchements de tous les liens qui le retenaient à la terre ont accompli leur œuvre, et le marin devient enfin l'Isolé.

Et cela, reproduit dans chaque existence et à chaque génération, forme le trait distinctif de la marine duquel vont dériver les constatations où nous arriverons plus loin : elle s'isole. Le proverbe latin prend toute sa force : « *Væ soli !*... Malheur à celui qui est seul ! »

Les voilà donc, les marins, sous leur triple aspect, corporel, intellectuel, sentimental. Comment douter qu'ils soient une élite, après la quadruple sélection de la jeunesse, et le forgeage incessant des premières années du métier. Qu'ils soient parfaitement adaptés à leur fonction, nous en sommes certains maintenant : rien ne leur aura été épargné pour leur

donner cette solidité nécessaire à la victoire des éléments. Ils forment une race splendide capable des efforts surhumains, placée, par la loi naturelle, entre les doigts de ses chefs pour accomplir sans murmurer les œuvres les plus laborieuses. Ils aiment leur métier.

La mort qui avoisine les minutes les plus calmes de leurs veilles ne peut pas les effrayer quand il s'agit du salut ou de la grandeur de la patrie. Ils ne sont point comme le cultivateur pris à sa charrue, l'ouvrier à son établi, et qui ont besoin d'une métamorphose complète pour offrir leur poitrine à la balle ou à la baïonnette. Qu'il y ait guerre, bataille, brûlot ou torpille, pour le marin la séance ne fait que continuer. Nous venons de montrer quel merveilleux outil la France possède depuis trois siècles pour l'exaltation de ses destinées maritimes. Tout est en puissance dans la race des marins. Tout y est beau. La France n'a su qu'en faire. Pourquoi?

Nous n'oserions peut-être point répondre à ce grand pourquoi, si le texte ne nous était fourni par les deux grands hommes que nous citions, auxquels il est toujours nécessaire de se référer quand on parle de la marine.

Colbert, dans son immense correspondance maritime, a gravé cette phrase impérissable que ses instructions paraphrasent sous mille formes : « Il faut que les marins servent joyeusement. »

Napoléon, qui avait su découvrir les piliers humains de la France, a écrit : « J'ai passé tout mon temps à chercher l'homme de la marine sans avoir pu réussir à le trouver. Mes amiraux sont trop âgés, ce sont des podagres à l'esprit retardataire. »

La longue infortune de la marine est comprise entre ces deux phrases. On ne peut l'expliquer qu'en développant les résultats du double isolement de la marine : solitude individuelle, éloignement national. Les raisons que ces deux hommes d'État, dans leurs vues synthétiques, n'avaient peut-être pas eu le temps d'apprécier, nous allons les dessiner ici.

***

« Il faut que les marins servent joyeusement. »

Colbert n'avait point en vue d'autres marins que ceux dont nous venons d'esquisser l'histoire naturelle. La vapeur a pu remplacer la voile, et l'acier le bois : la sombre nécessité de la marine demeure.

Quelque terrible que soit le métier, quelque tristes que se montrent ses arrachements, il contient tellement d'exaltation, de voluptés âpres, que nul ennui professionnel ne réussirait à porter une plainte sur la lèvre du marin. Les veilles éternelles, la lassitude du vagabondage ancreraient mieux, s'il était possible, dans l'homme d'âge mûr, l'âcre passion de ses premières années. Même aux heures de grande rancune il n'incriminera jamais la mer, ni ses traîtrises. Il l'adore tout entière, profits et pertes, comme une amante nécessaire. Il y a donc autre chose qu'une désaffection dans cet état d'esprit que déjà Colbert signalait pour le combattre, qui persévère en deux siècles et demi et qui maintenant, sous tant de formes diverses, se manifeste dans l'opinion publique à la stupeur de ceux qui ne savent point.

Ver rongeur, le mécontentement s'était installé dans la marine à l'âge où Colbert écrivait ; par instant, il s'est manifesté en surface pendant des révoltes, et sous la Révolution ; son long travail a creusé l'arbre complètement ; nous assistons aujourd'hui à une secousse qui fait craindre qu'il ne s'écroule. Ce n'est point malaise d'hier ou d'avant-hier.

Cet admirable marin dont nous parlions tout à l'heure se contente de bien peu, et servirait joyeusement si on lui accordait le minimum d'hommages mérités par son rude emploi. Ayant fait fi des plaisirs accessoires qui sont l'indispensable d'autrui, il n'attend guère de satisfaction qu'à l'intérieur de la carrière close où il a enfermé son destin.

Or, une mentalité néfaste, installée au XVIIe siècle, et qu'aucune convulsion n'a même inquiétée, perpétue dans la marine ce qui s'y était instauré sous Colbert. Ce n'est assurément pas sa faute. L'histoire de sa vie prouve qu'il a lutté férocement pour supprimer le danger, mais il est assuré que la tête de la marine formait une caste solidement implantée

sous Louis XIV ; par une incomparable subtilité, elle s'est maintenue, intangible, protéique, jusqu'à l'heure présente.

Que cette caste se soit constituée à l'époque du Roi Soleil rien n'est surprenant. Par essence et nécessité, sur leur navire, dans leur escadre, le commandant ou l'amiral sont maîtres après Dieu. A l'âge où les châteaux forts étaient rasés, où les droits de haute et basse justice étaient arrachés aux grands féodaux, une seule alternative leur restait : ou bien s'ensevelir dans la paresse de Versailles ou de province ; c'était le choix des indolents. Ou bien, à l'ombre de l'étendard royal, en ce fief naval où Colbert lui-même, ce grand niveleur, ne pouvait point arracher l'indépendance, hisser son pavillon sur le gaillard d'arrière d'un trois-mâts hérissé de canons et de vergues, conduire à la cravache la troupe servile des vrais marins et des condamnés, pendre au bout du grand hunier l'humble délinquant, arguer du vent pour éluder les ordres du ministre : c'était le dernier refuge de ceux qui voulaient encore exercer haute et basse justice.

Ces chefs n'étaient point obligatoirement des marins. Dans la flotte du Levant, ou celle du Ponant, ils possédaient tous des dignités terrestres ; c'était un maréchal, beau-frère adultérin du roi ; un cardinal ; un courtisan. Le vaisseau, l'escadre et la flotte se donnaient comme un justaucorps, un brevet ou la clef de chambellan. A sa suite, le nouveau chef de mer emmenait une petite clique ; les honneurs accumulés sur cette bande étaient conquis par les vrais artisans de la mer, austères marins, matelots ou officiers, dont jamais la nation, le ministre, ou le roi n'entendait parler.

La croisière finie, nos gens se précipitaient, plus chamarrés, aux petits appartements royaux, remplacés aussitôt par une nouvelle équipe qui bouchait tout avancement. Petit à petit, sans bruit, sans tapage, se constituait un noyau de privilégiés, qui avaient approché les mers, en avaient effleuré les mœurs et s'y bâtissaient une clientèle. Entre les ports immensément lointains et la cour ignorante, ils formaient une liaison invisible, inconnue, grâce à quoi les créatures choisies, bien en main, passaient du commandement du brûlot à celui de la corvette, de la corvette à la frégate, de la frégate au vaisseau. Le roi, qui refusait toute faveur à ceux des meil-

leurs gentilshommes absents au petit lever, n'avait garde de songer aux marins que leur carrière éloignait de lui.

La nation poursuivait son destin ; un roi, un ministre, une génération se succédaient, mais la faveur maritime se transmettait en partie double, ici dans les bureaux des premiers commis, là-bas sur la dunette des trois-mâts et aux abords des quais. C'était l'exploitation, bien tranquille, d'un fief de tout repos. Un Seignelay, un Pontchartrain, un Choiseul, entre deux intrigues de cour, ignoraient le rudiment de cette marine qui remplissait leur portefeuille sans qu'ils devinassent jamais pourquoi. Ils en croyaient leurs commis ; sans savoir, ils obéissaient aux forces occultes qui tenaient à la fois les rades et les antichambres. De mérite, il n'en était pas question. Les chefs de mer en avaient-ils besoin ; ne s'appuyaient-ils pas sur des équipages résistants, des pilotes et officiers d'expérience? Dans le fracas des canons et le flamboiement des grands pavois, ils faisaient lever l'ancre aux escadres, pour l'accomplissement de hauts desseins politiques ; ils n'agissaient qu'à leur guise et comptaient balivernes au souverain. L'habitude était déjà vieille. Mais de la besogne ignoble, de la navigation, ils n'avaient cure ; réussissaient-ils, la gloire des vents favorables et des courants bien utilisés rehaussait leur génie ; s'ils échouaient, l'incapacité des pilotes et officiers excusait leur mauvaise fortune.

Un homme survint, le dieu de la marine française, plus grand peut-être que Nelson, et il s'appelait Suffren.

Parmi les amiraux et ministres de son temps, celui-là fut comme un Antéchrist. Il savait la mer. Il voulait agir. Une erreur de la clique maritime l'avait laissé parvenir à un commandement d'escadre. Il faudrait un poète épique et tragique aussi pour retracer l'incomparable carrière de cet homme, ses luttes inexpiables contre les états-majors formés comme nous venons de dire, l'ingratitude qu'il rencontra dès son retour en France, l'étouffement dont la caste remercia ses triomphes. Il en mourut.

La Révolution vint. Qu'on la juge comme on veut, qu'on l'accable ou la glorifie, elle sut trouver des généraux. D'amiraux, pas un. Napoléon, architecte de cette grande époque, laissait tomber ses bras qui avaient voulu construire la

flotte égale à sa Grande Armée, et il avouait : « J'ai passé tout mon temps à chercher l'homme de la marine sans avoir pu réussir à le trouver. »

Ici, nous pouvons juger de l'irrésistible solidité de l'état-major maritime ; ici nous pouvons craindre qu'aucune force puisse jamais le modifier : il traversa la grande tourmente, la Convention, le Consulat, l'Empire, et se retrouva identique. Le statut de la France, son armature militaire, ses lois, son code et sa pensée, tout avait été bouleversé, chaviré, reconstruit pour l'âge nouveau. Plus forte que les cataclysmes, héritière acharnée de la tradition, la marine extirpa des décombres universels la graine néfaste qui avait abouti à Trafalgar et, dans l'ignorance générale, dans l'indifférence, elle la replanta dans le même sol ; les mêmes bourgeons, le même arbre ont rejailli.

Nous pouvons franchir l'espace de cent années. La vapeur détrône la voile, l'acier remplace le bois, mais les germes éclos ne sont point morts. Au contraire. La rapidité des temps et du progrès, la faculté croissante de l'adaptation des individus, agissent plus vivement, plus promptement. Au XXe siècle, dont la jeunesse aura vu le bouleversement de toutes choses antérieures, la marine ne pouvait manquer de subir des contre-coups. Mais, à l'inverse des autres créations humaines qui se transforment par renaissance ou adaptation, il semble que la grande secousse de la marine n'ait pas supprimé l'aveuglement de trois siècles malheureux.

Considérons-la désormais au cours de la dernière génération, alourdie de ce long héritage intérieur, en face de la nouvelle humanité.

*
* *

Si pénible que soit le métier du marin, il porte ses récompenses. Elles sont peut-être inaccessibles au vulgaire, mais réchauffent le cœur, et l'on peut dire que les dix premières années contiennent l'incomparable.

Les désirs de mouvement, de spectacles sont comblés et rassasiés. Il n'est même pas nécessaire de poursuivre l'aventure; la maison flottante y conduit sous toutes formes, températures, et couleurs.

Nobles contrées, passages sentimentaux, frôlements de la mort, tout se succède à portée de la main, comme il sied. La nostalgie d'une tendresse passagère est remplacée quelques heures plus tard par le corps à corps avec le typhon et la banquise. Demain c'est un mouillage dans tel havre délicieux qui semble dessiné par quelque artiste éternel.

La pensée du marin s'affirme et se subtilise ; sa volonté forgée acquiert la puissance avant l'âge où les autres hommes ne connaissent même pas le sens de la responsabilité. Sur sa passerelle, pendant les quatre heures redoutables où il conduit le navire dans l'ombre, la neige ou l'aveuglement, il sait que derrière lui des groupes d'hommes, des centaines de courages sa fient à sa décision instantanée, à sa connaissance absolue des règles de la mer. Quand un colonel, en tête de son régiment, bute sur une pierre et s'écroule sous son cheval, le régiment n'en meurt pas sur-le-champ. Si une seconde d'oubli visite l'officier de quart ou le timonier, sa faute ne l'assassine pas seul ; le navire peut s'éventrer sur un récif ; la collision peut l'engloutir. Nul homme, si ce n'est le marin, ne peut perdre corps et biens le fardeau et l'humanité dont il est chargé.

Quels enthousiasmes ! quelles réflexions ! A quoi rêverait-il, ce marin, puisque ses jeunes mains accomplissent la plus splendide besogne : la victoire des éléments et la conduite des hommes.

Autour de lui, la race forte, conjuguée dans le même effort de salut commun, l'étaye de la robustesse, de la candeur que confèrent les grands spectacles. Rien n'est plus enivrant que la manœuvre des beaux mécanismes, métal ou hommes. Plus ils sont dangereux, plus grande est la catastrophe possible, plus haute devient la joie de s'évertuer sans défaillance. Les hommes rudes, attentifs, obéissent et font bien parce qu'ils s'inclinent devant le chef. Sur mer, dans la grande promiscuité, devant la menace toujours présente, il n'y a pas de faux-fuyants. L'homme est jugé tout entier, muscle, courage, savoir. Il ne peut jamais se retirer dans un abri où se cachent ses défaillances secrètes. Tous les yeux, implacables, le jaugent à sa nature. Celui qui lit la confiance dans les prunelles claires de ses compagnons n'a pas besoin de chercher de plus noble récompense. De même qu'il appartient aux autres

matelots jusqu'à la dernière goutte de son sang, de même ils le suivront, lui obéiront, lui offriront leur mort et leur torture s'il le faut, mais jamais l'hésitation ne se faufilera entre eux.

Voilà les hommes parmi lesquels, vers la trentaine, la marine peut choisir à pleines mains les chefs de l'avenir. La tâche ne semble point malaisée La sélection est déjà faite à cet âge, et sauf le déchet obligatoire des santés et des aptitude nécessaires aux promotions, l'on peut dire que la plus merveilleuse phalange des maîtres futurs est offerte à la patrie.

Et cela est tellement vrai que nulle pensée d'ambition ne visite la grande masse des marins. Se jugeant égaux, ils deviennent fatalistes. Le hasard d'une heureuse manœuvre, d'un danger mieux évité, d'une mission de confiance bien accomplie, fera surgir le camarade plus heureux. On ne lui en voudra point. Nul n'est plus indulgent que le marin à la promotion méritée, même si la chance en est l'artisan. Chacun son tour. La belle tempête peut se présenter demain ; le triomphe du navigateur sera suivi de sa récompense. A Dieu vat.

Si donc la loi de sélection naturelle pouvait s'appliquer à ce corps généreux, indifférent à l'ambition, la tête de l'annuaire maritime serait admirablement composée.

Il n'en est point ainsi. Dans cette immense majorité dédaigneuse des calculs personnels, quelques-uns dès leur jeune âge jettent sur les hauts grades un regard de convoitise. A un tel âge, ce souci n'est point naturel ; il est superflu de rappeler de quelle mésestime, en toutes carrières, est marqué le petit ambitieux, qui par de petits moyens prépare de petites avances dans ses promotions, et, tandis que tous les autres vivent joyeusement leur jeunesse et leur métier, conspire en silence contre ceux-là.

Ce mal est universel. Nous ne le soulignerions pas en marine si, dans cette carrière, ce milieu spécial, il n'aboutissait à des résultats particulièrement délétères.

Celui qui prépare son avancement ultérieur pressent qu'il ne pourra pas mener de front son métier et sa carrière. Par essence, le marin est éloigné des lieux olympiens où se discutent les titres des candidats, les tableaux d'avancement, les récompenses. Ces Champs-Élysées de la marine se trouvent dans les états-majors ou à Paris. Quiconque, acceptant de

naviguer, de travailler, en demeure écarté, reste absolument certain de ne jamais parvenir. Pour éviter cette disgrâce, l'on doit se décider, de très bonne heure, à abandonner sa vraie profession afin de devenir le satellite des distributeurs de grâces. On commence par être attaché à un état-major avant de devenir aide de camp. Au moment où les camarades s'évertuent à devenir excellents dans leur partie par des croisières, des spécialisations, le jeune ambitieux se carre parmi les registres, les dossiers, près de l'oreille des chefs. Celui qui n'a jamais, ou le plus rarement possible, accompli la dure, la pure besogne du quart fatigant, du vrai commandement, de la grande responsabilité, celui-là devient déjà cet arbitre ignorant, qui lit les rapports de mer, prépare les réponses, suggère le blâme ou le contentement. La signature du chef sanctifie son travail de rédaction et lui donne une haute idée de son importance. Une fêlure, plus vive que dans toute autre carrière, se creuse entre le jeune ambitieux et ses camarades. Ils sont au loin, sans défense, ignorant l'œuvre de termite où l'on peut être assuré que l'ambitieux détruit leur œuvre et pousse sa propre chance.

Dans le même temps, ce futur amiral s'initie aux moyens d'aboutir, aux différentes allées, politiques ou autres, que l'on aperçoit d'un état-major ou du ministère. Alors que le vrai marin sait tout juste ce qu'est un député, ou un sénateur, ignore absolument les chefs de cabinet, les reporters, notre bonhomme s'insinue habilement, accorde les faveurs à bon escient et se creuse son petit chemin vers les relations à bénéfice. Au moment où les autres font une école à feu, subissent une tempête, ou traînent leurs pas sur quelque austère passerelle, il prend le thé dans le salon qu'il faut, envoie les billets bien rédigés, et, au cours des petites permissions qu'un chef bénévole ne manque pas de donner à ses auxiliaires, jette les bonnes semences qui rehaussent sa réputation personnelle et laissent dans l'ombre, si elles ne l'assassinent pas, le mérite des concurrents possibles.

Ce travail demeure parfaitement inaperçu au marin naïf dans es premières années de sa carrière. Mais enfin, tout passe : jeunesse, fraîcheur d'émotion, enthousiasme qui se nourrit soi-même. Le marin tire vers la quarantaine. Peut-être a-t-il

une famille, double et lourde charge, puisqu'il doit lui-même vivre sur son bateau et soutenir honorablement le foyer. Peut-être quelques malaises, acquis rapidement dans la fatigue des climats variables, des tourmentes, des navires peu confortables, inquiètent-ils ses poumons, ses nerfs ou son estomac. Enfin, il devient légitime de songer aux fruits naturels d'une fonction sincèrement remplie, et, approchant par l'âge de celui des grands chefs, de considérer sans déplaisir une accession personnelle.

C'est alors que le marin s'aperçoit que tous les ponts sont coupés, qu'aucun espoir ne lui est permis, s'il n'appartient pas à l'entourage sacro-saint des étoiles de la marine. La découverte est d'autant plus cruelle que l'on n'y voit aucun remède. Tel camarade, qui a peu ou point navigué, duquel on ne s'est point occupé, a pris entre le premier et le second grade une année d'avance par le choix ; il a fait un ou deux états-majors ; du second au troisième grade il a encore gagné trois ou quatre ans. C'est fini, dans une carrière aussi restreinte que la marine, où il n'y a que quinze vice-amiraux et trente contre-amiraux pour satisfaire tous les désirs d'avancement, celui qui en dix ou quinze années gagne quatre ou cinq ans sur ses camarades est marqué au front pour parvenir. Cela est si vrai que souvent, à cette période critique où le marin passe de l'enthousiasme à la rancune, il considère toute la liste de ses camarades de promotion et sait d'avance ceux qui seront amiraux. Sa certitude ne s'arrête ni au plus intelligent, ni au meilleur marin, ni aux hommes réellement complets, mais plutôt à ceux qui déjà ont émergé, avec tous les caractères et toutes les tares de l'espèce, au contact des chapelles maritimes.

Car l'ambitieux maritime ne doit point éparpiller ses moyens, ainsi qu'on peut le faire dans toute autre profession. Un fonctionnaire rencontre ici des hommes politiques, ailleurs des relations, partout le contact perpétuel de Français vivant d'une façon semblable; il peut à tout instant se retourner et lutter avec les armes les mieux appropriées. Quelles que soient les injustices, les erreurs des promotions de toute hiérarchie, elles ne sont point générales ; le sommet des annuaires est habituellement composé d'une majorité à grande valeur, puisque par la multiplicité des moyens de jugement, par les

contacts fréquents avec les personnes de toutes natures et de toutes qualités, il s'établit une sorte de moyenne d'appréciation favorable aujourd'hui, défavorable demain, mais qui fait en somme surgir les meilleurs.

Dans le tunnel de la marine, absolument clos au monde extérieur, nul jugement, nulle faveur, nulle promotion ne proviennent que par l'influence des propriétaires de la marine. Tout le reste est inexistant. Ni les siècles, ni la Révolution n'ont réussi à détruire la tradition par laquelle jalousement ces maîtres de la marine, au ministère ou sur les navires, interdisent à quiconque de se mêler de leur besogne. Sans doute, par hasard, peuvent-ils être obligés de récompenser un jour quelqu'un qui leur déplaît. Ce peut être un ordre ministériel ou bien l'évidence d'une belle action. Mais celui-là déplaît davantage pour avoir obtenu ce qui revenait à d'autres. Pour lui, comme pour tous ceux qui n'ont pas préparé leur travail obscur d'avancement, une subtile répartition des embarquements, des emplois, effectuée dans les bureaux de Paris sans que jamais personne puisse crier à l'injustice ou à la défaveur, effectue un filtrage savant qui égrène les carrières et décourage les plus robustes.

Tous les huit jours, quand se signent les embarquements et les remplacements échus dans la semaine, cinq, dix ou vingt places se trouvent disponibles. Il en est en marine comme partout ailleurs ; quelques sièges sont au soleil, et tous les autres dans l'ombre irrémédiable où pendant deux ans le désigné se morfondra. Aucune de ces nominations ne procède du hasard ; le soleil est accordé aux élus ; quand le *Journal officiel* publie la fournée, qui donc s'apercevrait, à la cinquième ou à la dix-huitième ligne, que l'homme choisi a l'embarquement qu'il faut?

Conséquence naturelle, les conseils d'avancement ne voient, soumis à leurs suffrages, que ceux qui ont été tamisés de longue main pendant quinze, vingt ou vingt-cinq ans. Le ministre, habituellement sincère, n'est guère en mesure d'apprécier ce merveilleux travail. C'est très réellement que sont offerts à sa signature les mieux notés, les seuls proposés, ceux que l'évidence désigne au poste de choix ou à l'avancement. Comme les amiraux, peu nombreux, qui constituent ces conseils d'avan-

cement, ont poursuivi leur carrière par ces mêmes procédés secrets, se sont placé mutuellement leurs aides de camp, et tiennent de la façon la plus formelle à ce que personne ne soit distingué quand il n'appartient pas à leur clientèle, il se trouve tout naturellement que les mêmes noms, ceux des non navigants ou des paperassiers, se culbutent chaque année à l'offertoire des récompenses. Les ministres passent. Le flambeau des promotions est solidement tenu et transmis de main en main ; l'entrée du temple est interdite à quiconque ne s'est pas soumis, corps et âme, aux laminages des états-majors.

Le résultat est automatique. C'est celui que constataient Colbert et Napoléon. C'est celui qui aboutit à la Hougue et à Trafalgar, qui nous trouva au cours de cette guerre, en face d'une campagne sous-marine imprévue, niée, raillée, puisque du haut de la tribune, quelques semaines avant le moment où les alliés crurent perdre la guerre par le développement de la torpille allemande, les représentants de la marine française déclaraient à la face du monde : « Il n'y a pas de guerre sous-marine. »

Cette assertion mémorable traduit et illustre la scission profonde qui existe entre la marine qui travaille et les états-majors qui en sont la représentation extérieure. C'est de cette scission que nous devrons faire désormais le tableau avant de passer jusqu'à ses dernières conséquences, les conséquences actuelles, mortelles, du régime installé dans notre flotte.

***

Partout, sur les bateaux, dans les écoles, les bases lointaines, sont relégués les gens qui travaillent et rehaussent l'éclat du pavillon. Nous les avons vus aborder la carrière avec enthousiasme, nous avons connu leurs premières désillusions, mais voici la rancune qui grandit à mesure que l'âge et la fatigue s'accumulent, que le vieillissement fait son œuvre.

Par une extraordinaire antinomie, alors que dans toute profession, les grades successifs élargissent la responsabilité et éloignent la mesquine attention aux détails, la marine a réalisé ce miracle qu'entre quarante et cinquante ans, au moment où l'esprit de l'officier devrait être mûr pour les vastes

conceptions d'ensemble et la haute politique navale, il est écrasé au contraire, par une besogne matérielle qu'il est impossible de franchir sans être exténué.

Les grades correspondants sont ceux de capitaine de corvette et de capitaine de frégate. C'est le moment choisi pour remplir les fonctions d'officier en second, d'officier adjoint. Ces mots ne représentent pas au public une réalité concrète. Ils signifient que les détenteurs de ces postes sont occupés, depuis le branle-bas du matin jusqu'aux premières heures de la nuit, quand ce n'est pas davantage, aux inextricables questions des rôles des cuisines, de l'habillement, des permissions, du charbonnage, des vivres, des approvisionnements, des inspections de détail, des petites punitions, des plaintes, en un mot de tout ce qui écarte du métier proprement dit : mécanique harcelante, épuisante. Pendant cet âge où devraient se constituer les vrais chefs de mer, ils ne font jamais plus de quart, ils ne conduisent ni ne commandent les bateaux. Au moment où il faudrait les hisser hors de toute cette banalité que dans les autres marines on réserve aux jeunes officiers, ils deviennent des ronds-de-cuir. C'est un trou noir que nul ne franchit sans y abandonner définitivement la santé, la souplesse de l'esprit, le courant du progrès maritime; leur métier est si dur, que l'argot des marins, qui pourtant ne pèche pas par exagération, les appelle les « chiens du bord ».

Parmi ces hommes, blanchis avant l'âge, de cheveux et de cerveau, la marine va choisir ses commandants et ses amiraux. S'ils ont réussi à passer le stade dangereux, en s'enfouissant dans des états-majors, ils ne connaissent plus rien, nous l'avons vu, du métier actif. S'ils sont restés au contact des hommes, des réalités, de la besogne réelle, les centaines et les milliers et les dizaines de milliers de papiers, rapports, reçus, bons, qui leur ont passé sous la plume, les mettent dans l'incapacité de savoir ce que sont devenus le canon, la torpille, la construction, la tactique navale depuis le moment où ils étaient encore jeunes.

Car dans la marine, l'on perd le contact en trois ou quatre ans. Il est un détail que le grand public lui-même connaît : quand un navire, pourvu des derniers perfectionnements existant est mis en chantier, il est déjà déclassé deux ou

trois ans plus tard, lorsque intégré dans une escadre ou une flotte, il va faire œuvre utile. Ce qui est une triste conséquence du progrès frénétique de l'heure présente s'applique de manière encore plus implacable au personnel. Qu'un officier canonnier en 1910, au courant en 1910, fasse deux ou trois embarquements où il abandonne l'artillerie, et en 1915 remettant le pied dans une tourelle il s'apercevra que le matériel, les méthodes de tir, tout en un mot est matière à rééducation complète. De même, qu'il abandonne le sous-marin pendant deux ou quatre ans, et, sauf les principes généraux de la navigation spéciale, il n'aura plus en main, ni le même outil, ni les mêmes moyens. Multipliez cela dans tous les domaines de la marine et vous concevrez qu'il faut des esprits perpétuellement à l'alerte, doués de la plus résistante volonté de s'instruire, s'ils veulent se tenir à jour et n'être point démodés sur les navires du présent.

Or, dans une profession qui réunit tous les progrès de l'invention humaine depuis la télégraphie sans fil, jusqu'aux explosifs, depuis les métaux spéciaux du blindage et de l'obus jusqu'au plus délicat perfectionnement de la turbine ou du moteur à pétrole, il ne faut pas être surpris si le durcissement naturel de l'intelligence avec l'âge empêche les plus actifs de connaître à tout instant ce qui se fait dans chaque détail. La capacité d'absorption de l'homme est limitée, surtout lorsqu'en dehors du savoir il doit consacrer le plus clair de son temps à la conduite des hommes ou à la victoire des éléments. Et pourtant, parmi ces hommes qui halettent dans la course perpétuelle au savoir, on ne choisit point comme chefs ceux qui servent, ceux qui ont utilisé avec leurs mains, leur cœur et leur volonté, le matériel inextricable; les lois de la marine sont telles que la sélection ne se produit plus que sur deux catégories : les habitués d'état-major qui n'ont fait que leur carrière et non pas leur métier ; ou ceux qui, ayant fait leur métier, ont pendant près de dix ans perdu pied, oublié, ignoré.

Les voici donc, au sommet de la hiérarchie. C'est à leur décision mal étayée que se fie le ministre, c'est leur conseil qu'écoute une commission du budget animée des meilleures intentions, prête à accorder sur le Trésor de la France, pour

construire un seul navire, plus que Colbert ne prévoyait pour toute sa flotte, Napoléon pour une escadre. Il faut bien le dire, à partir du moment où sur ses finances endolories la troisième République a pu prélever la dîme nécessaire à la renaissance de sa marine, elle n'a jamais lésiné. Ses ministres civils, ses rapporteurs de finances n'ont demandé qu'à être convaincus et même, quand on leur offrait la stupéfiante série des propositions budgétaires, élaborées par les hauts conseillers techniques de la marine, ils voulaient bien les en croire sur parole et jetaient des dizaines, des centaines de millions dans le gouffre d'une rapacité qui n'était justifiée par aucun fait. Ou bien, si l'on présentait une ombre de justification, c'était pour aboutir à des programmes, à des politiques navales, à des prévisions de guerre, dont aucune, mais pas une, ne s'est trouvée confirmée au moment de la grande tourmente; grâce auxquelles, si l'Angleterre n'avait pas été à nos côtés, l'ennemi nous eût poignardé sur les flots pendant que ses armées s'accrochaient sur notre sol.

Ne jetons point la pierre à ces ministres civils, à ces rapporteurs du budget. A qui donc se seraient-ils fiés, qui eussent-ils pu écouter sinon ces mêmes hommes filtrés de longue main, au cours de leur carrière, et qui sont les seuls que Colbert et Napoléon avaient déjà entendus. Ces hommes-là, qui ne savaient point, étaient les seuls dont les noms fussent connus aux alentours du ministère, dans les avenues politiques où l'on n'est point embarqué. Préoccupés de leur avancement, ils n'avaient cure de dire les vérités qu'ils ignoraient d'ailleurs. Lorsque par hasard une voix informée, une parole sincère émanant de l'immense cité de la marine, venait contredire leurs assertions fatales, ils avaient tôt fait de prévenir les bureaux nécessaires et d'exécuter le délinquant. Avec toutes les formes légales et officielles, il s'en allait réfléchir au Pacifique, dans une station lointaine, ou dans l'étouffement d'un service écrasant, s'il est bon de voir clair et d'avoir raison contre ceux qui tiennent toutes les approches, les créneaux, les ponts-levis du Temple. Celui-là disparaissait dans les in pace de la carrière maritime. En cette absence, bourdonnaient autour du pouvoir actuel, du pouvoir futur, le nom et l'activité des sentinelles de l'an-

nuaire. Par cette subtile évacuation du danger, le ministre du jour, celui de demain, ne pouvaient point écouter les paroles subversives.

Ce n'est point à dire que ce futur ministre, attentif, on ne sait pourquoi, au prestige de la marine, signalé au Parlement par telle heureuse intervention et par l'embarras où il a pu mettre le ministre de l'heure, ce n'est pas à dire qu'il n'ait point été quelquefois très bien informé. Rapporteur du budget, président de commission, simple orateur, il a pu recevoir, au travers de quels risques pour l'expéditeur, quelques notions précises sur la misère de la marine. Et même, de la caste prédestinée qui pivote autour de l'état-major général, quelques-uns prenant tournure d'indépendants auront pu lui donner quelques détails, aussi minimes que possible, qui l'auront soulevé d'indignation. Il s'émeut. Il demande des explications. Il pose des questions écrites ou parle à la tribune. Là-bas, dans le lointain des mers et des côtes, les exilés de la marine tressaillent de joie. L'*Officiel*, les gazettes leur rapportent la grande nouvelle qu'un homme a compris, osé s'exprimer. Un espoir immense naît dans le cœur de tous ceux qui savent le juger, ils ne pourront parler.

Mais à Paris, toutes les forces coalisées, les gardiens du culte jettent sur le bureau du ministre des réponses décevantes. Il ne s'agit point d'expliquer, d'excuser. Ce qu'il faut, c'est mettre sur les lèvres du ministre une rafale de chiffres, de mots techniques, de statistiques élaborées dans l'alambic des bureaux et qui assommeront le Parlement assourdi par l'avalanche des chiffres qu'il n'avait point sollicités et des détails qu'il ignore totalement. Le tour est joué. Il n'y a pas d'exemple que les questions les plus précises relatives à la marine, n'aient point été misérablement éludées par son orateur officiel. N'importe quel autre ministre peut redouter à la Chambre ou au Sénat qu'un grand nombre de députés, un groupe tout entier ou l'assemblée unanime ne les couvrent de huées s'il ose énoncer de trop évidentes inexactitudes, il fera attention : il n'acceptera pas argent comptant ce qu'on propose à son éloquence. Le ministre de la marine joue sur le velours. C'est le prestidigitateur qui montre les boules et les fait disparaître, qui présente ses

mains nues et en fait sortir cent objets : cuirassés, sous-marins, obus et chaudières. Personne n'y voit rien, pas plus que lui. Les applaudissements crépitent. Une nouvelle fournée de millions s'inscrit au budget. Un grand drame maritime est assourdi. La guerre sous-marine n'existe pas.

Il arrive tout de même qu'un jour, ce président de commission, ce rapporteur du budget, reçoit le portefeuille de la marine. Il sait le grand travail, qu'Hercule accomplit aux Écuries d'Augias et dont ses propres mains peuvent être ouvrières. Il s'empresse de balayer deux ou trois des personnages néfastes dont il a pu juger l'œuvre quand il était indépendant, d'appeler autour de lui ses informateurs et conseillers. Sur trois ou quatre paragraphes de l'encyclopédie maritime, il apporte ses corrections, ses ratures qui sont justes et bonnes. Mais est-il possible de purger tout son ministère de chacun des détenteurs de la vraie doctrine? Est-il possible de décapiter l'annuaire? Est-il possible de faire que ceux auxquels il s'adresse dans la naïveté, la sincérité de son effort ne lui donnent pas le catéchisme établi depuis Colbert? Il a vite fait d'abandonner la partie. Une fois réglées les graves questions qui avaient attiré sa colère et lui avaient fait souhaiter d'arriver en maître dans la marine, chaque jour le submerge de choses formidables, inconnues, qui n'étaient point à l'ordre du jour au moment où il s'instruisait. Sur ces nouvelles thèses, il n'a plus de nouveaux conseillers. Son devoir officiel l'oblige de se tourner vers les directeurs, vers les bureaux, vers l'état-major. Dans l'ombre il était attendu à ce moment-là. Il a beau se débattre, chercher la vérité, lui ministre, ne la saura plus. De partout, des lointains états-majors et de derrière les murs de son ministère recommence le long cheminement des inexactitudes. Il réagit d'abord, fait quelques exécutions. Quand ils sont entêtés, les ministres prolongent le jeu pendant plusieurs mois. A l'ordinaire, quelques semaines suffisent. Les mêmes noms se représentent, le même étranglement se resserre, et devant le Parlement béant, le ministre réformateur débite les vieux refrains. C'est fini. Au prochain la pose. Il est inutile de parler des ministres amiraux. La seule différence, c'est qu'ils n'ont pas besoin qu'on leur dicte.

*
* *

A l'œuvre, on juge l'organisme. Il suffit maintenant de constater l'aboutissement de cette marine de la troisième République, héritière des marines impériales et royales, au seuil de la guerre, pendant celle-ci, à son achèvement.

Qu'était la marine en 1914?

La confiance de plusieurs ministères successifs l'avait remise tout entière aux mains d'un seul amiral, qui, en près de six ans, soit à la rue Royale, soit sur son navire, avait pu la former, la grouper selon le rêve des états-majors. La République lui avait donné des pouvoirs que Louis XIV lui-même n'avait point concédés à Tourville, qu'aucun amiral français n'avait jamais connus, que l'Angleterre elle-même au moment de ses plus grands dangers n'avait point mis sur la tête de Nelson. Il réalisait ce désir que les meilleurs esprits expriment pour la perfection des œuvres militaires : l'unité, la durée, la toute-puissance.

Jusqu'alors nos escadres, nos divisions, nos établissements côtiers, nos défenses mobiles étaient éparpillés en une foule de commandements isolés, de responsabilités quelquefois rivales. Progressivement, la patrie donna au même amiral la conduite de tout ce qui flottait depuis la mer du Nord jusqu'à la Méditerranée; l'Armée Navale française était constituée, prête à suivre tout entière l'impulsion d'un seul cerveau ; le vice-amiral avait des fonctions plus étendues que n'en comporte le titre aboli d'amiral de France ; il s'appelait l'amiralissime et était le dictateur de la marine française.

Aucun crédit ne lui était refusé. Quelque coûteuses que pussent paraître les manœuvres, les sorties perpétuelles de tous les navires et les écoles à feu, le budget donnait inlassablement les millions nécessaires. Pendant de longs trimestres, de longues années, un entraînement frénétique avait fait de toute cette armée navale un incomparable outil de guerre et d'offensive à la condition de la conduire. Chaque jour, chaque année, les manœuvres à rangs serrés, les quadrilles, les évolutions, mouvements théâtraux ignorés pendant le combat, étaient multipliés jusqu'à l'épuisement des officiers, des hommes et des machines. Les écoles à feu faisaient reten-

tir perpétuellement les parages déserts de l'Océan et de la Méditerranée : on tirait, on tirait à perdre haleine, nos pointeurs étaient assurément les meilleurs du monde entier, et, au lieu de leur faire viser des buts immobiles à 6 000 mètres, il eût suffi de les faire tirer à 15 000 mètres pour qu'ils se trouvassent en mesure d'affronter le canon allemand.

Tout ce que les vieilles traditions navales pouvaient avoir légué, on le pratiquait éperdument; telle manœuvre était répétée cent fois parce que c'était celle de Trafalgar : telle autre parce que c'était celle de Tourville ; telle autre parce que le hasard l'avait fait réussir à Tsushima. Au besoin, on télégraphiait sans fil à l'autre parti de bien vouloir agir de telle ou telle façon afin que la manœuvre prévue pût réussir.

De nouveautés, il n'en était guère question. Sans doute les cimes de l'état-major en avaient entendu parler ; des officiers plus jeunes osaient prétendre que la prochaine guerre ne ressemblerait pas aux tableaux bien ordonnés des combats de frégates ou de vaisseaux. Ces voix étaient gênantes. Il arriva que des contre-torpilleurs uniquement occupés à faire nombre dans les ballets maritimes restèrent plus d'une année sans faire un seul lancement de torpille : les sous-marins ne savaient presque plus ce que c'était que de plonger, car eux aussi, pauvres tortues délicates, on les mettait à côté des grands cuirassés, des croiseurs, afin de former une ligne, deux lignes de plus de l'immense déploiement qu'aux jours d'apparat l'on offrait aux hôtes de marque, ministre ou sénateurs éberlués.

Les exercices de signaux perpétuels, couvraient les mâts de couleurs chatoyantes et piquaient la nuit de scintillements de feux divers. Nul signaleur n'était meilleur, plus rapide que les nôtres. Qui donc se doutait parmi les chefs des escadres, qu'en temps de guerre rien ne doit paraître qui puisse attirer l'attention de l'ennnemi, et que, la nuit, tous les signaux lumineux y seront interdits? De la télégraphie sans fil, seul moyen de communication moderne, personne ne se souciait sinon pour qu'elle fût en bon état, et capable de transmettre à distance quelques ordres inutiles. Les codes de signaux de guerre, élaborés par les paperassiers des états-majors, étaient si compliqués que, pour dire trois mots, il fallait une demi-heure ; les méthodes inventées par des Français pour accroître

la sécurité de la radio-télégraphie, pour déceler les ondes et les bruits étaient laissées sous silence : de même que pour la conduite du tir, les grands prêtres des méthodes anciennnes fermaient l'avenue aux nouveaux procédés, devenus nécessaires, par suite de la vitesse croissante des navires, des plus grandes distances de combat, de la nécessité des concentrations de feu.

En un mot, toute tactique, toute doctrine s'arrêtaient à ce qui pouvait se faire vingt ou vingt-cinq ans plus tôt pendant la jeunesse des chefs. La formidable poussée technique avait offert des ressources immenses mais on ne les utilisait pas. Le sous-marin était méprisé, la torpille honnie, l'aviation constituait un mythe et nos canons, seuls outils dont on s'occupât, ne tiraient pas à moitié de la distance des canons éventuels qui les menaceraient. Sous cette politique navale étincelante et vide, travaillait un peuple de matelots et d'officiers à toute épreuve. Ils bouillonnaient d'énergie, d'idées neuves, d'enthousiasmes! De plus bel ensemble maritime, jamais il n'en exista dans aucun temps et dans aucune flotte. Ils étaient forgés par la fatigue, éclairés par le perpétuel contact des traîtrises de la mer; ils étaient jeunes, les effluves de la science, du progrès les inondaient de toutes parts. Les marins français étaient courageux, de cette audace impassible mitigée par la connaissance du danger ; cette audace que Napoléon jugeait la plus belle de tout, qui permet de se battre et de vaincre au milieu de la nuit et dans la tempête. Repliés sur leur besogne, entièrement dans la main des chefs, ils étaient prêts à bondir tous pour la grande bataille ou bien séparément pour la mission obscure, terrible mais nécessaire. L'armée navale et équipage étaient du même acier.

***

Qui n'a pas vu, en cette aube d'août 1914, l'appareillage innombrable des escadres quittant la rade de Toulon pour le long pèlerinage de cinq ans, celui-là ignore une des formes les plus majestueusement sereines de la volonté nationale en face du danger mortel. A petites distances des côtes, les

lignes se formèrent dans l'inoubliable beauté du matin brûlant. Pas une faute, pas un accroc.

Les plus paresseux trouvaient de l'énergie. Les plus ignorants durent savoir. On ne se doutait pas de ce qui allait se passer. Les redoutables mystères étaient dans la main, dans l'esprit du chef. Quelles que fussent ses décisions, il traînait derrière lui sur la vaste Méditerranée, dont les ententes maritimes lui avaient réservé la garde et l'omnipotente surveillance, une armée de serviteurs fidèles, aveugles prêts à tout.

Ceci n'est point l'histoire de la guerre navale, mais le simple résumé des quelques considérations psychologiques qui précèdent.

L'armée navale manque le *Gœben*, manque le *Breslau*. Ces deux navires moqueurs étaient suivis à la piste, minute par minute, insultaient l'Algérie, charbonnaient en Sicile ; tous les chasseurs les signalaient par télégraphie sans fil. Tandis que la France confiante s'imaginait que toutes les forces nécessaires étaient lancées à la poursuite des deux pirates, les escadres et les divisions éparpillées des Baléares à la Corse, prétendaient protéger le chemin d'Algérie en France, que personne n'attaquait et où peut-être ne passèrent pas cinq bateaux. Le *Gœben*, le *Breslau* atteignirent Constantinople. Que fût-il advenu si on les avait coulés d'abord, ou bien si on les y avait suivis?

L'Autriche déclare la guerre. Après la première désillusion de la poursuite non tentée, un grand espoir anime tous les équipages. L'armée navale ne peut que fondre sur les côtes adriatiques, s'enfoncer, comme un coin au centre de l'ennemi, le couper de la Méditerranée. Il suffit d'aller vite, de bombarder, de détruire des forces des rades et des ports qui sont assurément dans l'impréparation, l'inefficacité. La surprise, prélude de la victoire, est facile... Pas du tout! A toute petite vitesse, l'armée navale chemine vers l'Adriatique ; elle ose à peine s'approcher, attaquer. Elle ne met pas la main sur les Archipels, redans et digues de l'Autriche-Hongrie, qui sont sans défense aucune. Dès lors c'est fini de mettre pied dans ces parages. Que fût-il advenu si l'Autriche avait été coupée aux premiers jours, de la mer et de ses ravitaillements?

La Turquie se déclare contre nous. Franchir les Darda-

nelles n'est qu'un jeu puisque l'on sait que pendant bien des mois les forts furent à peine garnis. Mais l'on ne va point jeter l'ancre devant les traîtres de la Sublime-Porte; le coup de couteau bien assené eût suffi à les ramener au repentir. Les tentatives ultérieures, Gallipoli, passage des Dardanelles, échouent. Voici formé un second champ de bataille, immense celui-là : Égypte, Mésopotamie, plus tard armée d'Orient, qui épuise les forces alliées, éparpille leurs effectifs, présage les plus effroyables échecs et une guerre sans merci dans des climats terribles. Que fût-il advenu, si l'armée navale française avait mouillé devant Constantinople ?

Alors commence le long martyrologe inutile de la marine française. Ses promenades sans but dans une mer où elle ne possède d'autres refuges que ceux qu'elle avait en temps de paix, puisqu'elle n'en a conquis aucun nouveau. Alors que sa puissance s'affirme par une sécurité plus grande de jour en jour, elle assiste à ce paradoxe d'une mer où elle n'a pas de rivaux et qui d'heure en heure devient plus sinistre et plus dangereuse. Le canon, seule arme qu'on eût chérie, est inutile et se tait. La torpille n'a pas d'objectif. La tactique et la stratégie sont sans but. Il faudrait purger les flots et les cachettes des rivages de tous les espions, traîtres, contrebandiers à la solde de nos ennemis. Mais la marine n'avait point prévu ce genre d'opérations, quoique l'histoire tout entière des guerres navales ait montré leur nécessité; elle ne s'était arrêtée qu'aux manifestations théâtrales, aux simulacres des combats, non à la lente, patiente besogne, de purger les mers. C'est le rôle qui lui échoit maintenant. Hommes et officiers sont prêts à le faire joyeusement, à monnayer la grande gloire pour la petite fatigue de la chasse dangereuse. Mais les ordres supérieurs n'encouragent point ce nettoyage, quand ils ne l'interdisent pas. Au nez des navires de France, les longues files de bateaux, petits ou grands, organisent les services de nos ennemis, les ravitaillent, préparent la guerre sous-marine, la vraie.

De partout, les avis s'accumulent. La moindre feuille des pays neutres annonce les intentions de l'Allemagne, qui, sûre de sa victoire, jette aux quatre vents de l'univers sa volonté de nous terrasser par le sous-marin. C'est un immense éclat

de rire parmi les états-majors. Certains navires ont vu le sous-marin ; on les raille, ils ont eu la berlue. Certains hommes osent prétendre qu'avant quelques mois, quelques semaines ce sera fini de rire si tant est qu'on ait pu rire dans l'armée navale depuis 1914 : ils sont traités de mauvais esprits, de semeurs de panique. Et pourtant l'armée navale qui s'aventurait parfois jusqu'au cœur de l'Adriatique descend de plus en plus, après le torpillage du *Gambetta* ; après d'autres aventures, la voilà qui n'ose plus remonter au-dessus de Corinthe. Bientôt elle se renferme dans des ports, que l'on bouche par toutes les serrures possibles, et il ne reste plus sur l'onde que quelques croiseurs, des contre-torpilleurs et la longue théorie des navires de commerce chargés de vivres, de troupes et de munitions. Enfin l'Allemagne annonce l'exécution de son grand projet. Elle déclare le blocus d'une belle tranche du monde civilisé. Elle prouve immédiatement qu'elle n'entend pas y aller de main morte. C'est le moment où les grandes voix autorisées de la marine française déclarent que la guerre sous-marine n'existe pas.

Les matières premières se raréfient, les denrées augmentent de prix, des transports de troupes sont coulés, les opérations lointaines sont retardées ou abandonnées par le torpillage des navires nécessaires, leur retard : un immense malaise plane sur tous les peuples alliés. On cherchait toute cause, sauf la bonne, à ce resserrement de tout ce qui peut faire gagner la guerre. Personne n'ose dire la vérité, parce que l'état-major général de la marine ne veut pas convenir que la grande catastrophe, si elle survient, aura été amenée sur mer.

Des drames splendides, plus beaux que tout ce qui a pu se passer sur terre, montrent que le courage des marins de commerce ou militaires dépasse tout ce que l'imagination pouvait concevoir. Rien de cette épouvantable épopée ne transpire parmi le public parce qu'il n'est pas bon de faire connaître des héroïsmes obscurs ; œuvres de simples matelots ou de jeunes officiers, du moment que la trompette de la renommée ne permet pas de lancer aux nues le nom d'aucun grand chef, d'aucun navire amiral. Pendant bien des mois, la marine de guerre ignore qu'il existe une croix de guerre et des citations à l'ordre de l'armée. Elle a déjà perdu beaucoup

de ses meilleurs enfants et l'*Officiel* n'a fait connaître ni au pays, ni à leurs familles qu'ils ont bien mérité de la patrie. Il faut une émotion véhémente, dans les milieux non maritimes de Paris, pour que l'on contraigne les bureaux de l'amirauté à organiser la récompense nationale vis-à-vis des marins.

Peu à peu, en pleine guerre, renaît cette multiplication d'organismes que l'on ne croyait réservée qu'à la paix. Des bases, des services nouveaux se forment partout, à terre, aux stations lointaines, sur des navires abrités dans les rades. Chacun d'eux constitue un noyau d'état-major avec ses officiers nombreux, et petit à petit on voit des bateaux qui naviguent, partir les mêmes marins qui avant la guerre, depuis Colbert et Napoléon, savaient à la fois s'abriter dans les bureaux et préparer leur avancement. Plus le danger croît sur les ondes et meilleures sont les justifications apportées au Parlement, aux pouvoirs publics, pour multiplier ces services inertes, ces commandements superflus qui permettent pourtant aux titulaires de fournir des titres administratifs aux promotions prochaines. L'avancement se retrouve réglé suivant les principes, les procédés du temps de paix. Quand un officier trop jeune s'est réellement couvert de gloire dans une des aventures obscures de l'Océan ou de l'Asie Mineure, lorsque à la tranchée, il eût été promu de un ou deux grades, eût reçu la double récompense du mérite et de la jeunesse énergique, la grande objection s'élève toujours : « Il est trop jeune. Il dérangerait tous nos tableaux d'avancement. » Ce qui n'empêche pas les habiles de tourner ce genre d'obstacles, et de constituer un annuaire qui, sous l'excuse même des nécessités de la guerre, ne le cède en rien à ceux du temps de paix.

Et la guerre navale se traîne, remplie de ces petites tragédies ignorées, sans joie, harassante pour les vrais travailleurs. Parfois une nouvelle particulièrement triste éclabousse l'opinion publique. Par exemple l'assassinat d'une poignée de marins français au pied de l'Acropole, dans un pays avec lequel nous ne sommes même pas en guerre. L'indignation fuse quelques jours. Mais aussitôt le grand voile est étendu par les mains prudentes qui veillent au temple. Il n'y a que quelques gouttes de sang versées inutilement, et, dans les maisons des conspirateurs d'Athènes quelques trophées cons-

tités par le bonnet au pompon rouge d'un des pauvres matelots poignardés un matin de décembre.

Contre cette affreuse menace sous-marine rien n'est préparé. Péniblement, l'épée dans les reins, l'amirauté incrédule élabore des demi-mesures, de petites réalisations qui ne donnent de résultat que par le travail forcené des marins, et non par la précision et l'intelligence d'une doctrine ; chalutier, dragueur, aviation et aérostation, sont disposés cahin-caha sur les côtes et dans les ports. Le cœur de l'état-major n'y est pas. Il ne voit en ce genre d'opération, non retentissante, qu'œuvre de gêneurs ; fatigue et travail ne comptent point ; les récompenses sont chichement mesurées, les moyens sont faibles, et là aussi ne sont distingués que ceux qui ont eu l'habileté d'y entrer à bon escient et d'en sortir de même.

Enfin la guerre s'achève. En haut, un épanouissement de commandement. Tout le monde est pourvu. En bas, un personnel éreinté, épuisé, des navires à bout de souffle, et, pendant de nouveaux mois, plus d'une année, un nouveau travail qui n'est plus celui de guerre, qui n'est pas celui de paix ; mer Blanche, mer Baltique, Syrie, mer Noire, Archipel. La détente passionnément attendue, indéfiniment reculée. La fatigue de quatre ans et demi se renouvelant sans l'enthousiasme de la bataille. Les veilles au poste de combat devant des côtes dont on ne sait si elles sont hostiles ou amies ; l'indécision du but, la certitude de ne pas revoir la France.

Toute illusion s'est envolée. Telle un métal trop martelé, l'âme des matelots et officiers a perdu son élasticité. Ils se sentent encore plus loin de la patrie qu'ils ne l'étaient avant la guerre. Le secret de la censure les isole. Quelques esprits plus exaltés poussent au drame. Ils trouvent un terrain de moindre résistance, car la fatigue triomphe de toute vertu. Les murmures grossissent. Le contact est de nouveau perdu entre les chefs et la masse. A ceux qui ont tout souffert sans broncher, on refuse cruellement de détendre leur bras et de dilater leur poitrine. Et voici les quelques épisodes douloureux, démesurément exagérés qui ne prouvent rien contre le marin, sinon qu'il n'en pouvait plus.

Il y avait si peu de révolte dans son esprit que dans les moments les plus graves, il s'est incliné devant son officier,

l'a salué, que pas un mot n'est sorti de sa bouche contre lui. Il disait seulement : « Du repos, un peu de France. » Il disait tout haut ce que sous une autre forme tant d'autres pensent, puisque dans toute l'armée navale on peut compter les réengagements qui jadis revenaient en masse à la fin de chaque année; et que parmi les jeunes officiers, il n'y en a guère qui veuillent demeurer dans la marine. Ceux qui y restent, c'est parce que le hasard, l'inattention, la besogne forcée de la guerre les ont éloignés de France et les mettent dans l'impossibilité de trouver une occupation civile. Une augmentation de solde très tardive en retiendra quelques-uns, mais ne rendra plus cette foi que quatre ans et demi de guerre ont tuée. Et comme ils étaient entrés dans la marine pour mourir ou vivre glorieusement au service de la patrie, qu'ils supposent bien qu'une semblable tourmente ne se représentera de sitôt, qui réclame à nouveau toute leur abnégation, ils ne voient pas de raison pour demeurer dans une marine où il n'y a point d'avenir pour les vrais marins.

La tâche est redoutable pour ceux qui ont reçu maintenant la charge de la marine et de son prochain avenir. Pourront-ils reconstruire quelque chose qui s'écroule? Sauront-ils galvaniser une des plus belles familles de la race française afin qu'elle serve joyeusement et mette à sa tête les hommes de la marine? S'ils réussissent là où Colbert et Napoléon échouèrent, ils mériteront la couronne d'or des grands constructeurs.

(A suivre.)

RENÉ MILAN

CATHERINE DE MÉDICIS

DAUPHINE ET REINE [1]

Catherine avait quatorze ans quand elle fit, en 1583, ses débuts à la Cour de France, où elle allait s'élever par degrés jusqu'au premier rang, duchesse d'Orléans, dauphine et enfin reine. C'était un milieu très différent de celui où elle avait vécu. Mais elle avait une expérience au-dessus de son âge.

Dans les séjours qu'enfant et déjà grande fille elle fit à Rome, capitale religieuse et centre des affaires du monde, l'arrivée des ambassadeurs des divers pays, leurs entrées et leurs audiences solennelles lui avaient appris, en une suite de leçons vivantes, les noms et les intérêts des princes et des peuples, la géographie et l'histoire politique de l'Europe. Pour avoir d'elle une idée juste, il ne faut pas se figurer une infante d'Espagne, élevée dans une sorte de claustration, sans connaissance du dehors ni culture, ni même une princesse française du temps de la Renaissance, dressée aux élégances et aux bienséances de la Cour, et le plus souvent ignorante du reste du monde. Cette jeune Florentine avait le sens des réalités de la vie et de la politique.

Elle avait été certainement très bien élevée. Ses tantes, Clarice Strozzi, Lucrèce Salviati, et sa cousine, Maria de Médicis, à qui Clément VII confia successivement la surveil-

1. Extrait sans aucune référence du chapitre II d'un volume sur Catherine de Médicis, qui paraîtra prochainement (Hachette).

lance de son éducation, étaient des femmes vertueuses, sages et distinguées. Mais la société des nonnes et des prêtres, à Rome et à Florence, a dû agir sur elle plus efficacement. Elle y apprit par l'exemple à contenir ses sentiments, à régler ses gestes et ses paroles, et même à masquer son irritation d'un sourire. Les compliments, les caresses, les flatteries dont elle fut toujours si prodigue, s'expliquent en partie par son sexe, sa race, et le désir ou le besoin de plaire, de convaincre ou de tromper. Mais la maîtrise de soi-même, si remarquable chez elle, est un don de nature, qui a été porté à sa perfection par le séjour au couvent et à la Cour des papes.

Elle n'oubliait pas non plus par quel coup de fortune elle était entrée dans la maison royale de France. Elle était la première femme de sa famille qui eût fait un si grand mariage, et elle sentit vivement toujours, avec une modestie dont l'expression cause parfois quelque malaise, le rare honneur qu'elle avait eu d'épouser un fils de roi. Plus tard, quand elle fut régente du royaume, après la mort de son mari, elle parlait de ses enfants comme s'ils étaient d'une autre race qu'elle, « lesquels je ayme, écrivait-elle à une de ses filles, comme du lyeu d'où vous aytes tous venus ». Bien des complaisances de sa vie s'expliquent par le sentiment qu'elle avait de la médiocrité de son origine.

De précoces épreuves y contribuèrent aussi. Elle avait su le sac de Rome et la captivité de son oncle, Clément VII ; elle avait vu la révolte de Florence et l'expulsion des Médicis[1]. Elle avait craint pour elle-même un sort pire encore. Le jour où le chancelier de la République, Salvestro Aldobrandini, vint la prendre au couvent des *Murate*, pour la mener à celui de Sainte-Lucie, elle avait cru marcher à la mort : terreur de quelques heures qui laissa son empreinte en ce cœur d'enfant et le rendit pour toujours pusillanime. Elle apprit à céder aux puissants et à leur complaire, à simuler et dissimuler.

1. En 1527, Rome fut prise et saccagée par les Impériaux, et Clément VII bloqué dans le château Saint-Ange, où il s'était réfugié. A cette nouvelle, les Florentins chassèrent ses jeunes neveux, Alexandre et Hippolyte, qui gouvernaient la cité sous la direction du cardinal Passerini, et enfermèrent sa nièce Catherine dans un couvent.

Ce n'était pas trop de son intelligence et de sa culture pour s'adapter à la Cour de France. Celle de Rome était tout ecclésiastique : un prêtre pour souverain, un conseil de cardinaux, des clercs de tous grades et de toute robe dans les offices du palais et dans l'administration de la ville, de l'État et de la chrétienté. Les plus grandes fêtes étaient des cérémonies religieuses, qui nulle part n'étaient exécutées par tant de figurants, célébrées avec autant d'éclat, de pompe et de majesté. Cependant le Vatican n'était pas un monastère. Léon X avait sa troupe de musiciens et son équipage de chasse ; il courait à cheval par monts et par vaux à la poursuite du gibier ; il donnait des concerts et, personnellement irréprochable, se plaisait trop aux facéties grossières de ses bouffons et aux plaisanteries scabreuses de comédies comme *La Calandria*. Clément VII, plus retenu, avait lui aussi les goûts fastueux d'un prince de la Renaissance. Le temps des papes de la Contre-réforme n'était pas encore venu ; mais il est vrai que celui des Borgia était pour toujours fini. Les attaques de Luther contre « la prostituée de Babylone » avaient accru les scrupules et imposé un grand air de décence. Le souverain de Rome n'oubliait plus qu'il était le pontife des chrétiens, et, sans renoncer aux ambitions temporelles, il affectait de s'intéresser avant tout à sa mission spirituelle.

Encore moins l'entourage d'Alexandre de Médicis, le nouveau duc de Florence[1], aurait-il pu donner à Catherine l'idée du monde où elle entrait. Le gouvernement tenait tout entier dans le palais de la Via Larga, la demeure patrimoniale des Médicis. Il n'y avait là ni passé, ni tradition, ni étiquette. Le Duc avait un train de vie plus somptueux que celui des autres grandes familles florentines, une clientèle plus nombreuse et le privilège d'une garde. C'étaient toutes les marques extérieures d'une fortune de fraîche date.

Le Roi de France était le souverain héréditaire d'une grande nation, attachée à sa personne et à la dynastie par une habi-

1. Le pape et Charles-Quint s'étant reconciliés, s'emparèrent, après un long siège, de Florence et abolirent la République. Jusque-là, les Médicis n'avaient été que les premiers citoyens, les chefs élus de la cité. Charles-Quint nomma duc de Florence, à titre héréditaire, le frère bâtard de Catherine, Alexandre, qu'il avait fiancé à sa fille bâtarde, Marguerite : changement de Constitution que les Florentins ratifièrent.

tude séculaire de respect et d'obéissance. Sa Cour était un petit monde de princes, de grands officiers, de prélats, de seigneurs, de conseillers, une France en raccourci, mais éminente en dignité, qui vivait avec lui et l'accompagnait dans ses déplacements et ses voyages, le centre de la vie politique et des affaires, une vraie capitale ambulante, que suivaient les ambassadeurs, et où affluaient les solliciteurs et les ambitieux, quiconque désirait une pension, un bénéfice, une charge.

Son originalité, entre les autres cours de la chrétienté, c'était le nombre et l'importance des dames. Anne de Bretagne, femme de Louis XII, pour ajouter à l'éclat de sa maison et soulager les familles nobles, que la disparition des dynasties féodales ou leur destruction par Louis XI laissait sans emploi, avait appelé auprès d'elle des femmes et des filles de gentilshommes. François Ier, qui ruina le dernier des grands vassaux, le connétable de Bourbon, hérita de sa clentèle, et, par politique comme par goût, accrut encore le personnel féminin. Les reines et les filles de France eurent chacune leur maison, où des dames et des demoiselles nobles furent attachées avec un titre et un traitement : dames et filles d'honneur, dames d'atour, dames et filles de la chambre, etc.

La présence de tant de femmes, dont beaucoup étaient belles, intelligentes et cultivées, changea le caractère de cette Cour, et d'une réunion d'hommes d'État et de capitaines, fit le lieu d'élection des fêtes et des plaisirs. Les divertissements prirent une très large place dans le cérémonial. Bals, concerts, assemblées chez la reine, banquets, défilés et cortèges furent autant d'occasions d'étaler le luxe des vêtements et les magnificences de la chair. Mais l'esprit païen de la Renaissance, qui triomphait dans cette glorification de la richesse et de la beauté, inspirait aussi la recherche de plaisirs plus délicats. Le goût des lettres antiques gagnait les plus hautes classes ; de très grandes dames se faisaient gloire de les cultiver, et celles mêmes qui n'en avaient ni le temps ni la force respiraient dans l'air les idées et les sentiments que les écrivains y avaient répandus.

La famille royale était composée, en 1533 de la sœur de François Ier, Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre, de

sa seconde femme, Éléonore d'Autriche, sœur de Charles-Quint, épousée par politique, et des enfants de sa première femme Claude : trois fils, le dauphin François, Henri duc d'Orléans, Charles d'Angoulême ; et deux filles, Marguerite, qui épousa sur le tard le duc de Savoie, et Madeleine, qui mourut très jeune en juillet 1537, quelques mois après son mariage avec le roi d'Écosse, Jacques V. C'est le milieu où Catherine allait vivre. Étrangère, de médiocre origine, épousée pour le secours que le Roi attendait du Pape dans ses entreprises italiennes et, depuis la mort de Clément VII, privée du prestige des espérances, sa situation était difficile. Sans doute ces parfaits gentilshommes, François Ier et ses fils, étaient incapables de lui tenir rigueur de leurs mécomptes, mais quelques-uns de leurs conseillers n'étaient pas aussi généreux. La première relation vénitienne où il soit question d'elle, en 1535, dit que son mariage avait mécontenté toute la France. Elle n'avait ni crédit, ni parti. Les haines religieuses et politiques ont pu seules imaginer beaucoup plus tard qu'en 1536, âgée de dix-sept ans, elle ait eu les moyens ou l'idée de faire empoisonner son beau-frère, le dauphin François, pour assurer la couronne à son mari. Le dauphin fut emporté probablement par une pleurésie, et son écuyer, Montecuculli, condamné à mort pour un crime imaginaire, n'avait de commun avec Catherine que d'être Italien.

Devenue par cet accident dauphine et reine en expectative, elle continua comme auparavant à ne laisser voir d'autre ambition que de plaire. Elle s'attachait à dissiper les préventions et à gagner les sympathies. Elle se montrait douce, aimable, prévenante. L'ambassadeur vénitien dit ce mot caractéristique : « Elle est très obéissante. » C'était un de ses grands moyens de séduction.

L'homme qu'après son mari elle avait le plus d'intérêt et qu'elle mit le plus de soin à gagner, ce fut le Roi, que d'ailleurs elle admirait beaucoup. Plus tard, quand elle gouverna le royaume, elle se proposa et proposa toujours à ses enfants la Cour et le gouvernement de François Ier comme le modèle à imiter. Le Roi-chevalier était aimable, et, même en son âge mûr, il restait pour les femmes le héros de Marignan et de Pavie. Des sentiments qu'il inspirait, on peut juger par la

lettre que lui écrivirent les princesses de sa famille et l'amie chère entre les plus chères, la duchesse d'Étampes, en apprenant qu'il venait de prendre Hesdin aux Impériaux (mars 1537) :

« Monseigneur, nostre joye indicible nous ouste l'esperist et la force de la main pour vous escripre, car combien que la prise de Hedin feust fermement espérée, sy (cependant) nous demeuroit-il une peur de toutes les choses qui pouvoient estre à craindre, sy très (tellement) grande que nous avons esté despuis lundy comme mortes; et, à ce matin, ce porteur nous a resuscitées d'une si merveilleusse consolacion que après avons (avoir) couru les unes chés les aultres, pour annoncer les bonnes nouvelles, plus par larmes que par paroles, nous sommes venues ycy avesques la Royne, pour ensemble aler louer Celluy qui en tous vos afaires vous a presté la destre de sa faveur, vous aseurant, Monseigneur, que la Royne a bien embrassé et le porteur et toutes celles qui participent à sa joye, en sorte que nous ne savons [ce] que nous faysons ny [ce] que nous escripvons. »

Au nom de la Reine et des dames, elles le suppliaient de leur permettre d'aller le voir en tel lieu qu'il lui plairait.

« Car, disent-elles, avesques Sainct Toumas, nous ne serons contantes que nous n'ayons veu nostre Roy resuscité par heureuse victoire et très humblement vous en resuplions.

» Vos très humbles et obéissantes subjectes : Catherine, Marguerite (de France), Marguerite (de Navarre), Marguerite (de Bourbon-Vendôme, plus tard duchesse de Nevers), Anne (duchesse d'Étampes). »

La lettre est trop jolie pour être de Catherine, bien qu'elle ait signé la première en sa qualité de dauphine; on y reconnaît la manière de la reine de Navarre, ce délicat écrivain; et comme elle traduit bien, avec l'adoration de la sœur, l'enthousiasme de ces jeunes femmes!

La favorite en titre, Anne de Pisseleu, duchesse d'Étampes, qui signait avec les princesses, était une de ces triomphantes beautés, le désespoir des reines et l'ornement de la Cour de France. Catherine s'était liée avec elle, sachant que c'était une voie très sûre pour arriver au cœur du Roi. En sa vieillesse, comme elle avait souffert cruellement elle-même de la faveur

d'une maîtresse, elle s'excusera sur la nécessité d'avoir autrefois fréquenté des dames de médiocre vertu. « Aystent (étant) jeune, j'avès un Roy de France pour beau-père, qui me ballet cet qui luy pleyset (baillait la compagnie qui lui plaisait) et me fallet l'aubeir et anter (hanter) tout cet qu'il avoyst agréable et l'aubeyr. » Mais il ne semble pas que l'obéissance lui ait coûté. François Ier avait formé une petite bande « des plus belles, gentilles et plus de ses favorites » avec lesquelles « se dérosbant de sa court, s'en partoit et s'en alloit en autres maisons courir le cerf et passer son temps ». Catherine « fit prière au Roy de la mener tousjour quant et luy (avec lui) et qu'il luy fist cet honneur de permettre qu'elle ne bougeast jamais d'avec luy ». François Ier, qui « l'aymoit naturellement », l'en aima plus encore, « voyant la bonne volonté qu'il voyoit en elle d'aimer sa compagnie ».

Elle se plaisait comme lui aux exercices de plein air. C'était un goût qu'elle tenait probablement des Médicis. Son oncle, Léon X, partait tous les ans pour les régions giboyeuses de Civita-Vecchia, de Corneto et de Viterbe avec ses cardinaux favoris, ses musiciens, sa garde et la troupe des piqueurs, rabatteurs et valets, en tout plus de trois cents personnes. Il traquait à cheval les bêtes sauvages, petites ou grandes, non quelquefois sans péril. Dans une de ces battues dont un poète de cour a célébré les incidents dramatiques, le cardinal Bibbiena avait tué d'un coup d'épée un sanglier qui fonçait sur le cardinal Jules de Médicis (le futur Clément VII) ; le pape, assailli par un loup, avait été sauvé par les cardinaux Salviati, Cibo, Cornaro, Orsini ; l'éloquent général des Augustins, Egidio de Viterbe, avait fait voir qu'il valait « autant par le bras que par la parole ». Avant de quitter l'Italie, Catherine, déjà grande fille, a dû suivre des chasses. Autrement on ne s'expliquerait pas qu'aussitôt arrivée en France, elle ait montré l'ardeur dont parle Ronsard, peut-être avec quelque exagération poétique :

Laquelle (Catherine) dès quatorze ans
Portoit au bois la sagette,
La robe et les arcs duisans (convenant)
Aux pucelles de Taygette.
. . . . . .

Toujours dès l'aube du jour
Alloit aux forêts en queste
Ou de reths tout à l'entour
Cernoit le trac d'une beste ;
Ou pressoit les cerfs au cours ;
Ou par le pendant des roches,
Sans chiens assailloit les ours
Et les sangliers aux dents croches.

Elle abandonna la « sambue », sorte de selle en forme de fauteuil où les dames étaient assises de côté, les pieds appuyés sur une planchette, mais ne pouvaient aller qu'à l'amble, et elle introduisit l'usage, qu'elle avait déjà peut-être pratiqué en Italie, de monter à cheval, comme les amazones d'aujourd'hui, le pied gauche à l'étrier et la jambe droite fixée à la corne de l'arçon. Elle pouvait ainsi courir du même train que les hommes et les suivre partout. François Ier, grand chasseur, appréciait fort cette enragée chevaucheuse, que les chutes ne décourageaient pas. Elle ne renonça qu'à soixante ans à ce plaisir dangereux.

Sa vive intelligence, à défaut de ses habitudes de complaisance, lui rendait facile de s'adapter aux goûts lettrés de cette Cour. Elle avait très bien appris le français, qu'elle écrivit toujours en une orthographe très personnelle, et elle le parlait non sans une pointe d'accent exotique, dont elle ne parvint jamais à se débarrasser.

Il n'y a pas dans ses lettres une citation, une phrase latine. Au lieu de l'expression courante *in cauda venenum*, elle emploie la forme française : « en la queue gist le venyn ». Ce n'est pas d'ailleurs la preuve qu'elle ignorât le latin. Elle savait du grec. En 1544, l'ambassadeur de Cône, Bernardino de Médicis, bon lettré et l'un des fondateurs de l'Académie florentine, écrivait qu'elle possédait cette langue « à stupéfier tout homme » (*che fa stupire ogni uomo*). Même en admettant que ce compatriote de la Dauphine, qui était aussi son arrière-petit-cousin à la mode de Bretagne, ait un peu exagéré, il doit y avoir dans cet éloge une part de vérité. Avait-elle commencé à étudier le grec en Italie? Bernardino ne le dit pas. Elle a bien pu l'apprendre en France où elle était depuis dix ans. Il est probable qu'elle eut pour maître notre grand helléniste Danès.

Un fait qui paraît bien établi, c'est sa culture scientifique. Elle est, dit François de Billon, dans *le Fort inexpugnable du sexe femenin*, 1555, réputée pour sa « science mathématique ». Ronsard célèbre aussi en images poétiques « le comble de son savoir » :

Quelle dame a la pratique
De tant de mathématique?
Quelle princesse entend mieux
Du grand monde la peinture,
Les chemins de la nature,
Et la musique des cieux?

Ce qui probablement veut dire qu'elle était savante en géographie, en physique et en astronomie. C'était dans la famille royale une originalité. Elle se distinguait par là des autres princesses de la Renaissance française, qui étaient de pures lettrées.

Elle se lia étroitement — et ce sera pour la vie — avec Marguerite de France, plus jeune qu'elle et qui étudiait les anciens avec passion. Peut-être est-ce pour lui plaire qu'elle a commencé ou continué après son mariage l'étude du grec. Elle rechercha pour son intelligence et son crédit la sœur très chère du Roi, Marguerite d'Angoulême, âme tendre avec quelque mièvrerie, inquiète et joyeuse, conteur gaillard et poète mystique, claire en son réalisme et confuse en ses aspirations, et, malgré ces contrastes, ou même à cause d'eux, une des figures les plus attachantes de la Renaissance littéraire et religieuse du XVIe siècle. Catherine avait certainement lu ou entendu lire en manuscrit les *Nouvelles* de la Reine de Navarre, qui lui rappelaient un autre conteur célèbre, Boccace, Florentin celui-là. Elle et Marguerite de France résolurent d'écrire un recueil du même genre, idée d'imitation qui devait paraître à cette princesse de lettres une flatterie délicate. Aussi l'aimable femme s'en est-elle souvenue dans le Prologue de l'*Heptaméron* ; et, vraiment généreuse, elle laisse croire que le projet de ses nièces était du même temps que le sien, ou même un peu antérieur, et n'avait d'autre modèle que Boccace ; mais à la différence des Nouvelles du *Décaméron*, les leurs devaient être de « véritables histoires ».

Toutes deux et le Dauphin « prosmirent » «... d'en faire chacun dix et d'assembler jusques à dix personnes qu'ils pensoient plus dignes de racompter quelque chose ». Mais on se garderait de s'adresser à des « gens de lettres », car Henri, ce robuste garçon, à qui l'on n'a pas coutume de prêter tant de finesse, « ne voulloyt que leur art y fust mêlé, et aussy de peur que la beaulté de la rethorique feit (fît) tort en quelque partye à la vérité de l'histoire ».

Les grandes affaires de François Ier et les occupations de la Dauphine firent « mectre en obly du tout ceste entreprinse ». Quel malheur de n'avoir pas ce Brantôme en raccourci, moins les exagérations de crudité, un *Triméron* en trente nouvelles, sans embellissements romanesques, de la Cour et de la société au temps de François Ier. La correspondance restera l'unique œuvre littéraire de Catherine de Médicis.

Catherine venait d'un pays où toutes sortes de poèmes étaient chantés à quatre, cinq, six ou huit voix, que les instruments soutenaient. En France même, la tradition des jongleurs, conteurs et chanteurs, ne s'était pas encore perdue, et les poètes contemporains, comme Mellin de Saint-Gelais, s'accompagnaient du luth autrement que par métaphore. Quand Clément Marot eut rimé en français les trente premiers psaumes de David, les grands musiciens d'alors, Certon, Jannequin, Goudimel, s'empressèrent de les mettre en musique. Ces chants où le musicien et le poète ont chacun, à sa façon, traduit et souvent trahi la grandeur, la couleur et la passion de la poésie hébraïque, eurent à la Cour de François Ier un grand succès, mais moins d'édification que de mode.

L'amateur le plus ardent de cette musique sacrée, c'était le Dauphin, qui la faisait chanter ou la chantait lui-même « avec lucs (luths), violes, espinettes, fleustes, les voix de ses chantres parmi ». Aussi les gens de son entourage, en bons courtisans, voulaient tous avoir leur Psaume, et s'adressaient au maître pour leur en trouver un qui répondît à leurs sentiments. Il s'était réservé pour lui le Psaume :

Bien heureux est quiconques
Sert à Dieu volontiers, etc.

et il en avait fait lui-même la musique. Catherine choisit le 141e, dont le traducteur est inconnu :

> Vers l'Éternel des oppressez le Père
> Je m'en yrai...

Dans sa douleur de n'avoir pas d'enfant après neuf ans de mariage, elle recourait à Dieu, comme à l'unique espérance. Mais le chant des Psaumes était si cher aux hérétiques qu'il en devint suspect. La Cour laissa les cantiques pour les « vers lascifs » d'Horace, qui, disait un réformé, « eschauffent les pensées et la chair à toutes sortes de lubricitez et paillardises ».

Catherine, toujours déférente, fit fête aussi aux « chansons folles ».

Ce n'est pas merveille qu'avec cette bonne volonté, elle ait réussi à retourner l'opinion. L'ambassadeur vénitien, Matteo Dandolo, disait dans sa Relation de 1542 : « Elle est aimée et caressée du Dauphin, son mari, à la meilleure enseigne. Sa Majesté François Ier l'aime aussi, et elle est aussi grandement aimée de toute la Cour et de tous les peuples, tellement qu'à ce que je crois il ne se trouverait personne qui ne se laissât tirer du sang pour lui faire avoir un fils. »

Elle craignait d'être répudiée comme stérile, depuis que son mari avait su par expérience qu'il pouvait avoir des enfants. En 1537, lors de sa campagne en Piémont avec le connétable de Montmorency, il connut à Moncallier (Moncalieri) une jeune fille, Philippa Duc, sœur d'un écuyer de la grande Écurie, Jean-Antoine, et eut d'elle une fille qu'il légitima plus tard sous le nom de Diane de France et maria à Hercule Farnèse, duc de Castro. Les anciens adversaires du mariage florentin crurent tenir leur revanche. « Il y eust, dit Brantôme, force personnes qui persuadarent (c'est-à-dire conseillèrent) au Roy et à M. le Dauphin de la répudier, car il estoit besoing d'avoir de la lignée de France. » Il assure que « ny l'un ny l'autre n'y voulurent consentir tant ils l'aymoient ». Mais Brantôme n'était pas né en 1538 et ne parle que par ouï-dire. L'ambassadeur vénitien, Lorenzo Contarini, qui écrivait treize ans après la crise, rapporte au contraire que le beau-père et le mari étaient décidés au divorce, et que Catherine réussit à les fléchir. Elle alla trouver le roi et lui dit que

pour les grandes obligations qu'elle lui avait, elle aimait mieux s'imposer cette grande douleur que de résister à sa volonté, offrant d'entrer dans un monastère, « ou plutôt si cela pouvait plaire à Sa Majesté, de rester au service de la femme assez heureuse pour devenir l'épouse de son mari ».

François Ier, ému de sa peine et de sa résignation, lui aurait juré qu'elle ne serait pas répudiée. Mais elle appréhendait sans doute un retour offensif de la raison d'État. Elle employait tous les moyens pour avoir des enfants, prenant les remèdes des médecins, buvant les drogues que lui envoyait le Connétable, et recourant à l'expérience de sa dame d'atour, Catherine de Gondi, mère d'une nombreuse famille. Enfin, après dix ans de mariage, le 20 janvier 1544, elle mit au monde un fils dont la naissance fit pleurer de joie le Roi et sa sœur Marguerite et fut célébrée à l'égal d'une victoire par Marot, Mellin de Saint-Gelais et Ronsard.

Une cause de chagrin qui s'éternisa, ce fut la passion de son mari pour Diane de Poitiers, veuve du grand sénéchal de Normandie, Louis de Brézé, une des plus grandes dames de la Cour. Henri avait en 1538, quand il se lia avec elle, dix-neuf ans ; elle en avait trente-huit, et pourtant il l'aima et jusqu'au bout lui resta fidèle de cœur.

Les contemporains ne sont pas d'accord sur la nature de cette liaison. La favorite ne fut-elle qu'une amie, la « parfaite amie », que la morale romanesque de l'époque imaginait, inspiratrice des grandes pensées et des nobles actions, à côté de la femme légitime, mère des enfants et continuatrice de la race? Les Français se sont, suivant les temps et l'esprit de parti, déclarés pour ou contre la vertu de Diane. Les ambassadeurs vénitiens, témoins peu suspects, sont eux-mêmes partagés : l'un croit à un amour platonique, l'autre rapporte que d'après le bruit public la grande Sénéchale a été la maîtresse de François Ier et de beaucoup d'autres avant de devenir celle du Dauphin. Giovanni Soranzo, dans une relation de 1558, ne parle que de sa liaison avec Henri, dauphin et roi. Il dit qu'elle a été très belle, qu'elle avait été grandement aimée, et que l'amour était resté le même (elle était alors dans sa soixantième année).

C'est probablement la vérité. Henri aimait beaucoup les

dames, et se plaisait « à aller au change ». Si Brantôme dit vrai, ses nombreuses expériences lui auraient permis un jour de faire par comparaison un éloge fort indiscret de sa femme. Après la fille de Philippa Duc, il reconnut et légitima un fils qu'il avait eu d'une grande dame écossaise, Lady Fleming. Il a eu bien d'autres caprices qui n'ont pas tous laissé de traces.

Est-il vraisemblable que cet homme de tempérament amoureux ait, dans l'ardeur de sa jeunesse, adoré de loin Diane de Poitiers, cette beauté savoureuse, alors dans l'épanouissement de sa maturité?

S'il ne l'avait pas aimée d'amour, lui aurait-il écrit pendant qu'elle était absente : « Je croy que pourés asés panser le peu de plésyr que j'aré (aurai) à Fonteneblau sans vous voyr, car estant ellongné de sele de quy dépant tout mon byen, il est bien malésé que je puysse avoir joye. » — « Je ne puis vivere (vivre) sans vous. » — Et il signe « Seluy qui vous ayme plus que luy mesmes. » — « Vous suplye avoyr toujours souvenance de celuy qui n'a jamés aymé ni n'aymera jamés que vous. » Elle est, comme il le lui dit en vers, « sa princesse », la « dame roine et maistresse » de la « forteresse » de sa « foi », une « déesse », de qui il avait craint qu'elle « ne se voulut abeser » (abaisser) jusqu'à faire « cas » de lui. Il s'empressa de la faire duchesse de Valentinois aussitôt après son avènement. L'ambassadeur de Charles-Quint, Saint-Mauris, qui avait intérêt à renseigner son gouvernement sur les influences de la nouvelle Cour, savait de bonne source que tous les jours le jeune Roi allait rendre compte à Diane des affaires importantes qu'il avait traitées avec les ambassadeurs étrangers ou ses ministres. Et puis après, « il se assiet au giron d'elle avec une guinterne (cithare) en main... *la regardant ententivement comme homme surprins de son amitié* ».

Quelle adoration et qui s'accorde si bien avec ses lettres d'amant humble et tendre ! Pour qu'il lui ait gardé jusqu'à la mort le même amour, et comme une sorte de reconnaissance émue, il faut bien qu'elle ne l'ait pas rebuté dans la crise de désir de sa jeunesse ; et peut-être qu'éprise elle-même — elle avait en 1538, quand il la connut, près de quarante ans, l'âge des grandes passions, — elle se soit donnée et abandonnée.

La principale intéressée, Catherine, n'avait aucun doute sur la nature des rapports de son mari avec Diane. Elle dissimula la haine que lui inspirait la maîtresse en titre tant que vécut Henri II, et, même après la mort du Roi, elle s'abstint, par respect pour sa mémoire, de trop vives réprésailles. Mais elle n'oubliait pas. « ...Cet (si) je fesé bonne chère à Madame de Valentinois, écrit-elle vingt-cinq ans après, c'estoyt le Roy (à cause du Roi) et encore je luy fésèt tousjour conestre (au Roi) que s'estoyt à mon très grent regret ; car jeamès famme qui aymét son mary, n'éma sa p...., car on ne le peust apeler aultrement, encore que le mot souyt vylayn (soit vilain) à dyre à (par) nous aultres. »

Dauphine, elle avait souffert du partage, et quand Henri fut devenu roi, elle en souffrit plus encore, pour d'autres raisons. La favorite et un favori, Anne de Montmorency, accaparaient le pouvoir et tenaient la Reine à l'écart des affaires. C'était, explique le Vénitien Contarini, parce que, malgré sa sagesse et sa prudence, « elle n'étoit pas l'égale du roi ni de sang royal ». Mais n'en pouvait-on dire autant de la toute-puissante maîtresse ?

Le grand amour de Catherine apparaît surtout dans la correspondance, quand son mari fait campagne, Henri II, à l'exemple de François Ier, s'était allié avec les protestants d'Allemagne contre Charles-Quint et, pour prix de son concours, il avait obtenu d'occuper Metz, Toul et Verdun, ces trois évêchés de langue française, qui étaient membres du Saint-Empire (traité de Chambord, 15 janvier 1552). Il alla lui-même en prendre possession avec une armée que commandait le connétable de Montmorency, et il y réussit presque sans coup férir.

La Cour avait suivi de loin. A Joinville, en Champagne, Catherine tomba malade, en fin mars 1552, d'une fièvre pourpre dont elle faillit mourir. Le médecin Guillaume Chrestien affirme qu'elle fut sauvée par les soins et les prières de Diane. Mais Diane elle-même indique, avec peut-être quelque ironie, un meilleur remède : « Vous puys asseurer, écrivait-elle au maréchal de Brissac (4 avril 1552), que le Roi a fait fort bien le bon mari, car il ne l'a jamais abandonnée. » En cet extrême danger, Henri II se montra pour

sa femme si attentif et si tendre, qu'on en fut, écrit le 5 avril l'agent du duc de Ferrare, « stupéfié ». Mais cette crise d'affection dura aussi longtemps que la fièvre.

Pendant cette campagne, et pendant les deux qui suivirent, en 1553 et 1554, le Roi fut souvent absent de la Cour. Catherine alors s'habillait de noir et de deuil et obligeait son entourage à faire comme elle. « Elle exhorte chacun, rapporte Giovanni Cappello, à faire de très dévotes oraisons, priant Notre Seigneur Dieu, pour la félicité et la prospérité du Roi absent. » Michel de l'Hôpital, alors chancelier de Marguerite de France, duchesse de Berry, disait en vers latins au cardinal de Lorraine, qui avait suivi le Roi dans ce voyage d'Austrasie : « Que s'il te plaît peut-être de savoir ce que nous devenons, ce que fait la Reine, si anxieuse de son mari, ce que font la sœur du Roi et sa bru, et Anne (d'Este) la femme de ton frère, et toute leur suite impropre à porter les armes, sache que par des prières continuelles et par des vœux, elles harcèlent les Puissances célestes, implorant le salut pour vous et pour le Roi et votre retour rapide après la défaite des ennemis. »

La femme et la maîtresse faisaient au Connétable, chef de l'armée, les mêmes recommandations. « Veillez sur le Roi, écrit Diane, car il ly a bien de quoy le myeux garder que jamès, tant de poyssons (poisons) que de l'artyllerye. » Battez les ennemis, écrit Catherine (août 1553), mais tenez le Roi loin des coups, « car s'il advient bien come je m'aseure tousjour, l'aunneur et le byen lui en retournera ; s'yl advenet aultrement, [le Roi] n'y estant point, le mal ne saret aystre tieul (saurait être tel) que y ne remedyé (vous n'y remédiiez). Je vous parle en femme. » Peu lui importe le reste, « pourvu que sa personne n'aye mal ». Les lettres de la maîtresse semblent d'une épouse, inquiète sans doute, mais sûre de l'affection de l'absent ; celles de la femme sont d'une maîtresse amoureuse. Catherine écrit à la duchesse de Guise, qui a rejoint son mari à l'armée : « Plet (plût) à Dyeu que je feusse aussi byen aveques le myen. » Elle est irritée contre Horace Farnèse, duc de Castro, le mari de Diane de France, qui venait de capituler dans Hesdin, après avoir reçu d'ailleurs un coup d'arquebuse dont il mourut : « J'é grand regret qu'i (Horace Farnèse) ne l'eut [reçu) avant rendre Hédin. »

Ce n'est pas qu'elle paraisse sensible à la perte de cette place forte ; mais Henri II étant retenu à la frontière pour la couvrir contre l'ennemi, Horace Farnèse est « cause, dit-elle, de quoy je ne voy point le Roy ».

Mais lui n'est pas à l'unisson. Diane paraît informée jour par jour des événements ; mais Catherine reste longtemps sans l'être. Elle apprend en juin 1552, par l'entourage de son mari, qu'elle va se rapprocher de l'armée et se rendre à Mézières. « Mès, dit-elle, je ne m'an ause réjeuir pour n'an n'avoyr heu neul commandemant du Roy. » Elle se plaint quelquefois de ne pas recevoir de réponse à ses lettres. Henri II laisse tomber la correspondance, peut-être pour éviter les effusions conjugales. Il n'aime que Diane et Montmorency, et c'est à eux qu'il réserve ses déclarations d'amour. Catherine en est réduite à demander de ses nouvelles à tout le monde et à se recommander par intermédiaire à sa bonne grâce. Elle multiplie les lettres au Connétable, qu'elle prie de dire au Roi la passion qu'elle a pour son service et pour sa personne.

« Mon compère, je vis hier soir ce que [vous] me mandez touchant ma maladie, mais il faut que je vous die (dise), que ce n'est pas l'eau (l'humidité du soir), qui m'a faite malade, tant comme [de] n'avoir point de nouvelles du Roi, car je pensais que lui et vous et tout le reste, [il] ne vous souvînt plus que j'étais encore en vie; assurez-vous qu'il n'y a serein qui me sût faire tant de mal que de penser être hors de sa bonne grâce et souvenance ; par quoi, mon compère, si [vous] désirez que je vive et sois saine (bien portante), entretenez-m'y (en la bonne grâce du Roi), le plus que [vous] pourrez et me faites savoir souvent de ses nouvelles; et voilà le meilleur régime que je saurais tenir[1]. »

Dans une autre lettre au Connétable (6 mai 1553), elle s'excusait de ne rejoindre son mari que le lendemain. Ce n'était qu'un retard d'un jour et cependant elle s'en justifiait comme d'une faute.

Comme elle craint de déplaire ! Et cependant à la même époque, elle montrait quelque velléité de rompre avec ses habitudes d'effacement. Elle osa se plaindre de la façon dont

1. On a dû moderniser l'orthographe de Catherine pour rendre plus intelligible cette longue citation.

le Roi, partant en campagne, avait organisé le gouvernement. Il l'avait déclarée régente (25 mars 1552), mais au lieu de lui conférer pleine et entière autorité, comme c'était l'usage et comme il le lui avait promis, elle se découvrit pour compagnon le garde des sceaux, Bertrandi, une créature de Diane. Ainsi que l'écrivait au Connétable le sieur du Mortier, conseiller au Conseil privé, c'est Bertrandi lui-même qui avait fait réformer le pouvoir de la reine, lors de la première lecture qui en fut faite au Roi, « pour s'y faire adjouster au lieu même qu'il est nommé », hardiesse qu'assurément, on peut le croire, il ne se fût pas permise s'il n'y avait été poussé par la toute-puissante favorite. En outre, les affaires occurrentes devaient être délibérées avec « aucuns grands et notables personnages » du Conseil privé, qui donneraient leur « avis pour y pourvoir ». Ainsi la Régente partageait avec le garde des sceaux la présidence du Conseil privé, et dans le Conseil les décisions seraient prises à la majorité des voix. Pour plus de complication, Catherine était autorisée — avec l'avis du Conseil — à lever les troupes que le besoin requerrait pour la défense du royaume ; et l'Amiral de France — c'était alors Claude d'Annebaut — avait charge lui aussi de s'occuper des mêmes choses concernant le fait de la guerre, dont il lui serait toujours « conféré et communiqué ». L'Amiral ne savait comment concilier ses attributions avec celles du Conseil privé et du garde des sceaux.

Elle faisait remarquer à du Mortier que Louise de Savoie[1] « eut une ampliation telle que l'on n'y eust sceu rien adjouter ; et de plus elle n'avoit point de compagnon comme il semble que l'on luy veuille bailler Monsieur le Garde des Sceaux qui est nommé audit pouvoir ». Elle notait aussi que, dans une autre clause, le Roi disait qu'il emmenait avec lui « tous les Princes de ce royaume ». Il s'ensuivrait donc que « s'il fust demeuré aucuns desdits princes par decà, elle n'y eut pas été régente ». Et toujours en protestant qu'elle n'eût jamais usé du pouvoir le plus ample « autrement qu'il eust plu audit Seigneur », elle se refusait à faire publier la déclaration de régence « es Cours de Parlement ny Chambre de Comptes »,

1. Louise de Savoie, mère de François Ier, nommée régente en 1515 et 1523-24 lors du départ du roi son fils pour ses expéditions d'Italie.

car elle « diminueroit plus qu'elle n'augmenteroit de l'authorité que chacun estime qu'elle a, ayant cet honneur d'estre ce qu'elle est au Roy ». D'Annebaut, du Mortier tentèrent sans succès de la ramener. Du Mortier, qui au fond était de son avis, écrivit au Connétable de décider le Roi « à mettre en termes généraux les particularitez contenues audit pouvoir ».

Le Connétable répondit qu'il fallait qu'il fût publié. Doucement elle insista. Probablement, pour en finir, Henri lui écrivit, et la voilà contente, « car, écrit-elle au Connétable, j'e aystés an grant pouyne (peine) pour la longueur deu temps qui l'y (qu'il) avest que n'en avés seu (eu de lettres), par quoy je vous prye si ledist signeur et vous avès anvye que je ne retombe poynt malade que je aye le byen d'an savoir (avoir) plux sovant ».

Et aussitôt elle s'empresse. Elle annonce au Connétable que tous ceux du Conseil ont été d'avis que l'Amiral devait demeurer ici jusqu'à ce que le Roi en eût ordonné autrement. « Par quoy mandé nous vystement sa volonté, afin que ne fasyon (fassions) faulte à l'ensuyvre. » Elle met avec joie la main à l'administration. « Mon compère, écrit-elle au Connétable, vous verrez par la lectre que j'escris au Roy que je n'ay pas perdu temps à apprendre l'estat et charge de munitionnaire. »

Mais, pour tout remerciement, Montmorency la rabroua : « Il me semble estant ledit seigneur (Roi) si prochain de vous qu'il sera doresnavant que vous ne devez entrer en aucune despense ny plus faire ordonnance d'autres deniers sans premièrement le luy faire sçavoir et entendre son bon plaisir. »

Ses initiatives inquiétaient. Pour la première fois, elle laissait voir le désir assurément légitime de tenir son rang. Sa prétention d'être régente pour tout de bon, et cette passion d'activité, c'était une révélation. Une Catherine apparaît que la Cour ne soupçonnait pas. La femme d'État perçait sous l'épouse obéissante.

Dans les affaires italiennes, elle montre à la même époque la même volonté d'action. Après l'assassinat de son frère bâtard, Alexandre (5 février 1537), un de ses cousins, Côme, d'une branche cadette, accourant à Florence, s'était fait

reconnaître pour chef par le peuple et quelques mois après par l'Empereur. François Ier et Henri II traitaient de haut ce parvenu, vassal et client de Charles-Quint, mais Catherine fit longtemps étalage d'affection pour le nouveau souverain ; c'est qu'elle comptait sur lui pour régler à son avantage la succession des biens propres de son frère. Au fond, elle lui en voulait d'occuper un poste, où, comme seule descendante légitime de la branche aînée des Médicis, elle pensait avoir plus de droits. Quand Henri II prit parti pour les Farnèse, que le pape Jules avait dépossédés du duché de Parme pour en investir Charles-Quint, et commença en Italie la guerre contre la maison d'Autriche, Catherine crut le moment venu de déclarer ses prétentions sur Florence et sur Urbin. Elle était entourée de *fuorusciti*, à qui la maison de son maître d'hôtel, le poète Luigi Alamanni, servait de « synagogue ». Elle soutenait de toutes ses forces ses parents, les Strozzi, ennemis mortels de Côme, et surtout Pierre, l'homme d'épée de cette famille, que Henri II fit maréchal de France pour lui donner plus d'autorité parmi les Italiens. Elle aliéna ses domaines maternels d'Auvergne, jusqu'à concurrence de cent mille écus, pour aider à la défense de Sienne, qui avait chassé les Espagnols, et à la libération de Florence.

Son ardeur à poursuivre ses revendications, malgré les échecs et les revirements de la politique française, la déception que lui causa la trêve de Vaucelles, qui laissait les trois Évêchés à la France, mais ruinait ses espérances sur la Toscane, ses rapports avec le pape Paul IV Caraffa, qui décida Henri II à reprendre la lutte en Italie contre les Espagnols, sa correspondance secrète avec le cardinal-neveu, et, après la défection et la réconciliation de Paul IV avec Philippe II, son recours à la bienveillance de ce pape traître à la cause française pour obtenir le gain de procès de succession pendants devant la Cour de Rome, tout un ensemble de faits prouve qu'elle intervenait dans les questions étrangères à des fins très personnelles. La plaideuse paraît oublier qu'elle est Reine de France.

Pourtant elle venait d'avoir occasion d'en faire figure. Ce fut quand les Espagnols eurent mis en déroute, devant Saint-Quentin (août 1557), l'armée du Connétable et mena-

cèrent Paris. Henri II, qui rassemblait de toutes parts des troupes pour faire tête à l'ennemi, envoya sa femme demander aux bourgeois de sa capitale un secours immédiat d'argent. Catherine se rendit à l'Assemblée Générale, qui avait été réunie à l'Hôtel de Ville (13 août), accompagnée de Marguerite de France, sa belle-sœur, et de plusieurs autres dames. « Et estoit-ce la dite dame et sa compaignée, dit le procès-verbal du greffier, vestues d'abillemens noirs, come en deul. » La Reine exposa la grandeur du désastre, le danger du royaume et « la nécessité de lever gens pour empescher l'ennemy de venir plus avant ». Brantôme dit qu'elle parla très bien. « Elle excita et esmeut messieurs de Paris... » Le procès-verbal en sa sécheresse n'y contredit pas. Elle demanda « humblement » à l'Assemblée « de ayder au Roy d'argent pour lever en diligence dix mile hommes de pied ». On la pria de vouloir bien se retirer dans une petite salle pendant la délibération, mais on la rappela aussitôt. Les bourgeois avaient voté sans débat les dix mille hommes de pied, « pour lesquels seroit levé sur tous les habitants de ladite ville et faulxbourgs, sans en excepter ni exempter aucun, la somme de trois cent mil livres tournois ». La Reine remercia bien fort « et *humblement* ». Ce mot « humblement », qui revient pour la seconde fois, a été ensuite effacé, évidemment comme peu convenable à la dignité royale, mais le greffier ne l'a pas inventé, et d'ailleurs il s'accorde trop bien avec les façons modestes de Catherine pour n'être point vrai.

Après cette apparition en pleine lumière, elle s'effaça. Toutes ses pensées ne tendent qu'à complaire au Roi son mari. Elle le suit partout. Par déférence et par tendresse, elle se contraint d'honorer et « caresser la favorite ». Elle n'a aucune autorité dans l'État, mais elle tient superbement sa Cour, à l'imitation de celle de François Ier. Elle dépense beaucoup pour elle et son entourage, en frais de table, en vêtements. Libérale et généreuse, elle donne à pleines mains et sollicite infatigablement pour ses parents, ses amis et les clients de ses amis. Elle a une réputation bien établie de douceur et de « bénignité ».

Exclue du pouvoir, elle entend se réserver le gouvernement de sa famille. Elle était une mère tendre, mais autoritaire,

comme on le voit par les Mémoires de sa fille Marguerite. L'ambassadeur vénitien, Giovanni Soranzo, dans sa Relation de 1558, dit qu'elle a élevé le Dauphin, plus tard François II, dans de telles habitudes de respect à son égard « qu'on voit bien qu'il dépend en tout de sa volonté ».

Mais l'action de la mère était contrecarrée par celle de la fiancée du Dauphin, Marie Stuart, reine d'Écosse, qui avait été envoyée en France, en 1548, à l'âge de cinq ans, pour être élevée à la Cour. Marie Stuart était la fille de Jacques V d'Écosse, mort de chagrin (16 décembre 1542) après la défaite de ses troupes par les Anglais, et de sa seconde femme, Marie de Lorraine, sœur du duc de Guise et du cardinal de Lorraine. Elle était naturellement attachée à ses oncles germains, prenait leurs conseils, entrait dans leurs intérêts et consolidait leur crédit, que leurs services à l'armée et dans le gouvernement et une alliance de famille avec Diane de Poitiers égalaient presque à celui du Connétable. Cette « reinette » intelligente, vive et gracieuse, faisait les délices de Henri II; mais elle déplaisait à sa future belle-mère, qui ne la trouvait pas docile et qui craignait pour son fils, faible et maladif, les risques d'une union précoce. Mais après la prise de Calais et de Thionville par le duc de Guise, il ne fut plus possible d'ajourner les épousailles (24 avril 1558). Le mari avait quatorze ans, et la femme quinze. Elle accaparait ce pâle adolescent, blême et bouffi, s'isolait avec lui, et même le caressait trop. La mère était inquiète et jalouse. La Dauphine, infatuée de la grandeur de la maison de Lorraine et de sa couronne d'Écosse, se serait un jour oubliée jusqu'à traiter sa belle-mère, cette Médicis, de fille de marchand. Catherine dissimula en public sa rancune, mais elle ne pardonna pas, comme elle le montra plus tard.

L'année 1559 est la date décisive de sa vie. Elle avait alors quarante ans. Ses traits commençaient à s'empâter ; les yeux saillaient à fleur de tête, embrumés de myopie. Ses dix maternités lui avaient donné l'ampleur des formes, ou, comme dit Brantôme, « ung embonpoint très riche ». Mais, avec ses belles épaules, une gorge « blanche et pleine, la peau fine, la plus belle main qui fust jamais veue », une jambe bien faite que dessinait un bas bien tiré, elle était en somme une

Junon appétissante en sa maturité et qui paraissait telle, sauf à Jupiter.

La guerre entre la France et l'Espagne, alliée de l'Angleterre, fut close par le traité du Cateau-Cambrésis. Henri gardait Calais que le duc de Guise avait conquis sur les Anglais, mais il restituait au duc de Savoie tous ses États, sauf quelques villes qu'il retenait en gage, et il renonçait à toutes ses prétentions sur l'Italie. Les sacrifices lui paraissaient compensés par la cessation de la guerre et les bienfaits de la paix, par le mariage de sa sœur, Marguerite de France, avec le duc de Savoie, Emmanuel-Philibert, et de sa fille, Élisabeth avec le roi d'Espagne, Philippe II, veuf de Marie Tudor, reine d'Angleterre, et par le plaisir de revoir son ami de cœur, le Connétable, qui, prisonnier aux Pays-Bas, depuis la bataille de Saint-Quentin, avait été le médiateur et le négociateur de cet accord. Mais Catherine n'avait pas autant de raisons de se réjouir. Il est possible que, dans son chagrin de perdre à jamais Florence et Urbin, elle soit allée, dès qu'elle sut les préliminaires de la paix, se jeter aux pieds du Roi, accusant le Connétable de n'avoir jamais fait que mal. Mais Henri aurait répliqué que le Connétable avait toujours bien fait et que ceux-là seuls avaient mal fait qui lui avaient conseillé de rompre la trêve de Vaucelles. En tout cas, elle ne s'attarda pas aux récriminations, et, moins d'un mois après la signature de la paix (2-3 avril 1559), elle écrivit au duc de Savoie : « ... J'aye souhaitté pour vous ce que je voye, me resentant de l'alliance que autrefois vostre maison et la mienne ont eue ensemble...[1] si jusques à ceste heure j'aye eu anvye de m'employer en ce qui vous touche, je vous prie croire que d'icy en avant je m'y employrai de toute telle affection que pour mes enfants propres... » Elle se consolait probablement de ses déceptions en pensant au grand mariage de sa fille et au bonheur de sa chère belle-sœur Marguerite, cette vieille fille de lettres qu'agitait — en ses trente-six ans — le « démon de midi ».

A l'occasion des noces, de grandes fêtes furent données à Paris, parmi lesquelles un tournoi. Henri II y porta les

1. Julien de Médicis, frère de Léon X, et oncle germain de Catherine, avait en 1515 épousé Philiberte, sœur du duc de Savoie Charles III.

couleurs blanches et noires de Diane. Sous les yeux des deux reines, la légitime et l'autre, il fournit plusieurs courses, rompit des lances, montra sa vigueur et son adresse. Il voulut finir par un coup d'éclat et donna l'ordre à Montgomery, son capitaine des gardes, de courir contre lui. Catherine qui, dit-on, la nuit précédente, l'avait vu en rêve la tête sanglante, le fit prier, superstition d'Italienne et d'amoureuse, de se dédire, mais il persista. Les deux adversaires prirent du champ, lancèrent leurs chevaux à toute vitesse, et, en se croisant, s'entre-frappèrent de leurs lances. L'arme de Mongomery se brisa et le tronçon qu'il avait en main, soulevant la visière du casque royal, blessa Henri au sourcil droit et à l'œil gauche. On l'emporta évanoui au palais des Tournelles où il expira le 10 juillet.

La Reine assista, priant et pleurant, à la fin de ce mari tendrement aimé. Elle porta dorénavant le deuil, « et ne se para jamais de mondaines soies », sauf aux noces de ses fils Charles IX et Henri III, afin de « solemniser, disait-elle, la feste par ce signal par dessus les autres ». Elle prit pour armes parlantes une lance brisée, avec ces mots en banderole : « *Hinc dolor, hinc lacrymae* » (de là ma douleur, de là mes larmes) ; et aussi une montagne de chaux vive, avec cette devise : « *Ardorem extincta testantur vivere flamma* », voulant dire que, comme la chaux vive « arousée d'eau brusle estrangement... encor qu'elle ne face point apparoir de flamme », ainsi l'ardeur de son amour survivait à la perte de l'être aimé.

JEAN-H. MARIÉJOL

MON FRÈRE[1]

Mon frère était le médecin de l'empereur Nicolas II et il est resté fidèlement auprès de lui jusqu'à la fin. Il a suivi l'empereur volontairement dans sa captivité, dans son exil ; il a partagé son sort ; il est mort de la même mort.

Un grand mystère entoure encore ce meurtre monstrueux et bien des gens en Russie se refusent à y croire. Certes, ce sentiment est naturel ; on s'accroche à un fétu de paille pour échapper à l'abîme, mais, hélas ! le Livre blanc anglais [2], ainsi que l'enquête faite par le gouvernement de l'amiral Koltchak enlèvent toutes les espérances qu'on pouvait garder. L'empereur, l'impératrice, le tsarewitch, les quatre grandes-duchesses, le docteur Botkine et encore trois personnes — onze en tout [3] — ont été assassinés dans la nuit du 16 au 17 juillet 1918 à Ekaterinbourg.

Il n'y a maintenant qu'à s'incliner pieusement devant ces tombes et à laisser parler l'histoire. C'est elle qui dira la vérité, toute la vérité, et c'est à elle que j'apporte humblement ces quelques pages de mon carnet, en mémoire de mon frère.

1. M. Botkine s'était distingué dans les différents postes où il avait été appelé en Europe et en Amérique. Il était ministre de Russie à Lisbonne quand la Révolution russe mit fin à sa brillante carrière. Avant Lisbonne, il avait été à Tanger où il avait utilement collaboré, dans une période mouvementée, avec notre diplomatie.

2. *Russia*, n° 1 (1919) : *A Collection of Reports on Bolshevism in Russia.*

3. Treize d'après la déposition d'un témoin.

***

Il était foncièrement bon. On aurait dit qu'il était venu au monde pour les autres et pour se sacrifier.

Dès l'âge le plus tendre, sa belle et noble nature se faisait sentir. Il n'était pas comme les autres enfants. Toujours avenant, d'une délicatesse innée et d'une douceur d'âme extraordinaire, il avait horreur des luttes auxquelles, nous autres garçons, nous nous adonnions avec fureur ; il se tenait à l'écart de ces combats, mais quand les choses se gâtaient et quand nos pugilats prenaient un caractère dangereux il arrêtait les lutteurs au risque d'attraper les plus mauvais coups.

Il était très studieux et consciencieux dans ses études. Comme profession, il avait choisi la médecine. C'était tout à fait conforme à son esprit : aider, soigner, soulager, guérir son prochain. Il travailla sans ménager ses forces.

Il se maria jeune, épousa une jeune fille pauvre et eut d'elle plusieurs enfants. Le ménage passait pour être heureux. On ne voyait de sa part que dévouement, tendresse et une véritable adoration pour ses enfants.

Les hasards de ma carrière me transportèrent si loin de mon pays que, pendant un certain temps, je perdis contact avec ma famille. Dans mes courtes et rares apparitions en Russie, je voyais bien tous mes parents, mais je n'étais pas à même d'être au courant des détails de leur vie intérieure.

Un jour, me trouvant de passage à Saint-Pétersbourg, j'étais allé visiter la tombe de mon père au cimetière du couvent Novodevitchy. C'était une vilaine journée de novembre. Il avait neigé dans la nuit et durant toute la matinée, mais la température n'étant pas assez basse, toute cette neige s'était mise à fondre comme du sucre. Je pataugeais dans des mares de boue entre les grilles, derrière lesquelles, serrés les uns contre les autres, se dressaient les monuments de ceux qui reposaient sous la terre. Il n'y avait pas une âme dans cette cité des morts, si triste, si lugubre en cet après-midi de commencement d'hiver. Quelques gros corbeaux noirs sur le fond gris du ciel de plomb croassaient perchés sur des arbres effeuillés.

Lorsque j'arrivai au tombeau de mon père, je fus surpris d'apercevoir tout près de là une pelisse étalée sur le sol humide. Cette pelisse remuait ; il y avait quelqu'un dessous, quelqu'un de bien malheureux, car on entendait des sanglots étouffés. Je m'approchai et je reconnus mon frère. C'était bien lui, prosterné devant une croix de marbre où, quelques années auparavant, il avait enterré un enfant à lui, un tout petit enfant de deux ou trois ans.

Mon frère ne voyait et n'entendait rien ; il était évidemment en proie à un gros chagrin qu'il était venu confier aux morts, ne voulant pas le montrer aux vivants.

Je restai là, derrière lui, muet, sans bouger de peur de le déranger, me sentant comme un intrus devant cette douleur que le hasard m'avait fait découvrir.

Après quelque temps, il cessa de sangloter, se mit à genoux tête nue en priant avec ferveur, puis se releva, se retourna et me vit. Il vint vers moi avec son bon sourire, un peu gêné et m'embrassa comme d'habitude.

— Tu es venu pour papa, — me dit-il, et il se mit à côté de moi prés du tombeau de notre père.

Nous restâmes ainsi quelque temps sans prononcer une parole, la tête baissée, absorbés par des pensées tristes, tandis que le buste de mon père, du haut de son socle de granit, semblait nous contempler avec une compassion infinie.

Le crépuscule voilait de plus en plus l'atmosphère, le ciel s'assombrissait et la neige recommençait à tomber.

— Allons, — dis-je à mon frère en le prenant par le bras, — rentrons. Je te ramène en ville dans mon traîneau.

Le soir même, nous nous retrouvâmes à un dîner très animé, très gai, chez des amis. Mon frère paraissait comme toujours très en train.

Je me suis gardé de faire allusion à ce que j'ai vu au cimetière et il m'en sut gré. Lui qui savait soulager tant de monde, quand il souffrait lui-même, ce n'est qu'aux morts qu'il le disait.

***

Quand éclata la guerre japonaise en 1904, mon frère fut un des premiers à se jeter corps et âme dans la mêlée. Il partit

pour la Sibérie à la tête de l'hôpital de la communauté de Saint-Georges dont il était le chef. Tout de suite, il s'en fut sur les positions les plus avancées. Son calme et sa bravoure dans les moments les plus critiques sur le champ de bataille furent exemplaires.

C'est particulièrement sous Liao-Yang et sous Moukden qu'il s'est distingué. Des personnes qui l'ont vu à l'œuvre m'ont dit qu'elles ne s'attendaient pas à le voir revenir sain et sauf de Sibérie. Dans certains cas, son mépris du danger était tel qu'on a cru qu'il cherchait la mort. Mais il rentra à Saint-Pétersbourg sans une égratignure et reprit ses travaux interrompus par la guerre.

Un jour que ses camarades lui reprochaient de donner trop de son temps et de ses forces à la communauté de Saint-Georges qu'il chérissait particulièrement, j'ai entendu mon frère dire modestement : « Mon Dieu ! je puis bien me permettre cela, vous savez que je suis beaucoup plus résistant maintenant, je me suis reposé à la guerre... »

***

Peu de temps après la guerre japonaise, mon frère fut appelé à la cour. Il fut nommé médecin de l'empereur. D'un jour à l'autre, sa vie changea de fond en comble.

Il alla s'établir à Tsarskoié-Sélo, mais on le vit constamment dans la capitale, attiré comme il était, par l'intérêt qu'il conservait à la communauté de Saint-Georges et à ses nombreux malades.

Son temps était plus pris que jamais, il ne s'en plaignait pas. Dans ses lettres, toutefois, il laissait entrevoir que sa responsabilité lui donnait pas mal de soucis.

Je prends au hasard, dans la liasse de lettres qui me restent de lui, quelques passages :

Le 22 septembre 1908, à bord du yacht impérial *Standart*.

... Oui, ma responsabilité est grande, responsabilité non seulement vis-à-vis de la famille, où on me traite avec la plus grande bonté, mais encore devant le pays et devant l'histoire. Les journaux, heureusement, ne sont pas tout à fait dans le vrai.

Ma malade[1] n'est pas si mal qu'on le dit. Certes, elle n'a pas les forces nécessaires pour les fonctions qu'elle exerce.

Malgré cela, grâce à son endurance, sa patience, et sa volonté de fer, elle a stylé ses forces pendant des années, afin de pouvoir pleinement remplir son devoir. Cette gymnastique n'a pas développé ses forces; au contraire, selon moi, elle en sort fatiguée,affaiblie. Voilà pourquoi je voudrais lui éviter, autant que possible, toute tension. A condition d'un repos complet, ma malade se sent bien : elle peut être gaie, vaillante, elle peut se promener à pied (modérément) et prendre part aux jeux des enfants.

En conséquence du régime que j'ai prescrit, ma malade a dû négliger quelques apparitions officielles de peu d'importance — ceci a probablement servi de prétexte pour les bruits sur l'aggravation de son état de santé.

Le laps de temps pendant lequel il faudra bien se tenir à l'écart de la vie officielle sera peut-être long. D'abord, ma malade ne peut jamais jouir d'un repos complet; *secundo* bien des choses, comme tu le sais, ne lui sont pas accessibles; et *tertio* elle vient de passer par une période de tension nerveuse si intense, qu'il lui faudra un certain temps pour se redresser.

Et puis c'est facile à dire : se ménager, se dorloter... Quand on a affaire à une malade d'une nature si délicate, si sensible et douée de tant de cœur, comme l'est Sa Majesté, toutes ces qualités ne font qu'entraver le régime du repos.

J'ai bon espoir dans le rétablissement complet de l'impératrice, mais, avant d'y arriver, il faudra que je passe par de dures épreuves. Je me trouve placé entre plusieurs feux : les uns sont mécontents de moi, parce que je soigne trop ma malade; les autres, au contraire, trouvent que je la néglige et que mon régime n'est pas suffisamment efficace; quant à la malade elle-même, il me semble qu'elle est d'avis que je suis trop consciencieux dans l'exercice de mes fonctions.

Je porterai patiemment le fardeau de toutes ces accusations et tranquillement, avec fermeté, je ferai mon devoir en me laissant guider par ma conscience et en faisant mon possible pour amadouer et pacifier les différents courants.

Que Dieu ait miséricorde, comme se plaisait à le dire notre père.

La difficulté de ma position est de beaucoup atténuée par l'attitude bienveillante et extrêmement gracieuse de toute la famille. C'est le chef de la famille qui me touche particulièrement.

. . . . . .

1. L'impératrice Alexandra Feodorovna.

Tsarskoié-Sélo, le 14 janvier 1910.

... Ma malade avait quitté Péterhof encore pas tout à fait rétablie. Voyant que la route l'avait beaucoup fatiguée, j'ai conseillé de nous arrêter à Sébastopol et d'y passer une semaine[1]. Cette mesure a énormément contrarié la suite, qui — à quelques rares exceptions — me boycotta pour cela pendant un certain temps. Je me sentais déjà assez opprimé par le fait que ma malade n'allait pas mieux; et encore, par-dessus le marché, cet isolement dans lequel forcément je devais vivre à Livadia, tout cela évidemment ne pouvait contribuer à améliorer l'état d'âme du médecin. Ce qui me sauvait, c'est que j'avais la conviction que j'accomplissais honnêtement mon devoir et cela me donnait le sentiment d'une conscience nette.

Quand la santé de l'impératrice s'est visiblement améliorée, moi aussi, je me suis senti mieux; mais maintenant qu'elle s'est surmenée et ne peut recevoir que très peu de monde, me voilà de nouveau responsable pour cela devant ma conscience comme devant les hommes.

Je dois toutefois admettre qu'ils sont tous si bons pour moi (je veux dire les plus proches) et ne me montrent aucune impatience. Ainsi ce long séjour en Crimée au bout du compte n'a pas abîmé mes relations avec personne; quelques-uns même sont devenus de véritables amis.

Mais, somme toute, je ne suis pas encore satisfait de l'état de la malade : ces névroses du cœur se développent si rapidement et occasionnent des souffrances qui immobilisent la malade en l'empêchant de faire ce qu'elle voudrait et ce qu'il faudrait qu'elle fasse.

Du reste, ces derniers jours, je constate une petite amélioration...

. . . . . .

Voici un autre fragment. Il est d'une lettre datée du 21 août 1910, du château de Friedberg, où leurs Majestés se trouvaient pour une cure que faisait l'impératrice à Nauheim :

... Il y a tant de gens mesquins, leurs machinations sont si viles, si basses et si inattendues, leurs arrière-pensées ont tellement sali tout ce qui est simple et sacré, qu'il n'y a pas moyen de leur tenir tête. Il faudrait vraiment avoir un cerveau perverti comme les leurs et une âme tarée pour pouvoir contrecarrer toutes leurs combinaisons

1. Cette lettre a été écrite au retour d'un voyage en Crimée. Elle donne une idée des difficultés que mon frère éprouvait dans l'exercice de ses fonctions.

possibles et incroyables. J'ai décidé que j'étais assez vieux pour oser être ce que je suis, c'est-à-dire moi-même : j'agis comme je sens et comme je pense et je ne fais aucune attention à ce qu'on en dit.

Je suis prêt à répondre avec courage de mes actes, lorsqu'ils sont vraiment miens, et non pas influencés par des considérations du dehors. Malheureusement, il faut tout de même compter avec ces considérations quand il s'agit d'autres personnes, et alors, involontairement, je deviens méfiant. Je te demande pardon de bavarder si longuement sur ce thème, mais tu sais que c'est un de mes points faibles, qui complique fâcheusement ma vie. Mais, après tout, ce n'est rien, quand les personnes, auprès desquelles je me trouve, sont si loin de cette boue et si infiniment bonnes pour moi.

Je suis très peiné de la maladie de l'impératrice, c'est une névrose du cœur avec relâchement des muscles cardiaques. Ce diagnostic a été confirmé par nos professeurs, que j'ai appelés en consultation avant de partir pour Nauheim, ainsi que par le médecin d'ici. Je t'en parle sans restriction, car il a été bien entendu de ne plus faire de mystère au sujet de la maladie de la tsarine.

J'aime mieux cela que de laisser trotter l'imagination et chercher de différents noms pour la maladie de l'impératrice.

Les bains sont bien arrangés ici, avec un luxe vraiment royal, et j'ai tout lieu de croire que ce traitement sera bienfaisant à ma malade...

... Avant-hier, l'empereur est allé avec moi à pied à Nauheim. La promenade était délicieuse. Drenteln nous accompagnait. Nous sommes entrés dans une confiserie et nous avons pris du café. Au commencement, notre incognito était bien gardé (quelques Russes, toutefois, nous ont reconnus et nous ont salués discrètement), mais, petit à petit, le charme fut rompu et la foule qui nous suivait a gâté le plaisir de notre escapade.

. . . . . .

La cure de Nauheim fit du bien à l'impératrice, mais elle ne fut pas répétée.

*
* *

Au printemps 1913, je me trouvais à mon poste à Lisbonne quand je reçus un jour un télégramme urgent de Saint-Pétersbourg, mon frère était gravement malade : c'était un cas de typhus très compliqué, grande faiblesse de cœur, érésipèle. Je sautai dans le Sud-Express, du Sud-Express

dans le Nord-Express et, en trois jours, j'étais à Tsarskoié-Sélo auprès de mon frère.

Quand il me vit entrer dans sa chambre, il était si faible qu'il ne put prononcer une seule parole, tant son émotion était grande. Des larmes débordaient de ses yeux, descendaient le long de ses joues pâles et creuses et allaient se perdre dans l'oreiller.

On lui avait dit que j'étais venu pour affaire de service, mais il comprit que c'était pour lui et il me serra la main aussi fort qu'il pouvait le faire.

Entre temps, une crise bienfaisante se produisit dans l'état de sa santé ; il était sauvé et la convalescence, comme le beau temps après la tempête, vint rayonner sur l'intérieur du malade.

Avant de rentrer à mon poste, je sollicitai une audience auprès de Sa Majesté et fus aussitôt reçu. Introduit dans le cabinet de travail, j'aperçus l'empereur à son bureau. Il était en tunique de soie framboise, uniforme des tirailleurs de la garde. En me voyant entrer, l'empereur eut son sourire, ce sourire si connu de ses fidèles, un sourire si bon, si caressant, si russe et qui lui donnait un grand charme très particulier.

Il a été dit souvent que l'empereur Nicolas n'avait rien d'impérial, rien d'un souverain dans sa prestance. Je ne suis pas de cet avis. Il est vrai que Nicolas II n'avait pas la taille imposante d'Alexandre III, ni l'allure majestueuse d'Alexandre II, mais sous ses manières affables et sous une modestie qui touchait à la timidité, on sentait une âme d'une grande noblesse et une générosité sans bornes.

Il y avait dans toute sa personne, d'apparence tellement russe, cette simplicité spécialement slave qui faisait que ce grand tsar de toutes les Russies était plus près du dernier de ses sujets que n'importe quel autre souverain ou chef d'État ne le sont vis-à-vis des représentants de leurs pays.

L'empereur me donna la main en me regardant de ses grands yeux bleus pleins de confiance. Tout de suite, il me parla de mon frère :

— Il nous a fait peur, — dit-il, de sa voix douce. — Quand on vous a prévenu par télégraphe, ma foi, j'étais fort inquiet... Il était si faible, si surmené... enfin, c'est passé. Dieu l'a

préservé encore une fois. Votre frère est plus qu'un ami pour moi... il prend tellement à cœur tout ce qui nous arrive... il partage même nos maladies avec nous...

Ici, l'empereur faisait allusion au typhus de mon frère. C'est en effet en soignant la grande-duchesse Tatiana, qui avait contracté cette maladie lors de son séjour à Saint-Pétersbourg, que mon frère avait gagné cette maladie.

— Votre frère travaille trop, il travaille pour dix, — me dit l'empereur, — ce n'est pas possible de continuer ainsi ; i faut qu'il se ménage dorénavant. Il faudra qu'il aille se reposer après sa convalescence.

— Mais, Sire, — répondis-je, — Votre Majesté connaît mon frère. Il ne prendra jamais de congé. A peine rétabli, il voudra reprendre son service et plus que son service...

— C'est vrai, — dit l'empereur, — mais je pourrai lui ordonner de partir en congé.

Puis, après un moment de méditation :

— J'ai une idée, — dit-il. — Savez-vous ce que je vais faire ? J'enverrai votre frère chez vous, à Lisbonne.

Nous causâmes du Portugal. J'étais étonné de constater combien l'empereur était au courant de ce qui se passait dans ce petit coin si éloigné de la Russie et quel intérêt sympathique il portait à ce pays.

Vers la fin de l'audience, j'entendis du bruit dans la chambre voisine, des voix d'enfants; puis une porte derrière l'empereur s'ouvrit brusquement et se referma aussitôt.

— Je crois, dit l'empereur, en ayant l'air de s'excuser, qu'on m'attend pour déjeuner.

Il me serra la main comme on la serre à un ami qui part pour un long voyage, et l'audience prit fin.

***

Au mois de juillet, j'étais dans les montagnes, à Boussaco, dans cette magnifique forêt de cèdres qui domine une des plus belles vallées du nord du Portugal. Je reçois un jour un télégramme de Tsarskoié-Sélo m'annonçant l'arrivée prochaine de mon frère. Peu de temps après, le Sud-Express débarquait à la petite gare de Luso-Busacco une famille

russe : c'était mon frère avec ses enfants, une institutrice, des colis, des sacs, des rouleaux, des cartons, des valises. Ils apportaient avec eux une odeur de cuir de Russie qui se dégageait de tous leurs bagages...

Qu'elles furent heureuses ces journées passées à Busacco. Les excursions en automobile dans les environs de cet endroit ravissant, les promenades matinales dans le parc ombreux, les splendides couchers de soleil qu'on allait voir de la porte de Coimbra et les soirées délicieuses sur la terrasse de l'hôtel...

Après Busacco, ce fut Lisbonne.

Là, nous étions encore plus à notre aise, puisque nous étions chez nous, sur le sol russe, dans notre légation. Je montrai la ville et ses environs à mon frère ; mais la plus grande partie de notre temps, nous la passions dans le jardin de la Légation, dans ce cadre merveilleux qu'aucun décor de théâtre, aucune féerie ne pouvait égaler.

Mon frère était un causeur séduisant. Il avait un talent très personnel de raconter les choses avec beaucoup de verve, de finesse, d'observation et une légère note d'ironie très spéciale, très russe, quelquefois mordante, jamais méchante.

Pour ce qui concernait ses relations à la cour, il était très réservé et je respectais ses sentiments. Je savais la place qu'occupaient en son cœur l'empereur, l'impératrice, les grandes-duchesses et le petit héritier, pour lequel il avait un véritable culte. Je savais seulement que mon frère était très intime avec eux et les voyait plusieurs fois par jour. Je comprenais bien qu'un médecin dans la famille impériale devait être particulièrement discret. Je ne résistai pas toutefois à la tentation de lui poser un jour une question indiscrète :

— Dis donc, et Raspoutine, qu'est-ce que cet homme dont on parle tant et quel est son rôle à la cour ?

— Raspoutine, — répondit mon frère, — je ne le connais pas.

— Pas possible !

— Cela t'étonne? Eh bien, voilà, c'est la pure vérité, je te le jure, je ne l'ai jamais rencontré au palais, *je ne l'ai même jamais vu*, ce Raspoutine dont on parle tant !

Nous étions à la fin de juillet 1914... J'étais en Finlande, à la campagne, où je passais mon congé. Subitement un coup de téléphone du ministère des Affaires étrangères me rappela à Saint-Pétersbourg. La guerre était déclarée. Il fallait aussitôt rentrer à son poste.

J'étais en train de faire mes préparatifs de voyage pour atteindre Lisbonne par mer en faisant le tour de l'Europe, quand mon frère vint chez moi suivi de ses deux fils aînés, Mima et Joura. Le premier, un garçon sympathique comme on l'est rarement, venait de sortir du corps des pages — il était sous-lieutenant au régiment des cosaques de la garde; le second, presque un enfant, devait commencer sa première année de droit. Il me rappelait un jeune saint-bernard avec ses gestes gauches, ceux d'un corps qui a poussé trop vite.

— Ils vont à la guerre tous les deux, — me dit mon frère, tout simplement, comme s'il disait : « Ils vont à l'Opéra ce soir ! »

— Comment ! tous les deux? — me récriai-je, — Joura n'a que dix-sept ans, il me semble !

— Il ira comme simple volontaire; il insiste, et j'avoue que je le comprends, — me dit mon frère, — je l'approuve même.

Je n'osais regarder en face mon frère, tellement je craignais de lire dans ses yeux ce qu'il nous cachait si soigneusement : le déchirement de son cœur à la vue de ces deux jeunes vies se détachant de lui pour la première fois... et peut-être pour toujours.

Mon frère est revenu me voir deux jours après quand je partais pour Lisbonne. Nous étions émus tous les deux. On avait tant à se dire à ce moment, mais on n'échangeait que des paroles banales, des phrases qu'on dit toujours dans ces conditions.

Enfin, il m'embrassa à plusieurs reprises en me serrant sur son cœur. C'était notre dernier adieu...

***

Le 3 décembre 1914, Mima, le fils aîné de mon frère, en faisant avec un peloton de cosaques une reconnaissance

sur le front nord, se heurta contre des Allemands très supérieurs en nombre. Quelques coups de fusil partirent d'une embuscade, le cheval du jeune officier fut abattu, le cavalier blessé gisait par terre...

— Rendez-vous, — lui crièrent les Allemands, — nous ne vous ferons aucun mal, jetez votre revolver.

Le petit Mima riposta :

— Un officier cosaque ne se rend pas, — et visant un officier ennemi il fit feu; le Boche tomba, et un moment après plusieurs balles mirent fin à la vie du jeune brave [1].

J'ai appris cette nouvelle par les journaux. J'étais à Lisbonne ; impossible d'accourir auprès de mon frère, je n'étais qu'une sentinelle éloignée du champ de bataille, mais j'étais une sentinelle tout de même et devais rester à mon poste.

Inquiet, je m'informai par télégraphe auprès des amis de l'état de mon frère. Les réponses étaient plutôt rassurantes :

« Votre frère, me disait-on, est admirable. Il supporte son malheur avec une résignation sublime. »

Enfin, presque un an après la mort de son enfant, il m'écrivit :

Tsarskoié-Sélo, le 30 novembre 1915.

... S'il était pénible pour toi de m'écrire après mon grand malheur, tu peux bien te figurer combien je souffre en touchant moi-même à cette plaie ouverte de mon cœur. Voilà un an que j'ai perdu mon fils et, depuis ces trois cent soixante-cinq jours, j'ai vu, j'ai parlé à des centaines, à des milliers de personnes, j'ai pu mener avec eux la vie qu'elles mènent ; les soigner, entrer dans leurs joies et leurs misères; pas un seul jour de toute cette affreuse année je n'ai manqué à mon service ni à mes travaux, mais pas un instant tant que je veillais je n'étais exempt du sentiment de vive douleur intérieure. Cette douleur devient particulièrement aiguë lorsque je suis forcé de parler de la mort de mon enfant ou lorsque quelqu'un ou quelque

1. Ce fait a été connu depuis, d'après les rapports d'officiers allemands faits prisonniers dans ces parages. Le sous-lieutenant Dmitry Botkine a été cité à l'ordre du jour de l'armée, la croix de Saint-Georges lui a été allouée et c'est l'empereur lui-même qui a tenu à la remettre au père.

chose vient brusquement me rappeler certains détails ou un incident de sa vie. Ainsi tu comprends pourquoi je tardais à t'écrire.

Aujourd'hui par contre, j'éprouve un énorme désir, une nécessité de causer avec toi, mon bon, mon cher, mon bien-aimé frère et ami. Je viens de passer par une crise de grippe assez forte et compliquée à cause de l'état de mon cœur. Je ne m'attendais pas à revenir à la vie, je l'avoue, et je l'attendais, ce dénouement, presque avec joie, dans l'espoir de rejoindre mon Mima, aux pieds duquel j'aimerais tant me reposer; mais en même temps, il vaut peut-être mieux que je reste encore un peu dans ce monde, afin de soigner Joura quand il sera blessé — ce dont je suis certain — et de remettre ma petite Tania dans des mains fortes, jeunes et aimantes. Bref, je pourrai être encore utile à mes enfants; mais, si Dieu voulait m'appeler plus tôt, je compte sur vous, mes frères, et sur vos charmantes femmes...

. . . . . .

Nous ne devons pas hâter la fin de la guerre et aucun sacrifice ne doit nous arrêter. Malgré tout, nous aurons le dessus... Ici, nous n'en doutons pas un instant. Du reste, notre peuple incomparable ne se ménage pas ; les soldats, comme les officiers, vont à la mort avec enchantement et périssent heureux, à l'idée qu'ils le font pour la patrie et le tsar.

Si nous, qui restons, pleurons nos pertes personnelles, notre malheur n'est qu'un malheur égoïste, et nous-mêmes nous ne sommes que de la poussière dans les événements mondiaux. Combien de générations ont souffert et succombé en Russie pour arriver à nous donner cette vie paisible et heureuse dont nous avons joui pendant quelque temps. Maintenant, c'est sur nous que le sort est tombé, c'est à nous que revient l'honneur et la gloire de souffrir et de périr pour que les générations qui nous suivront puissent vivre dans de meilleures conditions...

Je comprends qu'on ne peut me considérer comme un malheureux, malgré tout ce que j'ai perdu, car, à part mon fils, j'ai perdu bien des amis et des personnes qui me sont particulièrement chères... Non, décidément, je suis un heureux sur cette terre, je suis heureux d'avoir eu un fils comme mon bien-aimé Mima, je suis heureux car je suis pénétré d'une admiration sacrée pour ce garçon qui, sans hésiter, avec un bel élan, a donné sa toute jeune vie pour l'honneur de son régiment, son armée, sa patrie...

. . . . . .

***

C'était au commencement de mars 1917.

La nouvelle m'est venue à Lisbonne, comme un coup de foudre. Un journaliste portugais était venu s'informer à la légation de Russie, s'il était vrai que l'empereur Nicolas II avait abdiqué. Je n'en savais rien, mais les pressentiments les plus sinistres pour mon pays me hantèrent dès ce moment. Les événements n'ont pas tardé à confirmer mes craintes.

J'étais sûr que mon frère n'abandonnerait pas l'Empereur; mais toutes communications étaient coupées entre nous, je n'avais pas de lettres de lui et j'ignore encore s'il recevait les miennes.

Les nouvelles qui venaient de Russie étaient mauvaises, les événements se précipitaient...

Captivité, exil, assassinat !...

Toute une année avait passé depuis la mort de mon frère, quand je reçus de lui la lettre que je donne ici en traduction aussi précise que possible.

Cette lettre a été confiée à la poste, elle est bien arrivée à Pétrograd; mais elle ne m'est parvenue à Paris qu'au mois de juillet 1919.

Tobolsk, le 12 décembre 1917[1].

Mon très cher frère et ami,

Ma pensée et ma main restent comme paralysées devant les obstacles. Tu comprends combien il est difficile d'entreprendre quelque chose qui n'a pas chance d'aboutir. Cela doit t'expliquer mon silence, malgré mon ardent désir de communiquer avec toi, mon bien-aimé frère. Mais aujourd'hui, anniversaire de la mort de notre père, je ne puis résister au désir de causer avec toi, et je t'écris ces lignes sans avoir le moindre espoir qu'elles arriveront jusqu'à toi, un jour...

Nous sommes ici comme dans une arche de Noé, pendant le déluge. Si notre navire n'est pas démoli et englouti par les flots,

1. Le gouvernement provisoire russe, après avoir emprisonné l'empereur à Tsarskoié-Sélo, l'avait déporté en Sibérie. Le départ eut lieu dans la nuit du 31 juillet au 1er août 1917. La lettre de mon frère a été commencée quatre mois après l'arrivée à Tobolsk et achevée au mois de mars 1918.

si par hasard il échappe à la destruction générale en s'abritant quelque part sur un rocher, jusqu'à la fin de la tempête mondiale, ce n'est qu'alors qu'on pourra se débrouiller dans ce bouleversement universel et on verra plus ou moins clair dans ce qui nous est arrivé.

Vivrai-je jusqu'à ce jour?... Qui peut le dire? Qu'en savons-nous? Je vais confier cette lettre à la poste, la jeter dans la boîte à l'entrée de ma maison — je le fais avec le même sentiment qu'un naufragé qui lance à la mer une bouteille avec son dernier salut à la patrie et à ses proches. Celui qui se noie ne sait pas si cette bouteille sera jamais repêchée de la mer et si son message parviendra à ceux auxquels il est destiné; il ne peut y compter, mais il le fait quand même, parce qu'il a un besoin spirituel de communiquer avec les siens au dernier moment de sa vie et parce qu'il sait que c'est le seul moyen qui lui reste par lequel le cri de son âme pourrait atteindre son but...

Jusqu'à Pétrograd, ma lettre selon toute vraisemblance parviendra comme parviennent presque toutes les lettres que nous expédions, grâce au dévouement des employés de la poste; après, c'est la bouteille du naufragé, dans les vagues d'une mer démontée...

Malgré les lettres de quelques amis restés à Pétrograd, malgré les journaux qui nous arrivent de temps en temps de là-bas, malgré les télégrammes que nous lisons, nous ne parvenons pas à nous faire une idée exacte de la vraie situation de l'ancienne capitale de l'ancien empire de Russie. Les journaux nous apportent des nouvelles tendancieuses, discordantes et très retardées; quant à nos amis, ils se tiennent, bien entendu, en dehors de la politique actuelle et ne sont pas plus au courant que nous-mêmes; les télégrammes ne sont pas clairs et sont souvent contradictoires; et, entre temps, les événements se suivent avec une vitesse vertigineuse, comme dans un tourbillon de neige.

Ce qui pouvait paraître vrai le jour où c'était imprimé à Pétrograd, est contredit ou confirmé de nouveau ou modifié depuis et ainsi de suite. Il se passe quelque chose d'incroyable. Je comprends combien cela doit être pénible pour toi d'assister de loin aux convulsions qui précèdent la mort de notre patrie, mais moi je suis heureux que tu ne sois pas là et je me réjouis de te savoir dans ton petit nid, à Granja, vivant dans des conditions auxquelles nous, pauvres fils de Russie, restés dans ses confins, ne pouvons même pas rêver.

L'âme a subi tant de coups, que parfois elle cesse de réagir. Rien ne nous étonne plus, rien ne peut nous affliger davantage. Nous avons

l'air d'être des chiens battus, soumis, obéissants, et prêts à tout, même au pire. On dirait que c'est une apathie, une forme de neurasthénie qui nous réduit à cet état d'abattement, d'indifférence contemplative.

Indifférence !... Comprends-tu ce que me coûte cette indifférence d'apparence? Quel exercice, quel effort de patience, de sang-froid, d'empire sur nous-mêmes, de fermeté et de résignation nous devons tous manifester ici en y joignant encore notre pardon général...

Tout au commencement de la guerre, ayant sacrifié deux de mes fils, j'ai compris que, dans ce monde, je n'aurai plus de tranquillité, mais alors on avait encore des espérances... et quelles espérances !... Maintenant il ne reste qu'un seul espoir, celui dans la grande miséricorde de Dieu. On vit dans une anxiété perpétuelle. On n'est pas rassuré sur ses proches et ses amis — en quelque endroit qu'ils se trouvent; mais, s'ils se trouvent dans ce pays, ils courent un danger, un grand danger... Le fait qu'ils sont en dehors de toute activité politique ne les en exclut pas... Tout le monde m'a gâté dans la vie, on me témoignait tant de sympathie que j'ai fini par avoir un nombre considérable d'amis, et maintenant mon cœur se déchire pour eux, pour ceux qui souffrent et pour ceux qui risquent leur vie.

Au moins, ici, Dieu soit loué, tout est en paix et tranquille. Voici cinq mois que nous vivons ici sous la bénédiction de notre Seigneur. J'ai la chance d'occuper deux chambres avec ma fille Tania et mon fils cadet, le petit Gleb. Les chambres sont un peu froides en hiver, mais mes enfants ne s'en sont pas ressentis. J'ai mes enfants avec moi depuis le mois de septembre. Tant que j'étais seul, je me sentais très malheureux. Ne sachant pas où j'allais et ce qui m'attendait, obligé même de tenir secret mon départ éventuel, je ne pouvais évidemment prendre ma fille avec moi et j'ai dû m'en séparer en laissant mon enfant toute seule à Tsarskoié-Sélo. Heureusement de bons et fidèles amis l'ont placée en qualité de sœur de charité dans l'hôpital du Grand-Palais, où elle avait déjà travaillé et soigné les malades avec toute l'ardeur et l'amour du métier qu'elle avait hérités de moi et que moi je tiens de notre père.

Ma petite Tania était très heureuse dans cet hôpital ; elle avait sa petite chambre, elle était bien nourrie; et tout son temps libre, elle le passait avec les blessés et les malades dans le superbe jardin du palais. Elle était très aimée par tout le monde, par les malades comme par le personnel de l'hôpital et surtout par la supérieure qui avait pour elle une tendresse de mère. Taniouchka a gardé de ce stage les meilleurs souvenirs, mais le désir de me rejoindre en

Sibérie était plus fort que le bien-être dont elle jouissait. Aussi je la pressai de partir voyant que la vie à Tsarskoié-Sélo devenait de moins en moins sûre. Enfin, les nouvelles sur l'affaire Korniloff avec toutes ses conséquences m'on affolé. J'étais inquiet au suprême degré, quand ma petite Tania m'arriva un jour, saine et sauve.

Dieu a préservé ma chère fillette de tous les malheurs et de toutes les horreurs possibles !... En même temps, mon fils cadet, le petit Gleb, qui avait passé l'été avec son camarade de collège, Kazem Beck, dont les parents possèdent des terres dans le gouvernement de Kazan, m'arrivait de l'Oural. Gleb a eu un voyage plus difficile et plus mouvementé que Tania. Il a paru devant moi si pâle et si maigre que je me suis effrayé; un moment je l'ai cru phtisique, mais heureusement les analyses m'ont tranquillisé. Il va bien maintenant et suit ses études au collège local.

. . . . . .

Je suis plus ou moins satisfait, maintenant; la ville de Tobolsk me plaît, elle est très pittoresque. On est bien logé — comme dit notre proverbe : « serrés, mais sans outrage ». Le peuple est simple et très affable, le climat jusqu'à présent ne s'est pas montré très hostile ; nous avons eu même un automne superbe et l'hiver jusqu'ici est très doux. Nous n'avons pas eu plus de 25° C. au-dessous de 0.

Tobolsk, le 20 mars-2 avril 1918.

Regarde, mon très cher frère, combien de temps s'est écoulé depuis que j'ai commencé ma lettre. « Un temps prodigieux », comme disent les gens de Sibérie ponr signifier un terme très long.

Si j'avais le temps de relire ce que je t'ai écrit, il y a longtemps que j'aurais expédié cette lettre — mais je n'avais ni temps, ni forces pour le faire. Je passe des journées entières à visiter des malades, car je ne refuse mon aide à personne. Seulement je ne puis recevoir personne chez moi, car, comme je te l'ai dit, nous vivons à nous trois dans deux chambres, je partage la mienne avec mon fils. Ce travail médical me passionne, m'empoigne d'autant plus que je jouis ici d'une grande confiance des gens du pays qui sont sympathiques, simples et très cordiaux ; ce travail me donne aussi les forces nécessaires pour supporter l'épreuve qui nous est destinée.

Le déluge continue, mais on a parfois l'impression que l'arche de Noé résistera. Nous sommes tous ici, grâce à Dieu, bien portants.

Ma petite Tania est très occupée à expédier des vivres à nos amis et parents qui n'en ont pas et qui sont affamés à Pétrograd; quant

à mon Gleb, il travaille assidûment et se prépare pour son examen de maturité (baccalauréat).

Je t'embrasse, mon très cher et bon ami, toi et la chère Fanny, avec la même tendresse et ardeur avec lesquelles je vous aurais sauté au cou si j'avais le bonheur de vous revoir...

Combien nous avons été heureux de recevoir l'illustration portugaise, où nous avons trouvé le portrait de Fanny et les photographies de vos Salons à Lisbonne. Tout cela nous dit tant ! Je te remercie pour la grande joie que tu nous a causée par cet envoi. Encore, et encore bien des fois, je t'embrasse, nous vous embrassons tous les trois chaleureusement, de tout notre cœur.

Que Dieu vous garde et vous bénisse.

Ton frère qui t'aime tendrement.

EUGÈNE

P.-S. — Nous avons déjà le printemps, un splendide printemps. Je me tiens devant ma fenêtre ouverte, on peut même sortir sans pardessus dans la journée.

Quelques jours après l'envoi de cette lettre, l'empereur a été brusquement transféré de Tobolsk à Ekaterinbourg. Mon frère a fait ce voyage avec lui, comme nous le savons par le Livre blanc anglais, ainsi que par la commission d'enquête.

Quatre mois après a eu lieu le massacre. L'arche de Noé s'est brisée, contrairement aux lueurs d'espoir qu'on pouvait encore avoir en avril. Depuis le départ pour Ekaterinbourg, il n'y avait évidemment plus d'espoir.

Ce que ces mois ont dû être pour ces martyrs, le saurons-nous un jour?...

En attendant, je pense à mon frère, à ses derniers adieux, si affectueux, si tendres... Je le vois devant moi avec son sourire, exprimant la bonté même; je le sens venant à moi comme s'il était en vie, les bras tendus, me serrant contre sa poitrine et m'embrassant à plusieurs reprises, comme il en avait l'habitude; et ses paroles si chrétiennes de sacrifice et de pardon me reviennent constamment à la mémoire...

PIERRE BOTKINE

SCHÔROUQ

Le monstre fut-il engendré aux temps préhistoriques, aux temps que l'homme commençait à se tenir dans la position verticale ou naquit-il bien après, alors que le sol des Maurétanies s'étant soulevé, une mer immense se trouva prise dans les terres de l'âge tertiaire, au cœur de l'Afrique?

Nul ne le sait, car les idées qu'émirent sur lui, au cours des âges, les historiographes et les écrivains de légende n'ont qu'une valeur d'hypothèse. Quelques-uns prétendent que ce Temacin redoutable s'était déjà formé dans les eaux quand les montagnes les emprisonnèrent, d'autres, que né dans la mer saharienne, il avait évolué durant des milliers de siècles avant d'atteindre à sa forme définitive, bête fabuleuse dont une partie du corps se décomposait tandis que se reconstituait le reste.

On s'accorde à croire qu'il naquit de l'essence même de la mer : l'action du soleil asséchant le Sahara n'y sut effacer complètement la vie. Après une lutte séculaire, celle-ci s'était adaptée, elle avait suscité ce Léviathan d'Apocalypse, dont le souffle brûlant fut dénommé « Schôrouq » par les Orientaux et « Sirocco » par les Français, bien plus tard.

Il est vraisemblable qu'Héraklès, chasseur de monstres, connut son existence et rêva de le vaincre du même bras qui dompta tant d'horribles chimères. On montre près de Bougie, à Ziamah, la grotte où il séjourna avec treize de ses compa-

gnons. Du plus lointain des âges, les aborigènes se sont transmis son nom. Ils l'altèrent, mais les caractères qu'ils prêtent à Hercule sont bien ceux que la légende accole à son souvenir.

Ces confus descendants des Maisaissy racontent que l'été venu, le fils d'Alcmène se préparait au départ quand l'haleine du simoun arriva jusqu'à lui. Par delà les cimes de l'Atlas et les pentes du Sahel versant leurs arbres jusqu'aux vagues de la Méditerranée, âpre et calcinante, trente jours et trente nuits, elle souffla, venue du recul incommensurable. Sur deux cents lieues, le long des rivages maugrebins, les forêts brûlèrent.

Hercule eut peur, ajoutent-ils. Il ne descendit pas dans le pays central, mais longeant strictement la mer dont le rassurait la présence fraîche, il se dirigea vers l'Occident. Ainsi parvint-il jusqu'à l'endroit où se conjoignaient l'Europe et l'Afrique. Et sans doute est-ce pour se laver de sa défaillance qu'il entreprit l'œuvre énorme de séparer les continents.

Le jour où s'unirent l'Océan et la mer intérieure marque le triomphe de la bête, tapie là-bas, dans le renflement de l'Afrique dont les contours grossiers simulent quelque forme de fœtus.

La place ouverte par la hache à la hauteur même du cerveau signifia que la terre africaine ne serait jamais une chose complète en soi, seulement un embryon survivant des premiers âges, hostile et condamné à la stagnation éternelle. Ce jour, triompha El Simoun, le monstre dont le dos gigantesque émerge à peine du limon sablonneux, parce que, ce jour, le renoncement du héros lui concédait l'Afrique en royaume.

Désormais l'histoire libyque va retracer uniquement la défense qu'il oppose aux forces de progrès, lesquelles, par ailleurs, ayant discipliné le monde, s'efforcent de s'introduire en Afrique. Simoun symbolise la volonté de destruction, le vœu de rester inerte, et Simoun balaie de sa tempête ceux qui se proposent d'apporter le *Changement*.

Ces derniers l'attaquent à plusieurs reprises. Leurs forces s'usent et la bête, ne se lassant point, les chasse ou les courbe sous sa loi. Seul, durant cinq siècles, le peuple romain l'affronte et la refoule. Déjà les vexillaires ont pénétré dans le désert, les œquitates y ont construit des forts et la mort du monstre

apparaît proche, quand l'Empire s'écroule. Après Rome, comme une poignée d'herbe au vent, sont dissipés Vandales et Byzantins. A la voix de Sidi Okba, des solitudes de l'Arabie Pétrée, les Bédouins accourent, puis les pasteurs arabes. Leurs frères conquièrent l'Espagne et l'Asie Occidentale, mais au pays d'El Simoun, ceux-là ne fondent point d'empire, et, pour eux, les siècles coulent dans l'anarchie.

Les siècles coulent... puis les descendants éloignés de ces Romains qui menacèrent la bête reviennent dans le pays. Dans la proche Europe leur race a progressé merveilleusement : ils ont asservi les éléments, ils disposent de forces nouvelles, inconcevables et qu'ils savent cependant n'être que les prémices de leur puissance à venir.

De suite leur œuvre surpasse celle de leurs ancêtres. Mais le centenaire de la conquête n'est point encore célébré que des disparités se révèlent, dans la race victorieuse, entre ses fils implantés au Moghreb et ceux demeurés en Europe. L'âpre énergie qui anime ceux-ci, cette ténacité et ces efforts qu'ils dépensent à la poursuite de la connaissance et du progrès, tout se tarit chez les exilés. La paresse orientale dissout les volontés et détend les muscles. Au lieu du rude hiver, le printemps tiède ; au lieu de l'autan qui cingle, le vent du Sud, lourd de sommeil et de rêves troubles, le vent chaud du Sud, ce poison avec quoi la Bête cherche à réduire ses ennemis.

Les chefs des envahisseurs, sans la discerner nettement, subodorent la menace. Au hasard tâtonnant de la recherche, un jour, ils s'émeuvent de l'inconnu qui gît au Sud. L'instinct les avertit qu'un ennemi redoutable s'y perpétue. Là brûle l'incendie dont la fumée les asphyxie, là prennent source la haine et la négation dont ils veulent arrêter les ravages. La curiosité, l'esprit d'aventures et le sentiment qu'il possède de sa force, à cette époque de son développement, poussent ce peuple à l'action. Agir, pour lui, c'est se justifier.

Les soldats s'avancent jusqu'aux confins des sables. Dans leurs blockhaus, tandis qu'ils en reçoivent directement l'exhalaison, ils apprennent en veillant la légende d'El Simoun, le sirocco rouge, celui qui tue par la soif et le feu.

Il ne suffit pas aux conquérants d'avoir des gardes au seuil des solitudes, il leur faut les posséder. Cette force hostile, ils

décident de l'attaquer. Comme on plonge une épée dans le corps d'un ennemi, on plongera des troupes dans ces steppes.

On sait seulement qu'elles sont faites de dunes, de plateaux pierreux où se disséminent de vagues oasis : quelques milliers de Touareg Hoggars ou Chaamba y vivent de piller les caravanes et de vendre des esclaves. C'est contre eux qu'on dirige l'expédition. Ils seront châtiés d'être les tenants de la Barbarie ; on les soumettra et, en même temps, *on découvrira le désert.*

Tous les fils de la vieille Europe participeront à cette croisade. Les mercenaires de la légion se réunissent à Colomb-Béchar et dans les Ksours de la Zousfana. Ils iront jusqu'au Tchad, ce qui demeure aujourd'hui de la mer intérieure où prit naissance le Léviathan. Un chaambi s'est offert à les guider. Salué par des coups de fusil, il est arrivé providentiellement, un soir. Le besoin de se venger l'amène. De toute sa tribu, lui seul survit. Enfants ou femmes, les autres, tous les autres ont été massacrés par les Hoggars, dans un guet-apens. Voici cinq jours qu'il fuit comme un lièvre devant la poursuite du rezzou, lui, un homme ! Son méhari va crever de fatigue, mais il est arrivé, Goull Akbar ! Il est arrivé... Par pitié, que les Français acceptent le secours que leur apporte sa haine ! Pour les guider, il ne demandera rien d'autre que la joie de se battre à leurs côtés...

Seghir Cheik est un grand guerrier couleur de bronze clair. Quand il raconte comment fut anéantie sa race, l'écume lui mousse aux lèvres ; il hurle à la mort comme un chien sauvage. Partir, ah ! partir !...

On le questionne sur le désert : il répond d'abondance, la bouche fleurie de sourires et de promesses. Lui, sait les pistes, les puits, les oasis et les vals où faire halte. Sous sa conduite, dans deux mois, on atteindra les pays noirs, les Hoggars exterminés. Les Hoggars ! Ses mains se crispent, ses yeux revoient...

Au bordj, devant la table où se déploient les cartes, à diverses reprises, longuement on l'a interrogé. Après lui avoir fait jurer fidélité sur le Koran, on l'a promu guide de la caravane et c'est avec un cri de joie farouche, en baisant les mains du colonel, qu'il salua l'heure du départ...

*
* *

Par une nuit qu'endiamantait la lune, la colonne se mit en marche. Elle comprenait deux mille chameaux porteurs de vivres, une compagnie de tirailleurs, des goumiers et huit cents légionnaires : des hommes terribles, non des paysans déguisés ou des citadins aveulis, mais des soldats. L'arme au poing, l'insulte aux dents, partout au monde ils s'étaient battus, au Congo, au Tonkin, sur les arroyos du continent mystérieux ou la vase putride des lagunes. Dans les pagodes aux toits pointus que garde aux angles le sourire grimaçant des Boudhas, dans le murs croulants, derrière les palissades de bambous, ils avaient subi des sièges, souffert la soif torturante et la vermine qui grouille. Au pays des Jaunes subtils et chez les Noirs aux cruautés candidement énormes, partout ils avaient saccagé, brûlé, tué. Pour l'entreprise folle, la marche à la mort et le sacrifice, sur un signe, à toute heure on les trouvait prêts. Autant que leurs corps étaient groupés, leurs esprits étaient solidaires. D'avoir même haine, même amour et même instinct, cela les faisait pareils, unis comme des molécules de terre dans une motte. Des hommes terribles : une élite, ceux sur qui s'usèrent toutes les pestes et toutes les malarias : les fils de l'aventure et de la mort.

Ils s'enfoncèrent gaillardement dans l'étendue, rieurs tels des écoliers qui vont en promenade, insoucieux du péril, incapables du reste de rien redouter et soutenus par la vénération que leur inspirait Grisel, leur vieux colonel, un homme sec dont la face cendrée, les moustaches de scintillant argent et les prunelles d'acier clair évoquaient l'idée de quelque chose de métallique et de coupant. Chef énergique, la nécessité de maintenir la discipline ne lui prêtait motif à nul déséquilibre. Il n'avait pas de sautes d'humeur, ces dédains dont s'humilient les simples, dans le secret ; il était égal par le caractère, paterne, bon de vraie bonté et non à la manière de ceux qui, visant à la popularité, simulent de s'intéresser aux hommes, outils de gloire et de bénéfices. Grisel aimait ses soldats. Pour tout ce qu'ils possédaient de commun avec lui : le goût de l'aventure et du vagabondage, et selon l'heure le stoïcisme,

la gouaille ou le panache. Prudent, rompu à toutes les ruses de la guerre coloniale, avec, dans ses bras maigres la force d'un assommeur de bœufs et dans ses jambes dégingandées des agilités de jeune cheval, il faisait bien son métier de chef, dur aux autres comme à lui-même, sévère avec tant de justice qu'on négligeait de le trouver rigide.

Homme sans apprêts, dédaigneux de la diplomatie des scribes, il avait choisi de ne pas s'abaisser, et, parce qu'il négligea les à-côtés du métier, sa carrière ne paraissait pas devoir finir aussi brillamment que firent augurer son intelligence et son savoir. Il s'en consolait.

« Bien finir, songeait-il, tomber sur le coup, en service commandé, à la bonne heure ! Les fauteuils de cuir et la rédaction des circulaires, bon pour un commis, moi je suis un soldat... »

Mot exact. Depuis quarante ans bientôt, sur tous les points du globe où s'entrechoquaient les batailles, on avait rencontré ce romantique de la guerre.

— J'aime les coups, — expliquait-il. — Folie, erreur, faiblesse ! Qu'y puis-je?...

Commis à l'entreprise difficile, il entraînait maintenant vers les solitudes uniformes de l'Afrique sa phalange de héros et de vagabonds magnifiques.

En tête de colonne, il racontait des anecdotes à ses officiers, ou bien descendu de son méhari et marchant du même pas que la troupe, il se mêlait aux conversations des hommes. Quand le service s'accomplissait normalement, quand, en toute sécurité, s'effectuait l'étape, on le voyait riant et plaisantant. D'autres fois, rêveur, l'esprit lointain, comme une lame sur la meule, il repassait sa vie au fil de sa mémoire. A ses côtés on faisait le silence, respectueux de sa songerie. Cela finissait sur un geste brusque, sur un soupir. Résignation, regret?...

— Eh bien, toi, ça ne va pas, mon garçon?

— Ça va, ça va ! — se défendait l'autre, riant.

Quelquefois l'homme demeurait sombre : l'heure du cafard.

— Parle...

Le troupier disait son histoire, navrante le plus souvent, une folie de jeunesse, un mauvais coup, du vol, du meurtre, puis le refuge : la légion ! A présent, mort dans la vie, il s'appe-

lait Wéber, Schultz, Diégo, n'importe comment, abritant sous un état civil de fantaisie l'infortune de sa vie tragique.

— Bah!... — disait Grisel, — au moins tu as vécu. La passion, dans un esprit, c'est comme des meubles dans un logis : ça garnit... Et moi, crois-tu que je n'ai point ma part, penses-tu que je suis un épicier, un notaire?...

Il se contait — joies et douleurs à quoi se mêlaient des rappels de paysages, des récits de batailles, des gestes accomplis : un serrement de main, un baiser des doigts, un baiser des lèvres, dans des cheveux.

Sa parole lavait les âmes. Quand il se taisait tous savaient que souffrir est une imagination justiciable du sourire, que vivre est une plaisanterie qui se rachète presque uniquement par la fin qu'on lui donne. L'optimisme renaissait, le courage, une sorte d'humilité joyeuse et d'ascétique renoncement, à la faveur de quoi, plus nettement, s'imposait la nécessité d'accomplir le Devoir.

Ainsi la colonne commença-t-elle sa descente.

Deux jours après, sortie de la zone battue, elle atteignait le grand désert. On monta le camp. De leurs baraques de toile, les soldats contemplèrent l'immensité qui s'approfondissait devant eux. Ils dominaient une sorte de plaine d'une tonalité jaunâtre, comme poussiéreuse sous le porche surélevé du ciel. Ils regardèrent s'y glisser l'aube. Et jamais rien ne les avait émus comme cette étendue si calme, eux les arpenteurs du monde.

Ailleurs la perspective avait été forêt, plaine, bastion, lagune, un tout fini et circonscrit avec du détail limitant, du relief ramassé d'un coup d'œil au moment de l'assaut. Ici s'étalait le pays du vide, le pays du rien. Dès le seuil on éprouvait comme l'angoisse d'un abîme proche, d'une chute, les plans du sol inclinés tout à coup.

Ils furent graves. Avant que n'eût surgi la boule du soleil, tandis que l'aurore délayait ses brumes, le monde apparut violâtre et bleuté, si doucement vaporeux que l'âme s'y faisait simple jusqu'à l'innocence. L'espace s'illuminait, sur le paysage une grande flamme blanche tombait, reflet vibrant, palpable, sembla-t-il. L'accablement avait fermé leurs yeux. Dans le rêve, à l'égal des hordes guerrières tant de fois ruées sur

l'Afrique, pareils aux légionnaires de Scipion à qui faisaient cortège les prostituées de Suburre, pareils aux guerriers d'Okha qui traînaient après eux tous les vices de l'Asie, ils possédèrent une âme collective de luxure et de meurtre : pillage et viol, — félicités ! Au réveil, le soir continua leur vision, l'illimitant. Quand les sables s'embrasèrent, que devant leur départ, dans l'éloignement prodigieux s'éternisa le crépuscule, ils levèrent leurs bras, jetant vers l'aventure magnifiée là-bas, dans le couchant, l'avidité de leurs cœurs.

Le jour ils dormaient sous les tentes. Autour du camp s'étalait le vide. Du sable, ni arbres, ni bêtes, hormis la vipère à cornes dont la morsure foudroie, hormis, de-ci de-là, un daya chétif s'obstinant dans un bas-fond, une touffe de drinn, un buisson de nopals, minuscule, restituant quand même à la mémoire le souvenir des arbres, ces compagnons d'ailleurs, au pays des hommes...

Et la nuit, sans lassitude, simulant le jeu d'une cisaille, leurs jambes émiettaient l'espace, de leur grignotement patient.

Après la région des bétoums et des térébinthes, l'expédition atteignit le pays des gours. Là toute végétation disparaissait La Chebka, le grand filet du désert, s'étendait autour d'eux. Le sol y est recouvert de monolithes géants, d'entablements rocheux, coupés de défilés.

— Allons, les enfants !... — disait Grisel. — De la joie, une chanson... Qui est-ce qui commence?

Aux heures de lourde fatigue, il avait toujonrs quelque histoire dont rire, et sur les énergies qui défaillent son exhortation agissait comme un coup de fouet.

— Allons, qui est-ce qui commence?

Tous les cinq jours on s'arrêtait pour prendre un peu de véritable repos. Et chaque fois Grisel cochait sur sa carte le chemin parcouru.

On cheminait la nuit, à cause du soleil implacable. Au désert du vide se superposait le désert du silence. Les chefs causaient, leurs voix instinctivement assourdies ; derrière eux les fantassins suivaient en silence, car de s'écouler toujours entre des sommeils diurnes hachés d'hallucinations et de cauchemars, leur marche revêtait comme l'irréalité d'un songe. Parfois, dans l'air bleuté, un goumier faisait pleurer sa flûte. Son

bercement mélancolique exprimait l'infinie tristesse des étendues : comme elles simple, grave, monotone.

Un soir, le soleil s'abaissa dans une apothéose de flamme et d'or. Et toute la nuit la douce flûte joua sous la lune, une lune bleuâtre fardée de phosphore. Puis le matin, au débouché d'un col, ils furent baignés d'une grande vague d'air chaud qui s'insinuait sous le vêtement, séchait la peau, mettait à la face une cuisante caresse.

— Schôrouq !... dirent les goumiers.

Le Sirocco ! C'est avec ce compagnon qu'ils chemineraient désormais. Devant eux l'espace fut rouge. Près de Grisel, tendant son bras, le guide montra une flaque scintillante :

— L'eau !...

Ils entraient dans l'orbe d'El Simoun...

***

... Joyeusement, au rythme allègre d'une chanson de route, bien que de plus en plus le pays se fît aride et désolé, l'avance pénible, la Chebka, jusqu'alors, les avait distraits de son mouvement : pierres aux formes étranges, blocs entassés dessinant des profils singuliers. Plus bas les accueillit l'Erg, l'immense perspective uniforme, une sorte de plage infinie. De loin en loin, ils rencontraient une oasis. Elles s'échelonnent sur la solitude comme des îles sur la mer. Amas de maisons de toub que coupent d'étroits passages voûtés, elles s'assoient à l'ombre des palmeraies. Irrigués d'innombrables séguias, des jardins les enclosent, plantés de fèves et de melons, légumes hâtifs poussés dans une chaleur d'étuve et qui atteignent un développement énorme. Quelques milliers de sédentaires y poursuivent une vie somnolente, des mouflons, des chèvres étiques, des chiens et l'indispensable chameau y représentent le monde animal, avec les légions d'insectes et les nuées de moustiques.

Les soldats goûtèrent la joie de se reposer au murmure de l'eau qui court, sous des feuillages filtrant en ombres bleues les ors de la lumière. Jours de halte et de liesse, jours d'oubli !

Ils repartaient, fourmis minuscules, et après quelques jours une autre oasis apparaissait sur l'étendue comme la tache d'un navire sur les flots. Puis, bien après les derniers palmiers, on parvint à ce point du désert que nul fils de l'Europe n'avait foulé jusqu'ici. Jour mémorable qu'illustrèrent des réjouissances et une double distribution de vivres. Grisel eût voulu relater dignement le fait. Ici, aurait dit quelque inscription lapidaire, ici ont fait halte les troupes françaises descendant vers le Tchad sous le commandement du colonel Grisel. Ainsi dans les gorges d'El Kantara, Trajan Optimus, le germanique régnant, la IIIe légion Auguste avait laissé trace de son passage. Mais il n'était ni roche, ni falaise ; du sable, du sable partout...

Tous les quatre jours en moyenne on rencontrait un puits, trou profond d'où l'on remontait une eau rare, claire mais saumâtre ou vaseuse et frétillante d'une multitude de petits vers. On campait, on refaisait provision dans les cylindres d'aluminium, on cuisinait. Ces puits s'échelonnent régulièrement, déterminant la route. D'une manière générale on allait vers le Sud, toutefois d'une marche tortueuse, par détours et crochets. L'Eau ! l'eau, c'était la préoccupation constante, l'obsession de Grisel.

Sans cesse, il interrogeait le Chaambi.

— Eh bien, et ce puits?...

— Demain !...

Si la promesse se réalisait, la face métallique du chef s'éclairait d'un sourire. Si le Targui s'était mépris, s'il opposait à la question revenue son inévitable « demain », le regard au reflet d'acier s'appesantissait étrangement sur lui, dur, avec l'éclat d'une lame qu'on viendrait d'affûter.

La progression s'accomplissait dans la monotonie, nul événement ne se produisant, hormis la rencontre d'une caravane qui revenait de Ghadamès, troupe d'Arabes hérissés de poignards et de fusils à répétition qui charroyaient du sucre, des épices et sans doute des armes. Les chefs s'entretinrent ; ils échangèrent des présents et les convois se regardèrent mutuellement décroître et disparaître à l'horizon. Plus tard, on découvrit sur le sable des empreintes de méhara. Un rezzou targui venait de passer là. Une agression sembla possible.

— Oui, — souriait Grisel, cependant que le guide le prévenait, — oui... Ils peuvent venir, nous les recevrons, tu verras ça...

Autour du camp, on braqua les mitrailleuses. Vers trois heures, un peu avant l'aube, sur la lune s'érigea le profil fantastique des méhara lancés au galop et cette tache blanche des cavaliers sur leur dos noir. Ta... ta... ta... tatatatata !... les mitrailleuses crépitèrent. Tout s'effaça. A trois cents mètres on retrouva pêle-mêle des cadavres de bêtes et de Touareg.

Contrairement à leur habitude, les pillards avaient abandonné leurs morts, tant les avait effrayés l'engin vertigineusement rapide. Vêtus de laine fine, un voile noir masquant leur menton, ces Touareg étaient de beaux hommes musculeux, comme coulés dans le bronze, avec des visages réguliers et des nez aquilins.

— Tu vois... — disait Grisel au guide qui l'accompagnait, — tu vois...

Il avait une malice au coin de l'œil, un air guilleret d'ironie.

« Vois donc, cela voulait-il dire, vois donc ce qu'il en coûte de se frotter à nous... »

Exultant d'une joie féroce, son poing tendu, Seghir criait des injures à ces morts :

— O sacripants, charognes immondes, vous êtes payés de vos crimes !... La justice de Dieu est grande et voilà le fruit de mes malédictions !...

Retournant ces cadavres à coups de pied, il avait même trempé un voile de face dans le sang d'un chef et porté le chiffon rouge à ses lèvres :

— J'ai juré de goûter au sang de ces chiens !...

Malgré ces témoignages de haine orientale, malgré l'effroyable histoire d'assassinats contée là-haut, devant la table où se déployaient les cartes, de plus en plus et sans qu'il puisse raisonner son sentiment, Grisel se méfie de Seghir Cheik.

L'homme appartient à une race astucieuse dont l'inconcevable cruauté terrorisa les tribus pourtant guerrières qui peuplaient le Moghreb aux environs de l'an mille. Ce Chaamba dont l'âme se masque d'un regard opaque prétend remonter à Abou-Beker, l'illustre conquérant. En des temps reculés, ce grand ancêtre a soumis les noirs du Sénégal et fondé au Maroc,

en moins de dix ans, un empire que l'histoire le montre abandonnant en plein triomphe. Il regagnait le désert, et depuis huit siècles ces Lemtouna qui avaient asservi l'Espagne et porté au plus haut point la gloire des Almoravides, s'isolaient dans le Sahara stérile. Aujourd'hui une haine fanatique les dresse contre les Français, ces mangeurs de porc qui sacrifient aux idoles et osent venir les menacer dans leurs solitudes jusque-là respectées.

Quel est-il, que veut-il, celui-ci, fantôme taciturne qui guide la colonne dans la sérénité du jour lunaire ou l'alchimique reflet des étoiles?...

Qui saura, et comment savoir?... Grisel veille au pays de la ruse....

Justement, l'étendue jusqu'alors si vide se peuplait d'énigmatiques ennemis, et les attaques se multipliaient. Chaque nuit, sur la détonation des fusils, comme un chant sur la tessiture de l'accompagnement, la mitrailleuse précipitait son bruit sinistre, ce ta-ta-ta bondissant, monotone et qui halette. Durant la marche, tirées par des hommes tapis en embuscades, des balles saluaient des éclaireurs. Escarmouches sans importance ! Du reste l'attaque directe, la vraie bataille, Grisel ne la redoutait point, au contraire. Sa crainte venait d'ailleurs, du désert hostile, de la chaleur torride, surtout de la soif ardente. Avec le cailloutis calciné ou succédant à la plaine couleur de sel, alternait le sable. Du ciel blême s'abattait un éclairage lugubre, quasi artificiel et avec lui comme du silence. Le soir et le matin constituaient les deux aspects du monde qui différassent : le matin violâtre, le soir sanglant. Le jour n'existait que monotone lumière et morne brasillement.

Ils foulaient le sable ou le plateau rocheux, mais dans les dunes la marche était désespérément pénible. Quel que fût le sol, on se mouvait dans la même chaleur cuisante, les lèvres parcheminées, la bouche aride. On distribuait l'eau par rations parcimonieuses. Parfois le vent leur emplissait les yeux d'une poussière brûlante.

Alors ces hommes réchappés de tous les bourbiers du monde, des cloaques du Tonkin comme des lagunes putrides de Madagascar et des arroyos du Dahomey commencèrent à souffrir au-dessus de leurs forces. A cinquante jours du

départ, une cinquantaine avaient péri. Les malades gémissaient dans les palanquins; d'ordinaire ils duraient trois jours ou quatre... Après l'agonie on les ensevelissait sous quelques pieds de sable. Là leur chair achèverait de se déssécher, sans pourrir elle se réduirait en poussière pour frapper à la face des caravaniers, dans l'insulte du vent.

Chaque jour réduite, la colonne poursuivait sa descente. Le seul regret de ces routiers était de ne point rencontrer là un ennemi qui consentît à se battre, dont on aurait fait place nette, pour en terminer. Un ennemi autre que le Targui insaisissable, autre que ce vent chaud, cette haleine empoisonnée du monstre veillant là-bas.

— Schôrouq ! — disaient les goumiers, — Schôrouq !...

Leur voix gutturale plus profonde, plus peureuse :

— Schôrouq !...

A la halte, de jour ou de nuit, assis en cercle, ces hommes graves contaient la légende millénaire :

— Il vit dans les marais profonds, à des lieues et des lieues au Sud... Il ne pardonne jamais les offenses dont on l'outrage... Bien que nul ne l'ait vu sans mourir aussitôt, on rapporte qu'il est long de plusieurs lieues, couvert d'écailles, avec une tête de femme et des pattes de lion... Son haleine est noire, quoique plus ardente que la flamme...

— Malheur à ceux qu'il rencontre, — poursuivait Lamine M'Tarzi, le brigadier. — Malheur !... Jamais ceux-là ne reverront le jour, ni ne goûteront aux lèvres d'une femme, dans une chambre emplie de coussins. On n'entendra plus parler d'eux, et ni leur famille, ni personne au monde ne retrouvera leurs restes. Ils seront morts, on ne sait comme...

— Il est plus rapide que le vent, — reprenait le premier conteur, d'une voix psalmodiante, — il souffle du feu par les naseaux... Telle une montagne, sa tête atteint aux nues, ô frères, il a des cornes de chèvre et des yeux verts, comme les panthères,...

— Croyants, sa gueule est un abîme... — continuait un troisième. — Des villes entières y disparaîtraient... Malheur à ceux qu'il trouve sur sa route...

— Schôrouq !...

Ainsi causaient à voix basse les plus vieux des goumiers,

ces hommes graves assis en cercle, cependant qu'écoutaient les plus jeunes, de l'effroi dans leurs prunelles.

On descendait. Maintenant les Hoggars se contentaient d'apparaître par intervalles et dans l'éloignement, les escortant à distance. Ils ne constituaient pas un danger redoutable, quelques volées de mitrailleuse les éparpillaient comme un vol d'oiseaux farouches, mais de les savoir toujours présents, on éprouvait une irritation sourde, une petite fièvre, et par précaution, on observait le même ordre adopté dès le départ : éclaireurs, gros, arrière-garde, les chameaux porteurs au centre.

***

Près d'un feu de bouses, le sergent Média dessina sur le sol la topographie du désert.

— Ce trou-là, c'est le Tchad et ça, — il abaissait une ligne vers le trou, — ça, c'est la route que nous avons faite. Encore une fois et demie autant et on arrive...

Le feu éclairait leurs visages, des visages rudes, parcheminés, moustachus, tous bronzés par le grand hâle et tous également tristes.

Ils contemplèrent le schéma grossir. Holbeck et Diego Blas eurent un juron, Amilcare Boletti se récria. Ils étaient quinze, assis en rond, attendant que le café fût prêt. Tous furent douloureusement surpris. Quoi ! Depuis deux mois, ça leur effort ; tant de marches, tant de jours !... Encore une fois et demie autant !...

A la réflexion, le succès de l'entreprise apparaissait problématique. Et l'avenir se précisa sous la forme d'un cheminement sans repos, où ils iraient, perdus dans la brume des temps, vers un abîme : la mort...

— Bah ! — siffla l'adjudant Menegaux sous sa moustache en accent circonflexe, — on en a vu bien d'autres !...

— Bah !...

Ils se protégèrent de résignation, en braves ; depuis longtemps ils avaient consenti le sacrifice de leur vie. Et puis, tout au fond d'eux, quand même, par habitude, parce que très souvent ils avaient dû de survivre au miracle, l'espoir irréductible continua de brûler sa petite flamme.

Ils étaient quinze, assis en rond, autour du feu.

— Peut-être que tu te trompes... — hasarda Ludovic Atrica, un sergent taciturne à museau proéminent de lièvre, — peut-être que tu te trompes...

— Sûrement ! — affirma Kremer, un Allemand du Sud.

— Sûrement ! — dirent d'autres.

Tous se raccrochèrent, tous, Bœlke le Danois, Weignartner, Buso, Harrisson l'Anglais fumeur de pipes :

— Bien sûr, tu dois te tromper !...

Média secouait la tête :

— Je sais ce que je dis ! Vous ai-je jamais conté des blagues, moi?... Et les cartes, n'est-ce pas mon métier. Je dirigeai ce service-là, cartographie, section M...

Il avait été officier d'état-major dans les armées de la Double Monarchie. On ne pouvait douter de sa science. Avec lui, Grisel discutait stratégie, et Vatine, le mathématicien, se distrayait au jeu des équations. Bref, un homme sérieux, proposé pour le grade d'adjudant. Il devait dire vrai...

— Ici, nous sommes ici, vous pouvez me croire...

Il piquait son doigt sur le sable.

— Alors nous sommes foutus !.. — exprima Holbeck, le double. — Jamais nous n'arriverons ! Au début, tout beau... Ça marche toujours au début... Mais ça se tasse, ça se tasse les effectifs !... On crève... Et de plus en plus on va crever...

Les yeux sur son schéma, le petit homme eut un geste de la main, dans le vide...

Silencieux, les autres se regardaient.

— Fatalité !... — jura Blasco Diaz. — Je le savais du premier jour, la maladetta !... J'ai jamais eu de chance...

Espagnol évadé des présidios marocains, superstitieux jusqu'à la demi-folie, il se croyait victime de quelque occulte persécution et ne disait un mot qui ne fût pour se plaindre de sa constante infortune.

Ils burent leur café. Après, l'un d'eux exprima le regret qui le poignait, un gros homme avec une grosse face trouée de gros yeux :

— Si seulement c'était la guerre ! Mourir n'est rien, mais mourir comme ça !...

Ah ! la guerre, la belle tuerie, la musique des balles, l'assaut

à la baïonnette et les bombances d'après quand on réchappe, les femmes qu'on caresse, les nourritures dont on se gave... la guerre, la bonne guerre qu'ils rêvèrent au départ, oui ! mais ça...

Encore Média eut son geste vague :

— Que faire?...

***

Oui, que faire?... Le jour, sous sa tente, ou la nuit, quand il avançait de sa marche d'échassier pensif au côté de ses hommes, Grisel se le demandait.

Que faire? Remonter?... Tâche impossible, faillite impardonnable ! Deux mois de marche par des routes plus longues d'être connues, les Touareg, le climat... Tandis qu'en persévérant, si le désert s'amendait... Et puis ainsi il n'y aurait point de capitulation, cette manière de désertion morale...

Il souriait : plus facile, le devoir ! La certitude l'avait illuminé : continuer s'imposait.

On continua de descendre et de mourir. Plus nombreux les malades, les fous, plus vide le désert et brûlante la chaleur. On marchait la nuit, sous la lune. Elle voguait dans le ciel prodigieux de profondeur, immuablement pur et d'un soyeux éclat turquoisé. Le paysage s'embellissait de mystère et l'impression d'affreuse solitude qui les étreignait durant le jour s'atténuait alors. Mais tout de suite après la chimérique opale du matin, flamboyait le morne soleil et autour d'eux sous l'écrasant silence, s'approfondissaient des paysages de planète morte. Ils dormaient sous la tente : sur l'occident se tendait le soir magique, dans l'altitude s'attardait le miraculeux crépuscule. Le camp reployé, avant de repartir, les gradés distribuaient les rations d'eau.

L'eau demeurait le plus précieux des biens. Si dès le quatrième jour on ne rencontrait pas le puits, la flaque vers quoi les guidait Seghir Cheik, Grisel s'inquiétait :

— Eh bien, et l'eau?...

— Demain ! — répondait l'autre.

Et chaque fois la prévision se trouvait exacte. Ce sauvage des sables possédait le sens de la direction. L'eau, on eût dit

qu'il la flairait et ce prodige périodiquement renouvelé de la découvrir n'étonnait plus personne.

Quinze jours passèrent. Après des puits aux syllabes chantantes : Ghezim, Kergaz, Agar, on arriva dans les montagnes qui forment comme les vertèbres du grand désert. Des arbres y végétaient, le thym que broutent les chameaux, du drinn. Dans un lit d'oued vite perdu dans les sables, on trouva des trous d'eau peuplés de barbots, des bassins profonds où se baigner. On fit séjour. La halte à l'oasis. Des verdures ! l'eau divine, une rivière presque ! On goûta là comme une impression de campagne, une impression d'Europe.

L'ordre arriva pourtant de se remettre en route. Ce leur fut comme le déchirement d'un second départ, définitif, navrant... De l'espace hostile s'émettaient l'angoisse et le désespoir. Là-bas, semblait réuni tout ce qui devait les décourager.

On partit quand même. Chemin difficile, semé de pierrailles, sable chaud, à travers la chaussure brûlant les pieds comme une cendre de four. A la halte l'effectif était au complet. A l'appel du soir on compta trois manquants... Des patrouilles battirent l'alentour et les méharistes recevaient l'ordre de se mettre à leur recherche quand Schaaltz, le giton, expliqua leur absence. A peine arrivés, s'esquivant, les trois hommes retournaient sur leurs pas. Pour aller pêcher, disaient-ils. Schaaltz devait les accompagner. Au dernier moment, par peur, il se ravisa...

Grisel s'emporta d'une colère terrible, secouant des gestes nerveux et proférant des blasphèmes. Cependant des cavaliers partaient.

— Comment va-t-on les retrouver? Comment?...

Au matin, les méharistes revinrent, toute recherche était restée vaine. Près de la rivière si vite engloutie, ils avaient relevé des empruntes de chameaux et un peu plus loin, les vestiges d'un campement de nomades, les foyers encore fumants.

Deux jours après, complaisamment exhibés sur leur passage, les légionnaires reconnaissaient leurs compagnons. Sur leur chair misérable, une tailladée d'innombrables blessures et mutilée hideusement, les fils féroces d'El Simoun, épuisant

leur imagination frénétique, leur avaient coupé les paupières, le nez, les oreilles. Les pieds rôtis, les ongles arrachés et les doigts brisés, phalange à phalange, les soldats étaient morts de souffrir, la dernière contraction de leurs membres disait leur atroce agonie et leur visage une douleur surhumaine. Mais ce dont les troupiers pâlirent, ce dont ils détournèrent les yeux, ce fut du spectable ignoble des entrailles arrachées et enroulées autour des cadavres comme des cordes verdâtres ; ce fut de l'immonde spectacle des bouches aux mâchoires désarticulées dans quoi on avait enfoncé leur sexe coupé.

Du sable fut entassé sur ces débris, pour que l'horrible vision disparût des mémoires, pour qu'elle s'effaçât, sous la face du ciel.

— Tarteïfle !... — jura Holbeck, ses grands membres traversés d'un frisson.

— Cristo ! — sifflèrent les Espagnols bilieux, les dents serrées de rage.

L'exaltation de leur haine les rapprochait des hordes sauvages qui parcouraient la planète, en quête de vengeance, dans l'au-delà des temps. Comme elles, ils connaissaient l'incertitude des lendemains et l'impérieuse nécessité du présent ; comme elles encore, bientôt ils découvriraient que la faim et la soif sont les plus grandes choses du monde. Et la peur aussi ; la peur métaphysique, la peur au masque blême et aux yeux révulsés. Elle descendait avec la colonne. Ils cheminaient maintenant entre ces deux compagnons, le sirocco, monstre rouge, la peur, spectre livide...

— Schôrouq !... — murmuraient les goumiers.

Groupés selon les hasards de la route, l'âme empoisonnée d'une terreur croissante, regardant vers l'horizon si n'apparaissait point le profil fabuleux de l'hydre, ils écoutaient Talmah Ali ou Amar Ould Berkane, leurs doyens, conter l'invraisemblable légende de Schôrouq, l'immense bête dévoratrice de caravanes qui gît dans les éloignements illimités du Sud et que nul n'a pu voir sans mourir aussitôt.

— Il tue par la soif et le feu... son haleine calcine les chairs, à son approche les hommes sentent leur raison les abandonner.

— Il a une figure de femme, des cornes de chèvre, les pattes courtes du lion, — disait Talmah Ali, cet homme grave.

Et Ould Berkane continuait :

— Grosse comme une montagne, voilà sa tête ; sa gueule semble un abîme, des villes entières y disparaîtraient. Malheur à ceux qui, bravant son courroux, s'acheminent vers lui...

***

Au prochain puits qu'on atteignit, les méharistes détachés de la colonne pour aménager les abreuvoirs et dont le premier souci avait été de se désaltérer, agonisaient dans les tortures de l'empoisonnement.

Ils gémissaient, hurlaient, étreignant leur ventre à deux mains, la bouche baveuse, l'œil hagard et déjà sans connaissance. Les plus robustes éructaient, d'autres haletaient doucement, à bout de souffle ; d'autres s'étaient reployés sur eux-mêmes, déjà durcis. Le médecin prodigua ses soins. Entre les mâchoires contractées, on insinua des vomitifs, des contre-poisons par doses massives, et pour soutenir leur vie défaillante on leur injecta des drogues : huile camphrée, caféine, sérums, au hasard, selon l'inspiration. Striant leur bave, des filaments de sang décelaient l'altération profonde infligée aux muqueuses.

On dut renoncer à l'espoir de les sauver. Trois heures après, tous étaient morts.

Durant que le docteur s'efforçait auprès d'eux, Grisel pictait des ordres : assécher le puits, évacuer cette eau mortelle pour qu'on pût consommer celle qui sourdrait après. Cristalline, glaciale, les pompes la jetèrent aux sables ; Grisel qui s'en mouilla les lèvres ne lui découvrit pas de saveur. Longtemps on vida le puits, et un homme y descendit qui étancherait les parois, ramènerait les corps étrangers, s'il s'en trouvait.

— Un poison terrible... — expliquait le docteur, — un poison qui tue sans rémission, végétal sûrement, tel qu'en possèdent seuls les Arabes.

Quand l'eau reprenait son niveau, on l'essayait sur un chameau, bête blessée, promise à la boucherie. L'animal succombant peu après, on recommença. Le fond ne décelait aucune substance étrangère, végétale ou minérale. Et chaque

fois qu'après le travail des pompes, le niveau se rétablissait, on reprenait l'expérience. Un autre méhari mourut, un troisième parut seulement inquiet et les autres ne manifestèrent aucun malaise. On put boire enfin, vaquer aux occupations habituelles, cuire, laver, reconstituer la provision, dans les cylindres.

Du temps passa. On était en février et tandis que régnait l'hiver dans les pays d'Europe, la neige, le gel et le ciel immuablement gris, on se mouvait ici dans une atmosphère de four. Des maladies nouvelles se manifestèrent, l'accès pernicieux dont on trépassait en quelques heures, la congestion dont on tombait roide, du sang au nez. Débutant par une érosion légère des paupières, des ophtalmies se déclarèrent, aussitôt purulentes. Les antiseptiques restant inopérants, le globe de l'œil s'attaquait, il s'emplissait de sang et jusqu'à l'heure de la cécité à travers une buée rouge leur apparaîtraient les choses environnantes, la chose unique étalée : le désert vide.

On traînait ces aveugles. Peu de temps, car l'œil détruit, la purulence gagnait le cerveau. Et ils agonisaient ainsi toute une semaine.

Une folie singulière se manifesta : celle du suicide. Le désespoir se muant en monomanie généralisait ce geste. Heureux encore qu'en sa crise le dément n'assassinât ses compagnons, tirant dans le tas. Ainsi finirent Blasco Diaz, l'Espagnol que poursuivait l'infortune imméritée, Manzio, le ténorino italien, Schultz, le joueur d'harmonica, Holbeck, le double, d'autres. Piqué à la jambe par quelque insecte, scorpion ou cancrelat géant, Harrisson regarda prospérer la gangrène de sa plaie, la pipe aux lèvres, flegmatiquement. Il mourut d'une mort abominable et lente ; quand on mit sa dépouille en terre, elle grouillait déjà de vers.

Chaque étape se marquait de tombes, trous profonds, dénués de tout emblème qui aurait signalé l'emplacement des cadavres aux Touareg profanateurs. On mourait de dysenterie, de fièvre, d'insolation, on mourait de maladies complexes et mal définies, d'épuisement et de lassitude.

— Courage !... — disait Grisel, infatigable, — courage !... Bientôt nous atteindrons les montagnes, nous trouverons de l'eau, des plantes, des villages...

On repartait. Les puits, empoisonnés ou comblés, leur marche se ralentissait. Pays de plus en plus farouche, épouvantablement aride, sinistre sous l'éternel flamboiement de la lumière ! Sol pelé, galeux, avec des rocs aux formes bizarres de bêtes couchées, steppe jaune se déroulant jusqu'à l'infini des horizons. On continua de descendre et de mourir.

Autrefois quelque solennité présidait aux funérailles, la troupe défilait devant la fosse, baïonnette au canon; en passant, les chefs saluaient d'un geste de l'épée, les hommes présentaient les armes. Maintenant on simplifiait la cérémonie : un trou, quelques pelletées de terre. Les chameaux aussi mouraient. Ils se couchaient à la halte et le lendemain on les retrouvait sur le flanc, le cou tendu. Au cent treizième jour de la marche, à mi-chemin du Tchad, du millier d'hommes qu'il commandait au départ, il restait à Grisel cinq cent trente-huit soldats ; de son troupeau un tiers à peine lui demeurait.

Un soir, des montagnes s'offrirent à leurs yeux dans une poussière dorée. L'extrême sécheresse de l'air les découpait avec une admirable netteté; elles étaient illusoirement proches, vertes et roses, étincelantes des feux du couchant.

Ils poussèrent un cri :

— Les montagnes !...

Sur leurs pentes dévalaient des forêts sombres et des prés de verdure nouvelle. A leur cime, de la neige se révélait : un paysage alpestre de moraines et de glaciers ; à leurs pieds, immenses et glorieuses comme Stamboul et Bénarès, des villes dressaient leurs coupoles de bronze, et dans le recueillement des parcs, des palais faisaient luire leurs marbres et sur l'eau dormante des bassins, nonchalamment voguaient des cygnes.

— Les montagnes !...

Le guide secoua la tête... Illusion ! Là-bas il n'y avait ni villes, ni jardins, ni montagnes ; rien que le sable renvoyant vers le firmament les flèches sans nombre de la lumière, rien que le sol poudroyant, ce sol pelé, jaunâtre et triste, abominablement triste d'être vide, toujours vide. Illusion !...

Après cet espoir, l'énorme découragement ploya leurs âmes ; ils perçurent l'inanité de l'effort, l'inutilité de lutter davan-

tage. Leur douleur demeura muette, les mots n'existant point qui pussent la dire. Dès cette heure, ils admirent le destin inévitable, le destin qui était de s'anéantir bientôt dans la mort...

***

Seule l'indomptable énergie de Grisel ne capitula point.

— Courage ! — exhortait-il, luttant contre cette lassitude. — Quelques jours encore et nous arrivons ! Nous trouverons des plantations, de l'eau, des vivres. Nous allons atteindre le Sénégal, nous reviendrons en paquebot...

Y croyait-il? Nul n'a su.

Par le brasillement incandescent, continua de se dresser chaque soir l'immense hallucination du mirage : la mer illimitée et bleue, très calme, avec des voiles triangulaires de tartanes que la brise ramène au port, les fraîches campagnes d'Europe où toujours coule de l'eau, l'eau divine, l'eau tourbillonnante et globulée des fleuves sinuant par les forêts du Nord, l'eau scintillante des lacs, au clair de lune. Parfois le mensonge leur restituait quelque paysage déjà vu, quelque coin du vaste monde où s'était arrêtée leur course vagabonde : Saïgon, Venise, quelquefois la ville où ils étaient nés et blondi de lumière sereine le village de leur enfance. Merveille ! Ils tendaient leurs bras. Dans sa tenaille le souvenir broyait leur dernière énergie, ce qui leur demeurait de courage et de volonté.

Ils atteignirent la région des dunes, réguliers mamelons de sable affectant une forme conique et symétriquement rangés. La fatigue était telle qu'il leur semblait traîner à la remorque, le halant derrière soi, tout l'espace déjà parcouru. Nulle part on n'avait souffert autant qu'ici, sous le sirocco, l'exhalaison du monstre qui régne depuis les origines, car nulle part le désert n'avait été si farouchement morne et monotone. Autour d'eux, des dunes, toujours des dunes et sur leurs têtes un abîme bleuâtre, l'éternel ciel lointain, léger, comme vidé de son atmosphère.

Au long de cette route nouvelle, plus nombreux s'égrenèrent les morts. On ne les enterrait même plus. Et à l'heure des haltes, tandis que le monde extérieur flottait dans la lumière diffuse, par le camp silencieux comme une nécropole, la flûte

et l'harmonica, désormais, muets, péniblement se traînaient des ombres.

Plus que jamais Grisel se méfiait. Ces ennemis dont la haine ne faisait trêve, qu'allaient-ils inventer, les démons?.

— Le guide !... — recommandait-il, — le guide...

On veillait sur le guide. Sans cesse des yeux épiaient ses gestes, des yeux entouraient son sommeil.

Souvent en avant de soi, on retrouvait mutilés les cadavres qu'on avait abandonnés. Ces spectacles d'horreur n'étonnaient plus, l'habitude acquise, le temps faisant défaut de s'apitoyer. Toutes leurs énergies se vouaient à ce labeur : marcher, descendre vers le Sud : le salut ! On marchait. Le vent soufflait constamment, irrité, si brûlant qu'à canse des ténèbres, les goumiers s'inquiétaient d'une présence invisible :

— Schôrouq !...

Trois jours après le dernier puits, Grisel posa son éternelle question :

— Eh bien, et l'eau?...

— Demain !

Toute la nuit, la colonne poussa sa marche dans les sinuosités des dunes. Toute la nuit et l'autre qui suivit. En tête, aux côtés du guide, des yeux le chef fouillait l'étendue. Des dunes, à perte de vue, des dunes.

— Et l'eau?

— Encore un peu, bientôt...

On alla : bien! On avait de quoi boire une demi-semaine.

La demande revint :

— Et l'eau?...

Cette fois, Seghir Cheik leva ses bras au ciel :

— Manarf ! Je ne trouve plus... Je ne me reconnais plus...

— Il faut trouver, Seghir Cheik, il faut trouver... — disait Grisel d'une voix tranquille.

On chercha. Vainement; cet après-midi-là, vers trois heures, un tumulte subit tira les hommes de leur somnolence. Près d'un groupe de méhara on trouva le guide et Ménégaux luttant sur le sol.

— Arrêtez-le, — râlait l'adjudant. — arrêtez-le...

Un coup de poignard lui avait fendu la gorge. De l'artère le sang fusait par jets. Il hoqueta !

— Il voulait fuir... fuir.

Et ce fut son dernier mot. On empoigna l'Arabe. Les bras au corps, les chevilles ficelées, on l'allongea sur le sable, les gradés en cercle autour de lui.

— Seghir Cheik, — commanda Grisel, — tu vas parler, nous dire où nous sommes?...

— Dans les dunes du grand Sud...

— On s'en doute bien... Et c'est ici la route du Tchad?...

— Oui... Au désert, partout c'est la route...

— Soit ! Et tu prétends que tu ne nous as point égarés?...

— Je ne vous ai point égarés.

— Et l'eau?...

— Manarf ! L'eau a disparu. Il y avait un puits ici...

— Et pourquoi donc voulais-tu t'enfuir, pourquoi as-tu tué l'adjudant?...

Le guide resta muet. On le porta sous une tente. Baïonnette au canon, quatre hommes montèrent la garde auprès de lui.

— Le misérable, — répétait Grisel, — le misérable !

Il jetait des ordres. Par groupes de vingt dans des directions différentes, les méharistes partiraient à la découverte. D'heure en heure, pour les guider, on tirerait des fusées. Ainsi fit-on. Dans l'azur bleuâtre, des gerbes de lumière se prirent à resplendir. Et vers le matin on perçut dans l'éloignement le crépitement d'une fusillade. Plus tard, des hommes ensanglantés rallièrent le camp sans avoir rien trouvé. Huit d'entre eux manquaient, tués dès la première décharge. La troupe cheminait en quête du précieux liquide quand, au débouché d'une gorge, une rafale de mousqueterie l'avait saluée. Après leur riposte, les Touareg s'étaient enfuis.

— Et vous, votre feu?...

Le sergent salua :

— Quinze morts !

— Des blessés?...

— Non, point de blessés. On les avait achevés...

Alors Grisel se départit de son calme, un grondement cahota sa voix :

— Maladroits !... C'était peut-être le salut !

Ils comprirent et furent atterrés.

Près du guide, le colonel parla d'une voix extraordinairement calme, la voix d'un justicier :

— Seghir Cheik, tu vas nous dire où nous sommes, tu vas nous conduire à l'eau.

— Je ne sais pas où est l'eau... Je chercherai l'eau... qu'on me détache... Je ne suis pas un esclave, moi !...

Grisel eut un sourire :

— Tu n'es rien, Seghir Cheik, tu n'es plus rien qu'une chose dans ma main. Tu parleras, ou malheur à toi! Où est l'eau?

— Je vous guiderai vers l'eau... Qu'on me détache.

On dénoua ses liens, mais un groupe de goumiers fut commis à sa garde. On chercha toute la nuit. Au matin, de lassitude, on s'arrêtait.

— Seghir Cheik, tu nous as égarés sciemment, — disait Grisel, de sa voix froide, — tu es un traître, tu vas expier ton crime...

L'autre demeurait muet, la face dure.

— Nous n'avons pas de temps à perdre. Tu vas réfléchir une heure. Passé ce délai, si tu persistes, ton supplice commencera. Et je te promets de l'amusement. Les Touareg, vous n'êtes pas forts... Ceux de l'Asie, à la bonne heure. J'ai vécu avec eux, tu verras, Seghir Cheik...

Le camp fut monté, les toiles les abritèrent du terrible soleil. Une heure après, Grisel apparaissait.

— Parleras-tu?

— Non !...

Le silence fut lourd, infini... La voix le déchira enfin, la voix froide qui avait des claquements d'épées battantes :

— Alors, c'est ta volonté que nous mourions de soif, nous autres, les Roumis?...

S'étant trahi, l'autre essaya de se rattraper :

— J'ignore où est l'eau... Je me suis perdu... Il vaudrait mieux chercher... le temps passe.

— Tu mens !... Du premier jour je l'ai reconnu. Tu es l'Africain, l'éternel traître, celui qui frappe dans le dos. Tu as menti ; tu mens, tu voudrais mentir encore... Une fois pour toutes, veux-tu parler?... Si oui, tout est bien, nous continuerons notre route, et tu pourras t'en aller vivre, mentir, trahir ailleurs... Je te donnerai de l'argent dix fois comme on t'en a

promis. Réfléchis... Sinon, dans dix minutes ton supplice commence. Et écoute, Seghir Cheik, car il est bon que tu le saches, — la voix ricanait, — écoute, voici ce qui t'attend : des pierres bouillantes sous les aisselles, ta tête dans les cendres chaudes. Nerfs extirpés, du sel dans tes plaies. Quand tu seras sur le point de mourir, on te ranimera pour que tu vives et que la torture continue.

L'autre éclata, perdant toute mesure, dédaigneux d'être prudent. Dans sa face convulsée, ses yeux de diamant noir brillaient comme des yeux de bête. Il parla. Et dans le torrent des injures, ricanant et se glorifiant, il dévoila son âme, conta son projet :

— Ah ! ah ! — disait-il, — j'ai réussi, moi, fils d'Abou Beker, j'ai réussi... Les fusils ne pouvaient rien, ni le courage !... Pour vous perdre il fallait Schôrouq, il fallait ma ruse... Oui, je vous ai trompés, je t'ai menti ; Nazaréen, fils de chienne ! Je serai vengé !... Ma vie est entre tes mains, tue-moi, que m'importe ! Quand j'abandonnais les miens, là-bas, dans les montagnes de Tibesti, du haut des terrasses, les jeunes filles n'ont-elles point pleuré sur moi et gémi le chant funèbre : « Il ne prendra pas son épouse parmi nous, la mort a sa parole... »

Il se tordait sur le sol, criant des blasphèmes et des imprécations. Il parla. Devant une telle explosion de haine fanatique, Grisel demeurait silencieux. Insidieusement rapproché tout à coup, le Targui, dédain suprême et mépris dernier, cracha vers l'officier demeuré droit, immobile, de face plus métallique qu'à l'ordinaire : sa façon de pâlir.

— Poûh !...

— Seghir Cheik !...

Dompté par la voix calme, l'autre s'arrêta, écoutant :

— Seghir Cheik, il est possible que toi et moi nous soyons morts demain. D'ici là tu vas apprendre à me connaître. Ces quelques heures qui te restent à vivre te paraîtront cent fois plus longues que ton existence déjà vécue... Une dernère fois, veux-tu parler?...

— Non !...

Des hommes entrèrent.

— Astier, — commanda le colonel, — Astier, tu vas le

travailler comme ils faisaient là-bas... Penh-Hoé, tu te souviens?...

— Oui, chef.

. . . . . .

Il ne voulait point parler.

— Eh bien, on va maintenant te graver sur la face l'image d'un porc. Sur le front d'abord, sur les joues ensuite. Trois, cela te suffira-t-il, Seghir Cheik?... Trois porcs, quel bel accueil là-haut, au paradis d'Allah !...

Alors de voir les légionnaires préparer leurs aiguilles et délayer l'encre de Chine, d'une voix basse comme un murmure, tandis que Grisel avait un soupir profond, l'homme supplia :

— Pas ça, non, pas ça... Tue-moi, brûle-moi, écrase-moi, mais pas ça, pas ça...

— Inutile ! Ou tu parles, ou trois cochons sur ta face de...

Il ne prononça pas l'injure de crainte d'un sursaut, de crainte d'une reprise de cette énergie qui s'abandonnait.

— Pas ça !... — suppliait le guide. — Par ta mère, oh! je t'en conjure, pas ça !...

— Allez !... commanda Grisel.

L'homme eut une détente galvanique. Un cri de bête déchira le silence. Les autres l'avaient saisi.

— Grâce !...

— Allez !...

— Je parlerai !... — cria-t-il.

D'une voix pressée, honteuse, il répéta :

— Je parlerai, je te dirai...

— Où est l'eau?... Dis-le, et je t'évite ce suprême outrage qui te damne pour l'éternité... Où est l'eau?...

— A un jour d'ici, droit au Sud...

— Nous y conduiras-tu?...

— Je vous y conduirai...

— Bien ! Nous partirons ce soir...

Quand Grisel sortit de la tente ce n'était plus le même homme, sec, nerveux et droit, mais un vieillard au dos voûté, chancelant, las surhumainement.

— Soignez-le, docteur, soignez-le... Il faut qu'il vive !...

— Vivra-t-il?... — demandait-il, plus tard.

Il vivrait. Grisel sembla renaître. La vie du guide : leur sauvegarde.

— Et ceux-là?...

Il montrait ses hommes, les troupiers prostrés de lassitude, se traînant.

— Remontez-les !...

On distribua une ration d'eau. Le docteur donna les drogues qui fouettent l'énergie, les poisons minéraux qui décuplent la vitalité.

Le soir, on repartit. Emmailloté dans ses pansements, on avait assis le guide dans un cacolet. Ils allèrent par une nuit bleuie de lune, une nuit vaste et sereine endiamantée de constellations, pareille à toutes les nuits, au désert. Les dunes succédaient aux dunes, comme sur la mer les vagues aux vagues.

— Droit au Sud... — gémissait le guide.

On l'avait minutieusement fouillé et démuni d'armes, pour que, faute de pouvoir s'évader, il ne se réfugiât dans la mort.

Le jour revenu, à l'infini devant eux s'étendait le sable.

— Est-ce encore loin?... — demanda Grisel.

— Encore autant ! Une étape...

On tua des chameaux. Les plus courageux, on les invita à boire le sang des bêtes. Les pattes liées, les veines du cou ouvertes à tour de rôle, ils sucèrent ce liquide tiède, ménageant l'eau, celle qui demeurait dans les cylindres comme celle que les chameaux portent dans leur panse.

Dans l'après-midi, une tempête emporta les tentes. De l'arrière horizon jusqu'au zénith, ils virent s'enlever une masse noire et fumeuse qui courait sur eux.

— Le vent !...

Ils se collèrent au sol, la tête enveloppée d'étoffes. La chaleur fut étouffante, le sable les fouailla. Durant une minute le paysage sursauta.

— Schôrouq !...

Les Arabes hurlèrent : l'attaque du démon !

Pour les faire taire, on dut les bâtonner.

— Quoi !... — expliquait Grisel peu après, — quoi ! C'est le vent, ce n'est que le vent !...

Ces tempêtes passent par vagues. Le ciel se fit obscur comme

si quelque éclipse eût voilé le soleil et, délayée dans cette nuit montante, la dernière lumière oscilla par clignements brusques.

Ce fut encore le cinglement des pierrailles, la chaleur d'enfer, le profond gémissement du vent lugubre, puis plus rien qu'une fumée fuyante, déjà lointaine.

— Écoutez, — disait Grisel, — écoutez !... Il nous reste encore un peu d'eau. Nous en trouverons...

Il tendait sa main.

— Les montagnes sont là !... Continuons ! Nous devons au respect de nous-mêmes de continuer. Partons ! Vers le salut, en avant !...

***

En avant... Les plus las sur les chameaux, Grisel à pied, en tête des autres.

Le guide regardait l'étendue.

— Est-ce loin encore?...

— Encore !...

Ils marchèrent durant huit heures. Une lumière blanche commença de monter dans le ciel.

— Et l'eau, Seghir Cheik?...

Mais le guide regardait devant lui, sans voir, d'un œil qui se vitrifiait.

— Seghir Cheik?...

Il le secoua.

— Seghir Cheik?...

L'autre laissa couler sa tête. Il était mort. Une bave blanche moussait à ses lèvres. Dans les tortures du poison il avait contracté ses mâchoires à briser ses dents.

— Comment ! — s'effarait Grisel, — comment?...

Il était mort, traître jusqu'au bout. Car là-bas dans le Sud, on le savait maintenant, il n'y avait pas d'eau, pas de puits, mais des dunes, toujours des dunes...

Grisel chancela : la fin ! Mourir ! Il souhaita cette délivrance, ce bon repos, comme au soir d'une journée bien remplie. Et il souhaita que ce fût tout de suite, le plus rapidement...

En déroute, il regarda les autres, ses héroïques et misérables compagnons. Pouvait-il les abandonner, mentir à leur enfan-

tine confiance, à cette foi qu'ils lui portaient toujours, à lui, le protecteur, le responsable?...

Il continua d'être le chef. Il fallait continuer, il fallait... On ne sait pas, on ne sait jamais... Au bout des forces, parfois se trouve le salut...

— En avant !...

On laissa derrière soi le cadavre du Chaambi, on piqua vers le Sud.

— Allez, les enfants de la patrie !...

La patrie, oui ! l'Europe, un autre monde, là-bas, un autre esprit...

On marcha toute la journée. On marcha, on se traîna. Des hommes s'arrêtaient.

— Un effort encore...

Il les pressait de bourrades, d'ordres et de raisonnements et les malheureux se reprenaient à suivre.

— Courage, on arrive...

Certains, sa persuasion ne pouvait les redresser, les trop malades, les trop las, les moribonds.

— Je ne puis plus... Ne vous occupez pas de moi... Adieu, mon colonel...

Ils lui tendaient une main maigre, ils demeuraient couchés sur le sable, et lui revenait avec des larmes qu'il voulait cacher, qu'il essuyait d'un revers de main et qui persistaient à couler dans sa moustache blanche.

On le voyait repartir vers cet homme resté là-bas.

— Écoute-moi, mon vieux...

L'autre secouait la tête.

— Je ne peux plus, non, je ne peux plus... C'est fini... Ne vous occupez pas de moi.. Que Dieu vous garde !...

Les mains maigres s'étreignaient encore... Tout le jour des hommes s'égrenèrent ainsi.

A la halte, on tua des chameaux. On eut de l'eau et du sang. Et le lendemain on continua de descendre. Devant eux toujours les dunes, les dunes à l'infini.

Le jour vint — ce fut bientôt après — où l'on sacrifia les dernières bêtes. Quand il eut pris sa part de cette nourriture, sur le sol à côté de ses soldats, en se cachant, Grisel pleura.

On but encore le lendemain, on but encore le surlendemain.

Puis, troupeau clairsemé abandonnant des siens à chaque pas, ils cheminèrent dans un songe hagard. Du temps passa, des jours, des nuits... Combien?... Ils ne savaient plus.

Ils burent leurs dernières gouttes d'eau, ils burent leur urine, ils burent leur sang.

D'un mamelon qu'un sursaut d'énergie lui permit d'escalader, un matin Grisel contempla l'espace. Le sable, la symétrie sinistre des collines ! Il contempla l'espace et alors, ô merveille ! il lui sembla distinguer des montagnes. Il voyait se profiler leurs crêtes ; elles étaient couvertes de forêts, des lueurs blanches y miroitaient : la neige ! Un souffle passa. Le chef eut un sourire triste. C'était seulement le mirage, la tempête, c'était la fumée du Simoun, c'était — lui aussi à voix basse, il prononça le mot — c'était Schôrouq... Comment ce pays du mensonge n'aurait-il point menti jusqu'à la fin, jusqu'à leur fin?...

Il redescendit près de ses soldats, une trentaine d'hommes étendus sur le sol, quelques-uns morts, d'autres râlants. Alors il leur parla ; d'une voix grave et profonde, il leur parla de leur enfance, de leur mère, de tout ce que l'on rappelle et que l'on évoque à l'heure de mourir, tout cela, tout cela qu'ils avaient aimé sur la terre. Ils souriaient, leur fin s'enchantait de ces beaux souvenirs.

— Le devoir, — disait-il, — le devoir accompli...

— Schôrouq ! — cria Talmat Ali, le vieux brigadier.

Tous se dressèrent...

— Schôrouq, ya Schôrouq !...

Dans la flamme brusque du vent, les cailloux les lapidèrent. Le Simoun hurla sa longue plainte, l'étendue fut noire, brusquement un mouvement s'accomplit, reptation silencieuse... Les dunes se déplacèrent dans une contraction inattendue.

— Schôrouq !... — implorèrent les goumiers.

Les dunes s'immobilisèrent. Cependant, du fond de l'horizon, le vent revenait balançant sa fumée noire, ce voile de poussière dont s'assombrissait l'éclat du jour.

Prostrés sur le sol, le calme revenu, ils pensèrent souffler dans l'accablante chaleur. Soudain Grisel perçut un crissement, il se leva : les dunes bougeaient. En se déplaçant, là-bas, le sable faisait un bruit de soie qu'on froisse.

— Garde à vous !...

Le cri désespéré s'étouffa dans un murmure.

— Hoû hoû ! — soufflait le vent lugubre, — hoû !...

— Garde à vous !...

La bouche emplie de sable, il râla ce cri, ce cri que les autres ne perçurent point.

Des masses se déplacèrent et s'abattirent, le paysage se déforma, comme une projection qui saute sur un écran. Par-dessus les appels d'épouvante, les râles, vrilla le cri perçant des goumiers, leur imploration hurlée : Shôrouq !

A travers la fumée noire qui embuait le monde, Grisel distingua ceci : l'ensevelissement d'une partie de sa troupe, la disparition des hommes murés vifs dans la mort. Enfuie, la nuée flagellante pareille à un vol d'oiseaux funèbres. Ce fut le soleil. Tordant ses bras, le chef contemplait ces dunes qui venaient de lui ravir la plupart de ses compagnons. Autour de lui, il reconnut Ludovic Arrica, Vatine, Astier, les Arabes enfin muets.

— Écoutez !...

On ne reconnut pas sa voix. Et lui-même parut sénile.

— Écoutez, dans quatre jours...

Ah ! l'éternel semeur d'espoir ! Dans quatre jours !...

Vers le Sud encore, l'espace fut noir. Et de là-bas il leur parut qu'une immense bête se dressait, iguanodon fabuleux, au corps verdâtre plaqué d'écailles et de bulbes géants. Il sortait d'un lac, oui, là-bas, d'un lac qu'ils voyaient, dont s'irisait la face et où persistait encore, après tant de siècles, l'eau des temps primitifs, flaque bourbeuse et sans limite, sorte de mer immobile et lourde où se perdaient les horizons. Là fumaient les boues de la genèse, dans un voyage d'avant les hommes...

Cette eau se souleva par rafales; en buée d'écume, elle balaya le ciel, houla. On l'entendit bruire : le déluge !

— Schôrouq !...

L'hallucination se précisa. Ils virent le monstre dévaler.

Astier leva les bras, les Arabes hurlèrent.

— Oh !

— Schôrouq !...

Le monstre avançait. Python de cauchemar, bête apocalyp-

tique, il couvrait l'horizon du Sud et poussait ses bourrelets de chair ondoyants, ses anneaux, ses volutes, ses protubérances dans un scintillement d'écailles livides. A travers la suie qui masquait la perspective, ils distinguaient son ventre pustuleux, sa gueule, four ardent... Maintenant Astier s'enfuyait, dément, proférant des mots sans suite sous sa grosse moustache. Le monstre fut plus près. A côté de Grisel, Média tremblait, claquant des dents comme dans la fièvre.

— Heuheuheu !...

Il arriva... Il y eut des fuites éperdues, des cris, des supplications, des chutes, le sursaut qui s'exaspère des vies qui ne veulent pas finir ; au passage du fabuleux écrasement nivelant les espaces, il y eut l'ondulation des dunes, un déplacement du paysage et ce crissement pareil au bruit d'une étoffe de soie que froisseraient cent mille mains invisibles ; il y eut sur les formes trépidantes des hommes, sur la stature toujours droite du chef, comme le sautillement d'une image sur l'écran cinématographique, puis il n'y eut plus rien, plus rien, que le désert figeant son immobilité triste sous l'éternelle lumière...

LECOQ-HAGEL

LECTURES ÉTRANGÈRES

« Cinq Contes », par John Galsworthy. — Le roman au Brésil. Le soixante-dixième anniversaire d'Edmund Gosse.

Dans son beau livre sur *Jean-Jacques Rousseau et les Origines du Cosmopolitisme littéraire*, Joseph Texte nous renseigne sur les échanges intellectuels, qui se firent entre la France et l'Angleterre, au XVIIIe siècle. Il nous apprend ainsi que la fameuse *Clarisse Harlowe* de Richardson, qui parut à Londres en 1748, fut traduite en français en 1751 par l'abbé Prévost. *Robinson Crusoé*, publié en 1719 et en 1720, fut imprimé en France dès 1720 et 1721. De même, Addison, Fielding, Smollett, Goldsmith, Sterne furent presque aussi rapidement connus ici que chez eux. Il est vrai qu'en ces temps lointains, il n'y avait ni chemins de fer, ni paquebots, ni télégraphe, ni téléphone et que le service des postes était lent et irrégulier, — ce qui le rend, n'est-ce pas, bien différent du nôtre ! On voit, par conséquent, ce que la culture générale doit à ce progrès mécanique dont nous sommes si fiers ! Un des plus grands romanciers du XIXe siècle, George Meredith, attend encore ses traducteurs français, bien que ses principaux chefs-d'œuvre, *l'Épreuve de Richard Feverel*, *les Aventures de Harry Richmond*, *la Carrière de Beauchamp*, *l'Égoïste*, datent respectivement de 1859, 1871, 1876, 1879. Je sais bien qu'on nous promet de lui une traduction complète, mais quand paraîtra-t-elle? Nous ne connaissons même pas de nom un

autre grand romancier anglo-américain, Henry James, malgré l'amour profond qu'il porta à la France et à sa littérature et les nombreuses relations qu'il eut à Paris ! Parmi les vivants, nous nous sommes assimilé Thomas Hardy (bien que quelques-uns de ses plus beaux romans nous soient encore inconnus), Kipling et Wells et, grâce à la *Nouvelle Revue Française*, nous allons pouvoir aimer et comprendre Joseph Conrad. Mais il faudrait connaître aussi John Galsworthy, Arnold Bennett (dont deux œuvres remarquables ont d'ailleurs paru ici même), James Joyce, Compton Mackensie, J. Locke, Hugh Walpole, Forster, et bien d'autres, admirables ou curieux à des titres divers. Seulement, ils ne sont pas traduits ! On répondra à ceci que beaucoup de Français savent l'anglais. Eh bien, demandez à ceux qui se trouvent dans ce cas ce qu'ils ont lu des écrivains contemporains d'outre-Manche ! (Je ne parle pas, bien entendu, de ce petit groupe de lettrés exquis, qui sont toujours au courant de tout !) Tant que l'on n'aura pas trouvé une langue universelle, un écrivain ne deviendra vraiment universel, vraiment humain, que lorsque plusieurs races l'auront annexé.

John Galsworthy, dont les *Cinq Contes* paraissaient récemment, n'est pas tout à fait un inconnu pour les lecteurs français, qui ont pu lire, dans la *Revue des Deux Mondes*, une étude de M. André Chevrillon, si pénétrante, si profonde, si générale, qu'elle constitue presque un exemple d'intelligence appliquée. Elle serait définitive si, depuis son apparition, John Galsworthy n'avait continué à écrire.

John Galsworthy a cinquante-deux ans. Le portrait que nous avons de lui nous montre un visage austère et tendu, tout tourné vers la vie intérieure; l'œil est petit, enfoncé, le regard scrutateur et réticent, le front haut, la bouche mince et rasée. Je crois que si l'on imaginait d'après ses œuvres la physionomie de l'auteur du *Patricien*, on obtiendrait cette tête-là. Il a publié un certain nombre de romans, de contes et de comédies. C'est un réaliste à la mode anglaise, c'est-à-dire préoccupé avant tout de la vie morale de ses héros, des motifs de leurs actes, de l'évolution de leur caractère, du drame muet qui se joue en eux. Il excelle à faire sentir ce drame, à le rendre vivant, persuasif, émouvant, sans introspection, sans abus de tragique, avec des paroles à demi obscures,

des gestes, des attitudes, des silences, des frissons. Personne, peut-être, n'a fait aujourd'hui un portrait plus juste de l'Anglais des classes supérieures, de l'aristocrate ou du grand bourgeois, prisonnier de sa caste, victime du contrôle sur soi-même, à qui toutes les émotions visibles sont défendues, qui ne peut transmettre sa vraie pensée à autrui, et dont la conversation doit se borner aux banalités les plus courantes. Mais quelle ressource un être pareil, et qui semble si court, n'offre-t-il pas à un romancier ! Ses actes, ses tentations, ses désirs, ses contradictions, forment les éléments d'un terrible débat intime ; rien ne lui est aisé comme à un Français, pour qui les choses deviennent si vite indifférentes à force de facilité ; il est fermé en lui-même ; dense ; chargé d'une si épaisse substance morale qu'il s'oppose d'abord à tout ébranlement de l'âme. Plus il se conforme au monde extérieur ou au monde, tout court, et plus ses réactions personnelles sont douloureuses et graves. A chaque minute, intervient sa conscience. Qu'on ne s'y trompe pas : c'est le sentiment de cette conscience, qui fait la grandeur d'un Dostoïewsky, d'une George Eliot. L'absence de toute conscience, dans ses personnages, est ce qui a le plus nui au naturalisme; ces êtres sans vie morale deviennent vite vides et falots. Maupassant, qui était si extraordinairement doué, aurait pu devenir un romancier vraiment grand, s'il avait donné à ses héros cet élément qui leur manque ; il ne se trouve un peu que dans *Pierre et Jean*, et c'est ce qui en fait son plus beau livre.

Cet élément, par contre, se voit tout le temps dans Galsworthy. Ses personnages ont peu de repos intérieur. Les plus libres et les plus cyniques, comme les plus conformes à l'opinion, savent toujours se qu'ils font et pourquoi ils le font. Ils peuvent se révolter, se libérer, ils seront toujours victimes de cette conscience implacable, qui leur donne un relief magnifiquement tragique.

Galsworthy observe avec cruauté leur état. Il le fait d'une façon d'autant plus implacable qu'il est avant tout un satirique des classes dirigeantes. C'est là, d'ailleurs, une tradition des romanciers anglais. Dickens, Eliot, Thackeray n'ont jamais fait l'éloge que des petites gens et ont réservé leur foudre pour les riches et les puissants. Mais la critique de Galsworthy me

paraît plus âpre que la leur. Peut-être parce qu'elle est contemporaine et que les précédentes ont vieilli, peut-être aussi parce qu'elle participe de cet état d'esprit de politique radicale, assez général, qui lui donne une portée plus étendue que les railleries facétieuses de Dickens ou les remarques humoristiques de Thackeray. Mais il ne faut pas exagérer, rien ne vieillit plus vite que la satire sociale. Galsworthy durera moins à cause d'elle que de sa profondeur psychologique et de ses dons de portraitiste. A vrai dire, son répertoire de figures n'est pas très varié. D'un livre à l'autre, elles se correspondent et se ressemblent. Tout romancier revient de préférence à certaines physionomies, qui l'ont frappé plus particulièrement, soit parce qu'elles ressemblent à l'idée qu'il a de lui-même, soit parce qu'elles incarnent ce qui lui est le plus hostile. Chez notre auteur, leur nombre est assez réduit ; elles n'en sont pas moins extrêmemeut vigoureuses, et Swithin et Soames Forsyte, Lord Valleys, Horace Pendyce, Hilary Dalison, Lady Casterley sont inoubliables.

Dans les *Cinq Contes*, nous trouvons des histoires assez courtes, dont deux au moins sont de premier ordre : *le Pommier* et *l'Été de la Saint-Martin d'un Forsyte*. Dans *le Pommier* nous voyons un jeune peintre, Franck Ashurts, s'égarer dans la campagne en causant avec son camarade. (Ajouterai-je que le vagabondage de ces deux jeunes garçons et leur conversation à la fois décousue et philosophique font songer à un début de roman ou de longue nouvelle de Tourguénief?) Au cours d'une longue promenade, Franck Ashurst se foule le pied, et il est contraint de demeurer plusieurs jours dans une ferme, où il est soigné par une petite paysanne originaire du pays de Galles, Mégan David, avec beaucoup de dévouement et de délicatesse de cœur. Peu à peu, ce peintre et cette enfant s'intéressent l'un à l'autre. Ashurst se laisse prendre par un de ces sentiments vifs et qui paraissent profonds, que l'on a si facilement, lorsqu'on est déraciné de son milieu. On est au printemps ; et Galsworthy décrit ce printemps avec ce sentiment anglais de la nature, frais, puissant et magnifique, sensible dans tous ses livres. Ashurst a des rendez-vous avec Mégan sous un adorable pommier en fleurs, qui est comme un symbole éblouissant et fragile de son amour. Il finit par

être si fou d'elle qu'il lui propose de l'emmener avec lui et de l'épouser, — et elle accepte. Il est alors si plein de son projet qu'il s'en va, dans une ville voisine, chercher de l'argent à la banque et acheter un costume à Mégan, afin qu'elle puisse partir avec lui. Mais dans cette ville voisine, il tombe sur un de ses amis d'autrefois, Phil Halliday qui l'entraîne chez lui. Phil a trois sœurs, trois sœurs charmantes : Sabina, Freda et Stella, merveilleuses figures de jeunes filles, saines, spontanées et joyeuses, naturellement épanouies, comme les Grecs en ont connues et comme Shakespeare et Meredith les ont si bien décrites. Comme ils prennent un bain tous ensemble, Halliday, saisi par une crampe, risque de se noyer et Franck Ashurst le sauve (cet incident nous paraît peut-être un peu trop dramatique pour un récit si léger et si transparent). Cela crée un lien de plus entre lui et les trois enfants. Alors commence une de ces vies inconscientes, libres, enjouées, sportives, enfantines, qu'Abel Hermant a décrites si finement, et dans *la Petite Femme* en particulier. Peu à peu, envahi par l'oubli, Franck néglige le souvenir de la petite campagnarde. Il lui écrit qu'il va revenir, mais il ne revient jamais... Sa caste l'a repris et un amour plus sincère, plus vaste et plus profond que le caprice printanier qui le poussait vers Mégan. Il épousera une des sœurs de Halliday, — et l'on apprendra plus tard que Mégan s'est noyée. La poésie et la vérité, mêlées à ce récit, son charme, son naturel, en font une fort belle nouvelle, mais j'aime encore mieux *l'Été de la Saint-Martin d'un Forsyte.*

Le vieux Jolyon Forsyte est l'un des héros du *Propriétaire*, chef-d'œuvre de notre romancier. Il est âgé, très âgé. Il a, derrière lui, toute une vie d'homme riche, comblé et, malgré certaines déceptions, heureux. Maintenant qu'il est devenu un vieillard, il est à peu près indifférent à tout, sinon au charme de l'enfance et à la beauté des femmes. Or, il est seul, chez lui, dans sa maison de campagne, toute sa famille est en voyage, et, un jour qu'il se promène dans le parc, il rencontre une femme qu'il a bien connue : Irène.

Cette Irène est une de ses petites-nièces, qui a quitté autrefois son mari pour suivre un amant, Bosinney, au moment même où celui-ci allait épouser June, la propre petite-fille de Jolyon. Ce drame est d'ailleurs le sujet du *Propriétaire.*

Jolyon, toujours conformiste, devrait haïr cette personne coupable, qui a apporté le déshonneur et le chagrin dans sa famille. Mais il est vieux, il n'a plus aucun des préjugés de sa caste, et Irène est extrêmement belle. Alors commence l'étrange amour, l'amour de ce vieillard pour la nièce perdue et retrouvée. Amour inexprimable et qui d'ailleurs ne s'exprime jamais, amour sans réalisation, ni désirs, et qui est peut-être l'essence même de ce sentiment, réduit à son expression la plus pure. Il n'en parle jamais, le vieux Jolyon, mais il ne peut vivre que près d'Irène. Par une intuition de grand psychologue, Galsworthy laisse entrevoir que cet amour a le même caractère que celui de l'adolescence. L'homme finit comme il a commencé... Cependant toute la famille va revenir ; Irène ne pourra plus faire de visites à l'oncle Jolyon et, un jour, elle ne vient pas. Il en souffre affreusement, mais elle promet de le voir encore une fois, et il meurt en l'attendant, assis sur sa terrasse. Ce conte est exquis de délicatesse et de profondeur morale. Je ne vois aucun exemple analogue de l'étude d'un vieillard amoureux, et non d'un vieillard libertin. Jolyon n'est pas un baron Hulot. Il aime Irène, comme Gœthe septuagénaire a aimé Ulrike de Lewezow. Ce sujet étrange a tenté peu d'écrivains. Galsworthy en a fait un petit chef-d'œuvre.

En réalité, dans ces *Cinq Contes*, il n'y a qu'un seul sujet : la rencontre d'un homme profondément social, appartenant à un milieu bourgeoisement organisé, avec la passion, les intérêts plus forts que la morale, la liberté de la vie.

Tantôt, c'est un avocat connu, digne, considéré, qui apprend que son frère est un assassin. Il tremble de peur que l'on ne sache la vérité, jusqu'au jour où on arrête un innocent soupçonné du crime mystérieux. Ce jour-là, l'assassin se tue avec sa maîtresse en laissant une lettre où il confesse la vérité. Mais cette lettre déshonore la famille de l'honnête avocat, fait peser un faix terrible sur sa propre fille. Tant pis pour l'innocent ! L'avocat supprime la lettre révélatrice, et tout est dit. (*Le Commencement et la fin.*) Tantôt, un homme d'affaires ruiné entreprend une combinaison véreuse, afin de laisser aux siens au moins un peu d'argent. Mais un de ses créanciers évente la mèche et vient chez lui, insulter et menacer l'homme

d'affaires. Celui-ci se sent perdu. Il est apoplectique et sanguin ; il fait un magnifique repas à la fin duquel il meurt d'apoplexie. Sa famille aura la paix. (*Un Stoïque.*)

Dans *le Juré*, nous assistons à la rencontre d'un de ces hommes heureux et confortables avec un malheureux soldat, qui a déserté, parce qu'il n'a pu supporter de ne plus voir une femme qu'il aimait, — et au retour sur lui-même de ce juré. Lui aussi est amoureux de sa femme ; il est contraint de laisser naître en son esprit une pensée nouvelle, plus libre, plus vraie, que celles que son milieu lui avait imposées.

Le Pommier, nous l'avons vu, c'est une tentative d'évasion et la reprise d'un peintre par son milieu ; *l'Été de la Saint-Martin d'un Forsyte*, la libération morale qu'un extraordinaire amour donne à un vieillard.

Ces cinq personnages agissent de façon différente en face des réalités profondes, des manifestations de la vie en mouvement. L'un commet un crime pour rentrer dans la norme, l'autre, ne pouvant se débarrasser de son erreur, échappe par la mort au châtiment. Franck Ashurst renonce à sa libre fantaisie ; Jolyon Forsyte trouve l'amour trop tard pour s'y abandonner, et le juré commence à penser par lui-même... Autant d'attitudes diverses, mais le centre du drame est toujours le même.

Ce qui caractérise Galsworthy autant que sa profondeur psychologique, c'est son sens émouvant de la nature, c'est son style, rapide, cursif, plein d'interjections et d'allusions. Il reproduit les mouvements mêmes, les saccades et les soubresauts de la parole intérieure. Il est peut-être difficile pour les Français, habitués aux développements logiques et aux articulations du grand style classique, mais il est extrêmement habile à rendre les variations mêmes de la vie. John Galsworthy est aussi un grand romancier par l'art avec lequel sont traitées ces vastes scènes essentielles, devant lesquelles échouent tant de conteurs. Ses livres se développent sournoisement ou brutalement, de manière à aboutir à deux ou trois conflits dramatiques après lesquels nous sommes entièrement fixés sur les personnages et n'avons plus rien à apprendre d'eux. C'est la méthode de tous les maîtres. Galsworthy en est un, et non des moindres. Il faut espérer que les lecteurs

pourront bientôt lire, dans un texte français, *le Propriétaire*, *le Manoir*, *Fraternité* et aussi les *Cinq Contes*, moins importants, mais presque aussi savoureux.

***

Un jeune écrivain brésilien, fort intelligent, M. Benedicto Costa, vient de publier un petit volume qui nous raconte l'histoire du roman au Brésil. C'est, d'ailleurs, en français qu'il entend nous montrer la parenté qu'il y a entre nos écrivains et ceux de son pays et l'influence que nous avons eue sur eux. Cette influence est vieille ; elle vient du Portugal. Elle remonte à Dom Joao V, à cette époque si charmante et si précieuse à nos yeux, où tout souverain voulait avoir son Versailles, où chaque pays adaptait notre style Louis XIV et notre style Louis XV à son génie spécial et créait un rococo particulier. Singulier moment de l'histoire où notre action littéraire et artistique se répandait partout, mais que l'on n'a pas suffisamment étudié encore à ce point de vue spécial !

Nous empruntons à M. Benedicto Costa l'amusante peinture qu'il fait de ce Portugal du XVIIIe siècle, si fragile et si délicieux.

« Mais le Portugal avait changé. Un jeune roi décrétait de son trône de nouvelles modes et de nouveaux parlers. Une envie de plaisir, d'un plaisir mou et languissant, que le caractère du peuple faussait en licence et sentimentalité, débordait partout. Et les salons des palais royaux, les rues aux jours de procession, les cours des couvents et les portiques des églises, se remplissaient d'une foule d'êtres ridicules, d'une morale faible, qui se maquillaient et disaient des sottises aux femmes. Les *Te Deum*, les *Laus perenne*, les neuvaines et les processions, lorsque les fenêtres s'ornaient de soies et de brocarts, de draps des Indes, de riches tapisseries de Calicut et de Bengale, de coûteuses tentures de Madras et d'énormes plumes multicolores des oiseaux exotiques du Brésil, furent complices des exploits amoureux de ces générations, qui vécurent, comme celles de France, avec une licence identique, mais sans l'art, l'élégance et la flamme philosophique des encyclopédistes. La vie au Portugal s'était amollie. L'idéal du bonheur était de parler français, de se

mettre du rouge et de la poudre de riz et de posséder une jolie nonne dans l'un des trois cents couvents de Lisbonne. Et, remplissant les armoires, faisant les délices des gourmands : les marmelades, les compotes de citron de Maranhao et de « cajù » de Pernambuco, les blancs-mangers, les gâteaux de Savoie, chefs-d'œuvre du goût, où les religieuses excellaient, le jour de *grades de doces* [1] ; dans le voisinage des couvents, il y avait un bourdonnement. La populace se pressait tout autour, curieuse : et, sans tarder, des carrosses s'y arrêtaient, d'où les hobereaux sautaient, légers; des litières s'ouvraient, et juges, moines, licenciés, étudiants, poètes, mendiants et madrigaliers, *faceiras* et *casquilhos*, tous empommadés, chargés de bagues, se touchaient, se croisaient, échangeaient des politesses, passaient des heures agréables de désœuvrement et de futilité. »

Le Brésil, dès qu'il eut conscience de lui-même, devait porter l'empreinte profonde de l'influence française. Elle n'a jamais cessé : « Tout le XIXe siècle, écrit M. Benedicto Costa, est l'histoire de notre éducation par la France littéraire, politique, philosophique et artistique. » Il y a même là-bas tout un État qui s'est organisé d'après les théories d'Auguste Comte, un petit coin du monde, qui réalise le rêve du positivisme. Tous nos grands courants littéraires ont eu leur écho au Brésil. Le romantisme comme le naturalisme et le symbolisme. A lire un écrivain brésilien, on a souvent l'impression que l'on a ouvert un ouvrage français. Si j'en crois M. Costa, cela devient parfois un défaut ; une certaine psychologie française remplaçant souvent là-bas la psychologie ethnique. M. Costa écrit même à ce sujet :

« Il existe aussi chez nous une façon de sentir toute spéciale, une manière toute particulière de voir les choses, une pensée originale, mais lorsque nous voulons les exprimer artistiquement, dans le livre ou dans le marbre, dans le son ou sur la toile, notre originalité disparaît. La technique de nos romans, de nos contes et de nos poésies est foncièrement française. Notre observation psychologique est inspirée de

1. *Grades de doces*, espèce de *five o'clock tea* que les nonnes avaient l'habitude d'offrir aux personnes de leurs relations.

celle de Bourget, d'Anatole France, de Marcel Prévost, d'Abel Hermant. »

M. Costa est ici injuste : il faut ajouter, pour être véridique, que l'ardente nature du pays ajoute aux ouvrages brésiliens une exubérance, une profusion, un magnifique excès de sève, que nous avons connus au XVIe siècle et que la sagesse de notre race, sa maturité et son expérience ont comprimés, dès les premières années du XVIIe siècle ; mais, chez eux comme chez nous, la sensibilité est analogue. La mélancolie d'un Chateaubriand ou d'un Pierre Loti correspond à la *saudade* portugaise. *Saudade*, mot sans égal au monde et qui exprime ce qu'il y a de plus déchirant dans l'adieu, de plus désert dans la solitude !

Nous ne pouvons pas remonter dans l'histoire du roman au Brésil jusqu'aux ouvrages de Manoël de Macedo ou de José de Alencar, qui en sont, en quelque sorte, les créateurs ; mais il nous faut parler d'un des principaux conteurs brésiliens, Machado de Assis, qui est mort en 1908 et qui est un écrivain de la lignée de Claude Tillier et d'Anatole France. Chez lui, l'influence tropicale a agi par réaction ; aucun effet violent, pas de lumière trop vive, mais de fins paysages pâles, entr'aperçus, des sarcasmes délicats, une amertume aristocratique. Son principal ouvrage est fort remarquable. Ce sont les *Mémoires de Braz Cubaz*. Cela ressemble à Sterne et à Xavier de Maistre ; c'est une confession pleine de détours, de fantaisie, de digressions, de liberté ; elle vise à la distinction suprême de ces deux maîtres, mais il me semble qu'elle n'y atteint pas. Elle n'est pas aussi aisée, aussi aérienne que la leur. Les traits de Machado de Assis sont plus appuyés, ses légèretés sont souvent lourdes, mais plus qu'eux, il est humain, chagrin, général ; il laisse dans l'esprit un relent plus triste. Les *Mémoires de Braz Cubaz* contiennent des pages puissantes et des portraits d'une réalité amère. Son ironie a quelque chose de pénible ; c'est l'ironie d'un homme de sang mêlé, fils de domestiques, dont la sensibilité est pour ainsi dire ambiguë, qui souffre de n'avoir sa place nulle part dans une société qui n'est pas faite pour lui ; ironie d'un grand esprit, errant dans un pays en formation, où les grands esprits sont mal vus. Sa destinée, par certains côtés, rappelle

celle d'Edgar Poe, d'un Edgar Poe qui n'aurait pas la métaphysique à sa disposition, dont l'imagination serait moins tourmentée, mais qui se tirerait d'affaire par la finesse de ses dédains.

Très différent de Machado de Assis, Alunzio Azevedo, mort en 1910, fut un naturaliste. Il le fut, comme l'était Eça de Queiroz, le grand romancier portugais, encore inconnu chez nous, où il passa cependant comme consul la plus grande partie de sa vie, — je veux dire en écrivain d'un tempérament exceptionnel, auquel le naturalisme a servi de tremplin et qui lui a permis surtout de développer, outre mesure, ses peintures amoureuses. Le don essentiel d'un Alunzio Azevedo, c'est de rendre la sensualité, l'exubérance de la vie physique ; comme Zola, il est hanté par la physiologie, mais elle ne prend pas chez lui ce caractère carabin qu'elle affecte trop souvent chez l'auteur de *l'Assommoir*. Elle se voile de poésie comme dans la nature même, qui mêle partout des fleurs au fumier, la naissance à la mort.

Coelho Netto a abordé toutes les formes de la fiction. Personne n'a décrit comme lui la nature tropicale, la puissance des sèves, le chaud foisonnement végétal, plein d'odeurs lourdes et d'influences étranges. Il a écrit cinquante volumes, inégaux, souvent puissants, uniquement destinés à décrire le monde extérieur. Ce n'est pas un artiste, c'est un imaginatif, ivre de cette imagination étrange, particulièrement brésilienne, qui forme le tissu même de tous les grands écrivains de ce pays et que Graça Aranha a décrit dans les lignes suivantes :

« Au Brésil, le trait caractéristique collectif, c'est l'imagination. Ce n'est pas la faculté d'idéaliser, ni la création de la vie par l'expression esthétique, ni la prédominance de la pensée ; c'est plutôt l'illusion qui vient de la représentation de l'univers, l'état de magie, où la réalité se dissipe et se transforme en image.

» Les racines lointaines de cette imagination se trouvent dans l'âme des races différentes qui se rencontrèrent dans le prodige de la nature tropicale. Chaque peuple y apporta sa mélancolie. Chaque homme y est venu, l'esprit chargé de la terreur de plusieurs dieux, de l'angoisse du souvenir d'un

passé perdu pour toujours, s'y remplit de l'indéfinissable inquiétude de la terre étrangère. C'est ainsi que s'épanouit cette sensibilité implacable qui grandit et déforme les choses, qui exalte et déprime l'esprit, qui traduit les anxiétés et les désirs ; source trouble de poésie et de religion, par où nous aspirons à la possession de l'Infini, pour nous perdre, aussitôt après, dans le nirvâna de l'inaction et du rêve. »

Graça Aranha, lui, n'a fait qu'un roman : *Chanaan*, mais c'est un des chefs-d'œuvre de la littérature contemporaine. (Je cite pour mémoire son drame philosophique, *Malazarte*, qui a été joué à Paris, il y a quelques années.) *Chanaan* est une épopée sociale, en quelque sorte prophétique, où vit tout un pays, où l'on voit déjà l'Allemagne s'abattre sur le Brésil et chercher à le conquérir, où les problèmes intellectuels et moraux se présentent sous leur forme la plus dramatique. Par l'esprit, la composition, l'équilibre, *Chanaan* est une œuvre de chez nous. On y trouve cette progression calculée et cet élargissement des débats, qui caractérisent le grand roman d'observation générale. Mais Graça Aranha reste Brésilien par le particularisme de sa psychologie, par la tristesse accablée de sa satire, par l'éclat souvent atroce, la cruauté même, de certaines de ses peintures, par je ne sais quel imprévu savoureux dans les réactions de ses héros. Il y a, dans *Chanaan*, du poème et de la symphonie.

Ces exemples sont typiques. On voit par eux combien notre influence peut être féconde. Elle n'a pas nui à l'originalité de ces écrivains, elle ne les a ni contraints, ni gauchis. Elle leur a donné une méthode de pensée, des cadres fixes pour retrouver leurs lois personnelles. Protégés par le génie latin, ils ont pu s'abandonner à leur fougue native, sans crainte de se briser les reins et, aidés par notre expérience séculaire, ils ont évité les pénibles écoles par lesquelles nous avons passé. Des études comme celles de M. Costa sont fort utiles. Elles nous permettent de juger notre action intellectuelle. Mais rien n'existe que par l'amour. C'est l'amour que le Brésil porte à la France qui lui a permis de rendre vivante cette action et, dans un cas pareil, lorsqu'il y a une telle sympathie entre deux nations, n'est-ce pas que celle qui reçoit, à force de générosité, donne presque autant que l'autre?

***

Les écrivains anglais ont fêté, le 27 septembre, le soixante-dixième anniversaire d'Edmund Gosse. Edmund Gosse est fort connu en France, où il a de nombreux amis, et c'est justice, car nul n'a fait autant que lui pour répandre en Angleterre la littérature française qu'il connaît admirablement et qu'il ne connaît pas uniquement d'ailleurs, car il a publié aussi un beau livre sur Ibsen.

Un de ses derniers ouvrages s'appelle *Trois moralistes français*. Il y peint La Rochefoucauld, La Bruyère et Vauvenargues; chacune de ces études est fort curieuse. Edmund Gosse ne cherche pas à établir des portraits généraux, et souvent faciles, par conséquent, des écrivains qu'il veut peindre. Il les dessine, pour ainsi dire, de profil. Il les place de manière à montrer, de la façon la plus ingénieuse, ce qu'ils ont de personnel, de rare et aussi de pas complètement connu. Il y a dans ses pages une sorte de fraîcheur particulière et, par moment, presque de naïveté, toujours absente chez nos critiques. Il les voit plutôt en homme qu'en érudit. Aussi y a-t-il intérêt et profit à lire ses ouvrages sur les écrivains que nous connaissons le mieux. Il dit à leur sujet des choses subtiles et d'une saveur rare.

Son roman, *Père et fils*, a eu ici et en Angleterre beaucoup de succès. A vrai dire, c'est un fragment d'autobiographie, plutôt qu'un roman. Edmund Gosse eut comme parents un naturaliste fort connu et une poétesse extrêmement distinguée, qui a écrit un grand nombre de traités religieux. Mais l'un et l'autre étaient des puritains sévères, des protestants ne relevant d'aucune église et dont toute la vie se passait à interpréter les textes sacrés. Ils ne reconnaissaient aucune autorité que leur conscience, aucun intermédiaire entre Dieu et leur cœur que la prière. Ils refusaient de voir dans la Bible autre chose que la lettre écrite et vivaient dans une sorte de mysticisme positif, si j'ose réunir ces termes contradictoires, qui était bien l'atmosphère la plus redoutable où pût s'épanouir un enfant. Celui-ci grandit donc sans camarades, sans jeux, sans contes de fées, ne connaissant du monde que les cantiques, les prophéties... et la nomenclature exacte des

insectes et des étoiles et anémones de mer ! Il faut lire les admirables pages où cet enfant, ainsi abandonné à soi-même, retrouve au fond de son imagination une manière de croyance à la magie et recherche le mot ou le nombre mystérieux qui le rendrait maître des secrets de cette terre !

On sait à quel point les romanciers anglais excellent à décrire une vie d'enfant. Personne n'a oublié les premières années de David Copperfield, de Jane Eyre ou de Maggie et de Tom Tulliver dans *le Moulin sur la Floss*, de George Eliot. On y voit de page en page se former mystérieusement le caractère de l'homme ou de la femme que cet enfant va devenir. Le récit d'Edmund Gosse peut, par moments, rivaliser avec eux. Les qualités les plus précises de l'esprit anglais s'y retrouvent : cette description des menus faits de la vie, minutieuse et pittoresque, et cette vision parallèle des nuances de la vie morale, aussi exacte, mais troublée par l'infiltration perpétuelle du rêve. C'est ainsi que cette histoire d'un enfant solitaire finit par prendre ce caractère de songe, dont nos voisins ont le secret. Il s'y mêle aussi un certain comique spécial, un humour en même temps âcre et frais comme le *Gingerbeer*.

Tous les amis qu'Edmund Gosse possède en France se sont unis en pensée à ses amis d'Angleterre pour fêter, à cette occasion, ce pur esprit clairvoyant et cette noble carrière d'homme de lettres, qui n'a jamais vécu que pour son art et pour la recherche de la vérité.

EDMOND JALOUX

L'AMÉNAGEMENT DU RHÔNE

Le Sud-Est de la France s'est révélé pendant la guerre une de nos régions les plus actives et les plus entreprenantes, une de celles où l'on s'est le plus vite et le mieux débrouillé en vue de la tâche énorme à accomplir. L'effort industriel du Dauphiné est désormais populaire en France. Cette heureuse renommée n'a pourtant pas tourné la tête de nos robustes hommes d'affaires. Au contraire, elle les a rendus plus modestes en même temps que plus allants. Ils savent que dans leur succès il y a eu, et il ne pouvait pas ne pas y avoir beaucoup d'improvisation. Ils ne veulent pas qu'il en soit ainsi dans l'avenir. Bien décidés à conserver et à élargir encore les magnifiques positions acquises pendant la guerre, ils tiennent à ce que l'improvisation disparaisse de leurs méthodes, et que la prospérité économique de la région soit fondée désormais sur les enseignements acquis au cours de la tourmente. Ils voient grand, mais veulent bâtir solide.

Or, parmi ces enseignements, il en est deux, de valeur proprement régionale, qu'ils ont particulièrement retenus. Créateurs des industries fondées sur la houille blanche, ils ont été surpris eux-mêmes de l'efficacité que présente la force électrique issue des torrents, et la crise mondiale du combustible dans laquelle nous nous débattons n'a fait que les confirmer dans cette conviction : il faut accroître, doubler, quintupler, décupler nos ressources hydro-électriques. En même

temps, ils ont pris conscience avec angoisse des difficultés que les caractères géographiques du pays opposent aux problèmes de transports. Pas de voies d'eau, ou à peu près, car le Rhône n'est utilisable (fort médiocrement) que jusqu'à Lyon; des voies ferrées insuffisantes, encombrées, de rendement incertain. Il faut donc remettre en état les chemins de fer, et surtout créer des voies navigables, sans lesquelles aucun développement industriel durable n'est possible.

Problème des transports, problème de la houille blanche, voilà les deux grandes préoccupations que les leçons de la guerre ont laissées dans les esprits. Mais il se trouve que les deux questions sont solidaires. Non seulement elles ne s'excluent pas, mais la solution de l'une apporte la solution de l'autre. Tout d'abord l'exploitation intensive de la houille blanche permettra l'électrification des voies ferrées, les rendra ainsi plus souples, plus actives. D'autre part, après avoir aménagé les torrents de haute montagne, on en vient de plus en plus à l'équipement des grosses rivières des basses vallées, plus coûteux, mais riche de puissance et de régularité. Or il se trouve que cet aménagement, avec ses barrages, ses retenues, ses dérivations de grandes dimensions, résout du même coup le problème de la navigation. Ainsi la réalisation du programme hydro-électrique est liée à l'organisation des transports, et on n'effectuera pas l'une sans l'autre. Il y a plus que solidarité, il y a identité.

De cette constatation féconde est né le projet actuel de l'aménagement du plus puissant des torrents alpins, le Rhône.

*
* *

Le problème n'est pourtant pas posé d'aujourd'hui. Il y a plus d'un siècle qu'on en étudie les données, et qu'on lui propose des solutions. Mais jusqu'ici ces solutions ont été partielles, fragmentaires, et c'est ce qui les rendait caduques. On se préoccupait le plus souvent d'assurer la navigation, parfois de donner satisfaction à l'irrigation, enfin depuis trente ans d'exploiter la force motrice. Mais jamais on n'envisageait un programme d'ensemble capable de concilier ces trois éléments, entre lesquels l'hostilité était chronique.

La navigabilité du Rhône est à l'ordre du jour depuis la fin du XVIIIe siècle. A cette époque le fleuve, depuis la mer jusqu'à Lyon, et même jusqu'à Seyssel, était beaucoup plus utilisé par le trafic que nos contemporains ne l'imaginent. Les premiers projets eurent justement pour but de développer encore cette utilisation, en aménageant pour la navigation la formidable gorge par où le Rhône, sous Bellegarde, pénètre à travers les chaînons du Jura; on comptait réaliser ainsi une jonction avec le lac de Genève, et éventuellement avec le Rhin. Un audacieux osa même se lancer sur une frêle barque à travers le cañon pour susciter la hardiesse des ingénieurs et des mariniers. Mais avant de pouvoir s'attaquer au Rhône jurassien, il fallut bientôt penser à améliorer le fleuve dans la partie considérée comme la plus navigable. L'importance commerciale du tronçon Lyon-Arles, et les imperfections qu'il présentait, de plus en plus sensibles à mesure que croissaient les dimensions des bateaux et les exigences du trafic, amenèrent dès 1808 l'ingénieur Céard à proposer la construction d'un canal navigable sur la rive droite du fleuve, entre Lyon et Beaucaire; en 1822 un second ingénieur, Cavenne, en préconisait un autre, suivant de Lyon à Port-de-Bouc la rive gauche du Rhône sur 318 kilomètres, et agrémenté de 58 écluses. Pourtant, en ces temps lointains, le Rhône était trop nécessaire au trafic pour qu'on s'arrêtât longuement à lui reprocher ses défauts ; en revanche, lorsque la concurrence des chemins de fer commença de rendre la vie dure aux mariniers, réduisant la navigation de plus de moitié entre 1855 et 1861, ceux-ci réclamèrent âprement l'aide des pouvoirs publics afin d'améliorer l'instrument imparfait dont fléchissait le rendement. Dès lors les projets se succèdent : programme de 1865, tendant à approfondir et à régulariser le lit; rapport Krantz (1873), se décidant pour un canal de rive droite analogue à celui de Céard; enfin loi de 1878, qui a abouti après une quinzaine d'années de travaux à donner au Rhône à l'aval de Lyon son aspect actuel, avec son chenal de navigation, ses épis et ses digues submersibles. Bien que le résultat technique eût été intéressant, et que le mouillage de 1 m. 60 ait été à peu près intégralement réalisé, le trafic n'a pas repris l'activité qu'on espé-

rait, et cet insuccès a provoqué de nouveaux projets. Il y en eut une véritable floraison de 1896 à nos jours, dont les plus importants furent ceux de la commission interdépartementale de 1901, et ceux de l'Office des Transports du Sud-Est en 1911.

Si cette généreuse émulation n'aboutissait qu'à faire tomber les projets les uns sur les autres comme des châteaux de cartes, c'est sans doute à cause des difficultés techniques et financières de l'entreprise : 500 millions de francs d'après les études de 1901. Mais une bonne part de l'échec revenait assurément à l'antagonisme, qui semblait irréductible, entre les intérêts de la navigation et ceux de l'irrigation. Les campagnes riveraines du Bas-Rhône, qui savent à quel point l'arrosage est nécessaire sous l'ardent soleil du Midi, ne se lassent pas depuis un siècle de demander qu'une part des abondantes eaux du fleuve soit employée à l'irrigation. Le premier projet date de 1847, où l'ingénieur Aristide Dumont discutait le plan d'un canal d'arrosage amenant 25 mètres cubes à la seconde. En 1860, Dumont constituait une société d'études chargée de mettre au point le projet d'un autre canal empruntant 30 mètres cubes au fleuve et autant à l'Isère; en 1872, infatigable, il exposait un nouveau plan, celui d'une artère d'irrigation de 327 kilomètres, roulant 45 mètres cubes, et se développant de Condrieu à Montpellier en franchissant le Rhône par un siphon à Mornas. Mais la navigation veillait : elle combattit si vigoureusement le projet que celui-ci ne put atteindre le havre de la Chambre des députés qu'en 1875, pour s'y débattre d'ailleurs et y expirer en 1877. Repris par M. de Freycinet en 1878, voté enfin par le Parlement en 1879, le projet fut confié pour exécution à l'ingénieur Chambrelent, qui en modifia les données de façon si décisive qu'il dut retourner devant les Chambres ; dangereux voyage, car adopté par les députés, il sombra en 1882 dans la discussion du Sénat, et put à grand'peine être remorqué jusqu'au Conseil général des Ponts et Chaussées qui lui fit, de 1882 à 1885, des funérailles décentes. La navigation triomphait ; en 1901 encore, la commission interdépartementale concluait nettement à laisser de côté les problèmes d'irrigation et à n'aménager que la

voie navigable. De Lyon à Arles, partisans de l'irrigation et champions de la navigation veillaient jalousement sur le fleuve, chaque camp préférant le laisser rouler inutile que d'accorder quelque concession à l'adversaire.

Cependant un troisième larron était apparu, dont les prétentions risquaient de compliquer encore le problème. Les premiers résultats de l'utilisation de la houille blanche dans les Alpes avaient donné l'idée que le Rhône, abondant et rapide, pouvait être un merveilleux producteur de force électrique. Cette fois, on ne perdit pas de temps en palabres, et on passa aussitôt à l'exécution ; il est vrai que la tâche était plus facile puisqu'il ne s'agissait que de projets de détail. Dès 1892, la dérivation de Jonage, aux portes de Lyon, était concédée et l'usine mise en service en 1899. Le succès de l'entreprise ramena l'attention sur les exceptionnelles qualités du défilé de Bellegarde, où une chute de 14 mètres était utilisée depuis 1872 pour fournir l'énergie par le grossier procédé de câbles de transmission; l'usine fut transformée en établissement hydro-électrique, et l'on songea à tirer parti de toute l'énergie que recèle le fleuve entre Bellegarde et Seyssel. De là naquirent en 1906 le projet Harlé, Blondel et Mähl, prévoyant la construction d'un grand barrage à Génissiat, auquel serait accolée une usine installée pour produire 250 000 chevaux; puis le projet de la Société des Forces hydrauliques, utilisant la chute en deux paliers aménagés à Bellegarde et Malpertuis ; d'âpres discussions s'élevèrent autour de ces deux conceptions, et elles se sont continuées jusque pendant la guerre. Du moins un progrès avait été réalisé ; les deux projets prévoyaient des facilités pour la navigation ; c'était un pas dans la voie de l'aménagement intégral du haut Rhône. En revanche, il était à craindre que l'équipement industriel du fleuve tout entier, réalisé sans plan d'ensemble, ne vînt ainsi rendre plus complexe encore la tâche de le rendre navigable, et propre à l'irrigation.

Tel est le bilan des projets et des réalisations effectués depuis un siècle autour du grand fleuve. Il y avait là de quoi décourager les plus audacieux. Rivalités, discussions interminables, manque de vues d'ensemble, médiocrité ou absence de résultats. Cependant ce tableau un peu noir a besoin d'une

retouche. Depuis une vingtaine d'années, un esprit nouveau commence à animer les vœux, sinon les projets. La première, vers 1900, la Chambre de commerce d'Aubenas réclame avec netteté « l'aménagement agricole et industriel du Rhône, permettant l'irrigation, une navigation constante, et l'utilisation des forces motrices du fleuve ». Cette tendance à considérer comme liés ces divers programmes apparaît également dans les projets de Génissiat-Bellegarde, qui se préoccupent des intérêts de la navigation en même temps que de ceux de l'industrie ; elle anime une partie des projets éclos en 1911. C'est cette solidarité des problèmes du Rhône qui va caractériser l'effort actuel.

Cet effort est né pendant la guerre, et dès son origine, il témoigne de cette entente des intérêts sans laquelle toute entreprise était vouée à l'échec. Les représentants au Parlement des populations du Sud-Est se réunissent en un groupe de l'aménagement du Rhône décidé à poursuivre dans un complet accord la rapide exécution des travaux nécessaires ; à leur tête est l'infatigable député de l'Isère, M. Léon Perrier, qui guidera le projet de réunions en réunions, de Lyon à Marseille et de Marseille à Grenoble, jusqu'à la Chambre où il en fera triompher les conceptions. Puisque aujourd'hui l'utilisation industrielle du fleuve apporte une solution nouvelle aux projets de navigation et d'irrigation, l'évidence apparaît qu'il faut lier les différents termes, et les faire résoudre les uns par les autres. La création des retenues et des dérivations destinées à alimenter les usines hydro-électriques entraîne d'elle-même l'existence de biefs navigables, qu'il suffira de relier ; de son côté la production d'une force électrique surabondante résout les problèmes de pompage pour l'alimentation des canaux d'irrigation. D'autre part, ce sont les bénéfices donnés par la production d'énergie qui paieront les frais de mise en état de la voie navigable et des réseaux d'arrosage ; en revanche l'agriculture rénovée viendra aider l'industrie, à laquelle la voie navigable de son côté fournira un instrument merveilleux d'expansion. Solidarité de l'effort, solidarité des résultats, telles sont les caractéristiques nouvelles, grandioses dans leur simplicité, de l'entreprise d'aujourd'hui.

Cette solidarité s'exprime dans deux directions principales : dans le plan d'aménagement, et dans le mode de réalisation.

*
* *

Le nouveau plan d'aménagement du Rhône pose donc en principe que les travaux nécessités par l'équipement des usines hydro-électriques, par l'établissement de la voie navigable et des canaux d'irrigation sont solidaires. Ils doivent s'accomplir simultanément le long du fleuve aux points où les chantiers seront successivement ouverts. Cette interdépendance nous dicte notre méthode d'examen ; suivons fidèlement le fleuve de la frontière suisse jusqu'à la mer, en considérant tour à tour les trois sections qu'y distinguent les promoteurs de l'entreprise : le haut Rhône, en amont de Seyssel ; le Rhône moyen, de Seyssel à Lyon ; le Rhône inférieur, de Lyon à Arles.

Le haut Rhône. — De la frontière suisse à Seyssel, le cours du fleuve est ce qu'on pourrait appeler la zone héroïque de la vallée. Déjà encaissé depuis Genève dans les grès tendres et les dépôts glaciaires, le Rhône transperce un premier chaînon jurassien par le beau défilé de Fort-l'Écluse, puis s'enfonce dans la rainure profonde, forée en plein calcaire, qu'il a creusée et qu'il creuse encore de Bellegarde aux abords de Seyssel. La largeur du torrent s'y restreint parfois à 6 mètres, entre les hautes parois de roches dures sur lesquelles se penchent les sapins. La pente moyenne de cette section de 40 kilomètres est de 2 m. 25 au kilomètre, donnant ainsi la mesure de la puissance que peuvent fournir les 280 mètres cubes qui y circulent par seconde en eaux moyennes. Magnifique instrument de travail ; comment l'utiliser pour la production de la force, comment l'adapter en même temps pour la navigation?

Ici se pose une question préjudicielle, dont la solution aura une influence considérable sur la quantité et la qualité de force produite dans la section, et même, quoique en s'atténuant vers l'aval, sur toute l'énergie à capter le long du fleuve. Bien que régularisé par le passage dans le lac de Genève, le Rhône connaît à Bellegarde des étiages assez prononcés ;

le débit d'étiage (moins de 10 jours par an) descend au-dessous de 120 mètres cubes, et le fleuve se tient à moins de 255 mètres cubes pendant 180 jours. Or il est possible de relever le débit constant jusqu'au minimum de 220 mètres cubes, c'est-à-dire d'ajouter à la force hydro-électrique qu'il est capable de fournir actuellement un respectable supplément de 63 millions de kilowatts-heure, d'autant plus précieux qu'ils seront gagnés pendant l'hiver, c'est-à-dire à l'époque des basses eaux sur le Rhône et ses affluents alpins, donc à l'heure des pénuries industrielles ; c'est par 5 millions de francs de recettes annuelles que l'on peut chiffrer le bénéfice.

Comment donc s'assurer cet avantage, dont l'effet se fera sentir plus ou moins encore sur toutes les usines d'aval ? Problème délicat, car la solution ne se trouve pas entre nos mains. Il s'agit de relever le plan d'eau du lac de Genève, pour lui permettre d'emmagasiner le volume susceptible de porter le débit du fleuve à cet étiage de 220 mètres cubes. Or si nous sommes, par le littoral savoyard, les riverains d'un bon tiers du lac, c'est la Suisse qui tient à Genève les vannes de la Couleuvrinière, lesquelles règlent le débit du fleuve et par suite le niveau du lac. Une négociation avec la Suisse est donc nécessaire et elle est d'ailleurs entamée ; elle semble d'autant plus aisée à mener à bonne fin que déjà, pour augmenter la puissance de ses usines de la Couleuvrinière et de Chèvres, le canton de Genève a relevé en 1917 et 1918 le plan d'eau du lac des trois quarts de la hauteur souhaitée. La France a d'ailleurs en mains, pour achalander la négociation, un excellent objet d'échange ; elle subordonne au consentement de la Suisse l'équipement de la voie navigable en amont de Seyssel, qui mettrait Genève et plus tard toute la Suisse en relations par voie d'eau avec la Méditerranée. Premier exemple de la solidarité, toujours agissante tout au long du projet, entre les intérêts de l'industrie et ceux de la navigation.

Voici donc le Rhône entré en France. Comment utiliser au mieux la chute de 80 mètres qui se développe jusqu'à Seyssel, et aménager en même temps un passage de navigation? Deux types de projets sont ici en présence, la solution des barrages, celle des dérivations.

La première a été apportée dès 1906, et paraît la plus simple. On a proposé de barrer l'extrémité inférieure du cañon, déjà élargie, sous le hameau de Génissiat, en élevant au travers du fleuve une muraille de 70 mètres environ ; le remous de la retenue ainsi produite s'étendrait sur 23 kilomètres jusqu'à la frontière suisse, en noyant les installations hydro-électriques actuelles de Bellegarde. Plus tard un second projet, se défiant des dangers que peut présenter une si formidable accumulation d'eau, préconisait la division du travail en deux barrages, un de 38 mètres à Malpertuis, et un de 30 mètres à Bellegarde. Dans les deux cas on a prévu pour la navigation, à côté des usines de force installées au pied des barrages, un système d'ascenseur à bateaux ou de groupe d'écluses permettant aux embarcations de franchir les 70 mètres de dénivellation pour pénétrer dans le lac tranquille du bief de retenue, et gagner ainsi la frontière suisse.

Les critiques n'ont pas manqué à ce type de solution. Non seulement on redoute une rupture de barrage, mais on craint que la retenue, installée dans le calcaire urgonien, roche très perméable, ne soit étanche ni par le fond ni par les flancs. On prévoit le comblement rapide du bief, en arrière du barrage, par l'énorme apport de matériaux amenés par l'Arve. Enfin on objecte que les variations quotidiennes du volume d'eau qu'on fera passer par les turbines de l'usine, suivant les besoins de la consommation de force, seront si amples que les promoteurs de Génissiat, pour ne pas gêner la navigation ni les industries d'aval, se trouvent obligés de prévoir la création d'un nouveau réservoir (compensateur) un peu au-dessous, ce qui augmentera les frais de construction et les dangers que la rupture des barrages peut engendrer pour l'aval. On propose donc (projet Crolard et surtout projet Maillet) de créer sur la rive gauche du fleuve une vaste dérivation, branchée sur le Rhône près de la frontière au droit d'un barrage mobile, et cheminant tantôt à ciel ouvert, tantôt en souterrain du type du tunnel du Rove près de Marseille, jusqu'à Bassy, un peu en aval de Génissiat. Là, deux énormes conduites de mise en charge précipitent sur l'usine génératrice, d'une hauteur de 65 mètres, un volume maximum de 320 à 350 mètres cubes, que la mise en service d'une

troisième conduite peut porter à 480. La navigation s'effectue sur la dérivation, reliée au fleuve vers Bassy par des ouvrages qui utilisent une sorte de plan incliné naturel. Ainsi on évite les apports, et le danger des catastrophes ; on échappe même à l'inconvénient des variations brusques en faisant jouer en temps opportun les vannes du barrage mobile d'amont.

Quel que soit le type d'aménagement qui sera adopté dans cette section, il est certain en tout cas qu'elle tient, dans l'économie du projet d'ensemble, une importance capitale. La navigation peut y être intense si la Suisse oriente décidément une partie de son trafic vers la Méditerranée. La quantité de force électrique escomptée, soit au moins 200. 000 chevaux en eaux moyennes, représente plus du quart de la puissance prévue pour le fleuve tout entier. D'autre part, cette énorme force est destinée à un rôle spécial. On a ici la possibilité de faire varier chaque jour le débit dans des limites étendues, pour pouvoir suivre les *pointes* de consommation, ce qui sera presque impossible plus bas, à cause des exigences de la navigation ; l'usine géante du haut Rhône sera donc par excellence une usine de pointes, apte à la fourniture de force et de lumière. C'est là que la Ville de Paris trouvera cette énergie électrique dont elle a un besoin si urgent; il est dès maintenant entendu qu'elle se rend acquéreur des trois quarts de la force qui sortira des turbines du haut Rhône L'intérêt de Paris dans la réalisation de cette partie de l'entreprise se traduira donc par une forte participation financière à la constitution de la compagnie qui assumera l'entreprise totale de l'aménagement du fleuve. Ainsi l'équipement du haut Rhône doit assurer le succès de toute la combinaison ; il est comme la pierre angulaire du majestueux édifice du Rhône intégralement utilisé.

Rhône moyen. — La section suivante, qui s'allonge sur 155 kilomètres de Seyssel à Lyon, présente un intérêt moins exclusivement industriel. Bien que traversant encore plusieurs chaînons du Jura, le fleuve qui a hérité du lit formidablement façonné par les glaciers alpins n'a plus qu'une pente de 0 m. 64 par kilomètre. C'est là une déclivité un peu forte pour la navigation, et un peu faible pour l'utilisation

des forces hydrauliques ; il est donc nécessaire de l'aménager par sections de grande longueur afin d'obtenir des hauteurs de chute intéressantes. Le projet de M. Armand, ingénieur en chef du Rhône à Lyon, que M. Léon Perrier a présenté comme type d'aménagement possible dans son rapport à la Chambre, ne prévoit donc le long de cette partie du fleuve que cinq dérivations, alimentant six usines : celles d'Eilloux (près Seyssel), chute de 5 à 7 mètres, puissance de 16 000 chevaux ; du canal de Savières, chute de 14 à 18 mètres à l'extrémité d'une dérivation de 12 à 13 kilomètres, 50 000 chevaux ; de Brens et de Peyrieux, à l'extrémité d'une longue dérivation qui évitera très heureusement le défilé de Pierre-Châtel en se glissant par l'encoche profonde d'un « verrou » glaciaire dans le bassin de Belley; chutes de 12 m. 50 à 17 m. 50, 43 000 chevaux; usine de Groslée, chute de 7 m. 50 à 11 m. 50, 27 000 chevaux ; enfin usine de Villette d'Anthon, liée à une dérivation partant du Sault, chute de 10 m. 50 à 16 m. 50, 38 000 chevaux. Au total, une production de 174 000 chevaux en eaux moyennes, qui viendrait s'ajouter aux 12 000 que fournit déjà, immédiatement à l'aval de Villette d'Anthon, la dérivation de Jonage. A la tête de chaque dérivation, un barrage à vannes mobiles serait disposé dans le lit du fleuve de telle sorte que la retenue ainsi produite se fasse sentir un peu au delà de la sortie de la dérivation supérieure, ce qui rendra possible la navigation. Quant au volume d'eau que chaque dérivation aura la capacité d'admettre, il pourra atteindre 350 mètres cubes à la seconde.

Cette façon d'envisager le problème industriel résout en même temps les difficultés de la navigation. Chaque dérivation est aménagée en une sorte de chenal navigable, prévu pour une section mouillée de 320 mètres carrés, où la vitesse d'écoulement varierait de 0 m. 35 par seconde à l'étiage à 1 m. 10 avec le maximum de débit. La largeur entre les berges, soit à 1 mètre au-dessus de l'eau, serait de 90 mètres ; elle serait réduite à 50 mètres dans les passages difficiles, la profondeur étant alors augmentée en proportion, de façon à maintenir exactement la même superficie de section mouillée. C'est donc un vrai fleuve qui s'écoulerait à côté et au-dessus du lit du Rhône, mais un fleuve asservi, maintenu à une lar-

geur et à une profondeur réglées entre des berges régulières sur lesquelles circuleraient les tracteurs du remorquage électrique. A l'extrémité aval de chaque dérivation, une écluse de vastes dimensions : 80 mètres de longueur utile, 12 mètres de largeur, 2 m. 50 de tirant d'eau sur les buscs en basses eaux, soit les conditions nécessaires au passage de chalands de plus de 1 000 tonnes. Enfin entre la tête de chaque dérivation et l'extrémité inférieure de la précédente, la navigation utilisera le lit du fleuve, dans la retenue formée derrière l'obstacle du barrage mobile qui s'allonge au travers du Rhône, au droit de chaque tête de chenal dérivé ; l'effet du barrage lui vaudra ici un tirant d'eau fort augmenté et une vitesse de courant à peu près annulée.

Ainsi, dans cette section plus encore que dans la précédente, navigation et aménagement industriel, l'un soutenant l'autre, font bon ménage et ne peuvent se passer de leur concours réciproque. Il n'y a qu'une restriction : les exigences de la navigation ne permettent pas de faire varier brusquement la puissance du débit pour répondre aux demandes d'énergie qui peuvent se modifier aux diverses heures de la journée. Cependant en amont du canal de Savières, il est encore possible de faire varier ces débits pour le passage des pointes, en aménageant le lac du Bourget en réservoir compensateur capable de régulariser le débit d'aval, et on sait d'autre part que c'est à l'usine du haut Rhône qu'est plus spécialement réservé ce service des pointes d'énergie. La navigation pourra donc se déployer à l'aise sur le Rhône moyen, où elle aura encore plus d'importance que sur la section précédente, puisque au transit franco-suisse viendra s'ajouter le trafic du département de l'Ain, et surtout celui de la Savoie, déjà industrialisée, et qui projette de relier par un canal le lac du Bourget à l'Isère rendue navigable. Quant à l'irrigation, elle ne peut jouer ici qu'un rôle effacé ; cependant une dotation de 700 chevaux est prévue sur l'énergie à fournir par les usines hydro-électriques pour pomper au fleuve l'eau nécessaire à l'arrosage de la plaine de Loyettes, et à celui de la plaine caillouteuse de Villeurbanne, aux portes de Lyon. Ce n'est pas cela qui gênera la navigation, puisque le débit prélevé sur le fleuve sera en tout de 3 mètres cubes

par seconde ; mais remarquons que cette modeste amélioration agricole n'aurait guère été réalisable à peu de frais sans la surabondance d'énergie électrique que doit fournir l'aménagement du fleuve.

Nous voici arrivés, à l'extrémité aval de la dérivation déjà construite de Jonage, aux portes de Lyon. La traversée de la grande ville pose un nouveau problème, concernant la navigation (car il ne peut être question ici d'aménagement de chutes et de production de forces). Le lit actuel du Rhône est très encombré de bancs de graviers, entre lesquels le chenal se déroule irrégulier et sinueux ; la présence des ponts empêche de tracer par dragage une passe rectiligne ou de relever suffisamment le plan d'eau. On a donc préféré tracer hors de la ville, sur les terrasses du Bas-Dauphiné qui s'inclinent doucement vers le Nord-Ouest, un chenal navigable branché sur la dérivation de Jonage et venant retrouver le Rhône aux abords de Saint-Fons. Ce canal exigerait sans doute des travaux d'art assez importants, soit pour s'élever sur les terrasses, soit pour les traverser en tranchée ; mais il aurait l'avantage de desservir toute une zone admirablement disposée pour l'établissement d'usines. A son extrémité inférieure, un grand port serait installé sur les bords du fleuve, à 2 kilomètres en aval du confluent de la Saône, donc au contact de la voie d'eau qui reliera, de Marseille à Strasbourg, la Méditerranée à la Rhénanie et aux Pays-Bas.

Le bas Rhône. — Au Rhône industriel de Génissiat, au Rhône grande voie d'eau bordée d'usines de la section moyenne, succède au delà de Lyon une artère d'un rôle plus complexe encore, destinée à fournir près de 400 000 chevaux, à être une des plus grandes routes d'eau de France, et à assurer par son débit supplémentaire l'arrosage ou l'assainissement de vastes territoires. Le beau fleuve, coulant impétueux entre des rives si fières et qu'on a si souvent comparé au Rhin pour le plaindre de ne pas rouler avec ses flots l'activité dont se pare son rival du Nord, promet de devenir pour la région qu'il traverse une source de richesses aussi variées qu'abondantes.

Et d'abord le bas Rhône est aussi propre, mieux adapté

même que le Rhône moyen à engendrer une énorme quantité d'énergie. La pente d'ensemble est presque aussi déclive (0 m. 56) que celle du tronçon précédent ; elle s'élève même à 0 m. 77 par kilomètre dans ce qu'on appelle la région des rapides, entre Drôme et Ardèche. C'est donc la même technique de dérivations qui doit être appliquée à l'équipement des ressources hydro-électriques en aval de Lyon comme en aval de Seyssel. Mais le rendement est plus considérable parce que le volume du fleuve est plus que doublé par l'apport de la Saône, puis de l'Isère. C'est désormais en eaux moyennes un débit d'environ 725 mètres cubes dont on peut disposer en aval de Lyon, de 1 000 après le confluent de l'Isère, de 1 450 après celui de la Durance. Il est vrai qu'en revanche la vallée est beaucoup plus encombrée, beaucoup moins propre à l'édification de grands travaux publics en aval de Lyon qu'en amont. Sans parler des défilés, parfois étroits, de Vienne, de Condrieu, de Tournon, de Donzère, la présence tout au long du fleuve de villes importantes, de campagnes populeuses, de voies ferrées à grand trafic, l'obstacle de gros affluents dont les uns sont de véritables fleuves, les autres des torrents dangereux au lit démesuré, gênent l'installation des dérivations et des écluses. Aussi le long des 276 kilomètres qui vont de Lyon à Beaucaire, le projet Armand ne prévoit que 102 kilomètres de dérivations, et n'utilise ainsi que pour moins de moitié le cours du fleuve. Les dérivations, d'autre part, pour pouvoir donner leur plein effet aux chutes, doivent souvent être longues précisément parce qu'on ne peut les installer partout ; elles varient de 5 à 24 kilomètres, les plus allongées étant bien entendu sur le cours inférieur où la pente est plus faible : Donzère-Mondragon, Codolet-Sorgues, les Angles-Comps, qui varient de 13 à 24 kilomètres.

Ainsi va se constituer entre Lyon et Beaucaire une véritable avenue de grosses usines, alimentées par des chutes dont la hauteur variera de 5 à 21 mètres, et dont la puissance en eaux moyennes, de 12 000 chevaux pour la plus faible, s'élèvera au-dessus de 70 000 pour la plus forte. Six usines entre Lyon et l'Isère, à Ternay, Sainte-Colombe-lès-Vienne, Saint Rambert-d'Albon, Saint-Vallier, Tournon, la Roche-de-Glun ; c'est donc sur ce secteur que la densité d'usines sera la plus

forte, mais c'est là aussi que la puissance sera la moins élevée, parce que les dérivations y sont plus courtes et par suite la hauteur de chute moins forte ; sauf la grosse usine de Saint-Rambert (40 500 HP), aucune installation n'atteindra 20 000 chevaux en eaux moyennes. Entre Isère et Ardèche, sur un secteur de longueur équivalente, trois usines seulement, mais de grande puissance : 52 800 chevaux à la Voulte, 51 500 à Viviers, 30 000 au Logis-Neuf (amont de Montélimar) ; 134 000 chevaux pour cette section, contre 122 000 dans la précédente. Enfin sur le cours inférieur la longue dérivation de Donzère-Mondragon (24 kilomètres), qui parcourra toute la plaine de Pierrelatte, se terminera à Mondragon par une usine énorme de 70 000 chevaux ; plus bas, avec la pente qui va diminuant, les usines de Sorgues et de Comps ne fourniront plus que 35 500 et 25 000 chevaux. Au total, entre Lyon et Beaucaire, on compte recueillir en eaux moyennes une énergie de 387 000 chevaux; or l'estimation a été faite le plus sévèrement possible, et pourrait être aisément majorée. Comme le remarque M. Armand, chaque mètre cube ajouté à l'ensemble des dérivations à l'aval de Lyon donne une puissance supplémentaire de 1 100 chevaux environ, et d'autre part il sera possible d'établir des dérivations supplémentaires, dont le rôle sera exclusivement industriel, et qui utiliseront une partie des eaux retenues derrière les barrages mobiles du fleuve.

Comme sur le Rhône moyen, la navigation s'effectuera sur les dérivations pourvues en aval d'une écluse et débouchant à l'amont sur une retenue due à un barrage. Mais nous savons qu'ici la longueur des dérivations est loin d'être égale à celle du fleuve, et qu'entre Lyon et Beaucaire elles ne s'allongeront que sur 102 kilomètres. Le reste de la navigation devra s'effectuer sur des tronçons du Rhône, dont le plan d'eau sera relevé et le courant diminué grâce aux barrages mobiles installés au droit des dérivations. Comme celles-ci auront un cours beaucoup plus rectiligne que celui du fleuve et couperont un certain nombre de boucles, le parcours fluvial proprement dit ne sera au total que de 156 kilomètres, et la longueur de la voie d'eau entre Lyon et Beaucaire ramenée à 258 kilomètres au lieu de 276 aujourd'hui. Sur cette voie

viendra se greffer au Nord la belle artère de la Saône, sur laquelle se branchent tant de canaux menant à la Loire, la Seine, la Marne, la Moselle ; elle sera mise, ainsi que son prolongement le canal du Rhône au Rhin, en état de porter les chalands de 1 200 tonnes. Au Sud les travaux d'aménagement, d'ailleurs très simples dans cette section, ne seront poussés que jusqu'à Arles; au delà la ligne d'eau se continuera par l'ancien canal d'Arles à Bouc, tiré de son sommeil par l'esprit entreprenant des Marseillais qui veulent faire de cette étroite rigole enherbée une artère navigable de première grandeur. Enfin, par les étangs de Caronte et de Berre, puis trouant par le magnifique souterrain du Rove les murailles décharnées qui ont toujours isolé Marseille de l'intérieur, la voie du Rhône débouchera dans les bassins du grand port, devenu ainsi pour la première fois dans sa carrière la grande porte de la France et d'une partie de l'Europe sur la Méditerranée.

A ces bienfaits dispensés à la région qu'il traverse, le Rhône aménagé en ajoutera d'autres qui ne seront pas moins appréciés des riverains. Nous sommes ici dans la région où l'irrigation est la panacée de l'agriculture. A mesure qu'au delà de Lyon la vallée s'allonge vers le Sud, la quantité de précipitations diminue, et avec elle le nombre de jours pluvieux; la température augmente, le soleil se fait plus brûlant, enfin des vents impétueux balaient le couloir, grands mangeurs d'humidité. La sécheresse trône dans le climat, et son effet est d'autant plus actif sur les cultures que le sol de la vallée et de ses abords est plus souvent fait de terres légères, alluvions à graviers, affleurements calcaires. L'arrosage est donc une nécessité, et partout où il a pu être pratiqué, par des canaux dérivés le plus souvent de la Durance, la collaboration de l'eau et du soleil a fait de ces sols les plus riches et les plus dociles de France. Mais les tentatives faites pour procéder méthodiquement à la répartition des eaux du Rhône entre les terres riveraines s'étaient toujours heurtées à la mauvaise volonté de la navigation, entêtée à conserver dans un fleuve insuffisamment profond toutes les eaux disponibles. C'est l'industrie qui apporte la solution du conflit et réconcilie les sœurs ennemies se disputant les eaux du Rhône. Fournissant à bon mar-

ché une force abondante qui permet d'effectuer les pompages dans le fleuve ou ses affluents à l'endroit même où les eaux seront utilisées, l'énergie électrique supprime les « têtes mortes » des canaux d'arrosage prévus par les anciens projets, c'est-à-dire ces interminables rigoles qui allaient recueillir les eaux du fleuve très loin en amont, afin de les amener à la hauteur des terres à arroser ; on évite ainsi le prélèvement brusque de 60 ou 80 mètres cubes que l'on voulait faire au fleuve dans des secteurs où il n'a pas encore toute sa puissance, prélèvement contre lequel la navigation protestait avec énergie. Et comme d'autre part celle-ci, délivrée par le système des barrages et des dérivations du souci de garder dans le lit du fleuve tout le débit possible, ne proteste plus contre des emprunts d'ailleurs échelonnés et qui ne sont sensibles que sur le cours inférieur, tout est ainsi pour le mieux le long du meilleur des fleuves.

Dans des conjonctures si favorables, on a pu voir large et tailler en plein drap. L'irrigation commencera dans l'Isère, par la plaine de la Valloire à laquelle seront fournis 500 litres par seconde ; dans l'Ardèche, elle prélèvera sur le Rhône et ses affluents de droite 2,4 mètres cubes destinés aux plaines riveraines du fleuve ou du cours inférieur des rivières vivaraises ; dans la Drôme, 3,7 mètres cubes pour les plaines de Valence et de Montélimar. Au Sud, dans les pays de sécheresse, la dotation en eau d'arrosage va croissant : 4,3 mètres cubes pour le Vaucluse, déjà abondamment pourvu ; 22 pour les Bouches-du-Rhône, dont 8 pour la Camargue et 14 pour la Crau, où sera ainsi complétée l'œuvre d'Adam de Craponne. Le Gard sera le mieux partagé, parce qu'il l'était le plus mal jusqu'ici, et que ses besoins sont vastes ; il est dans la région rhodanienne, de par la nature de son sol léger et l'altitude de ses terrasses, le département altéré par excellence. Voici de quoi étancher sa soif : plus de 32 mètres cubes, empruntés au Rhône, aux affluents cévenols, à des nappes souterraines : 12 pour les coteaux pierreux du Nord-Est, 4 pour la plaine de Nîmes, 15 pour la région viticole du Sud. En tout 70 mètres cubes qui viendront s'ajouter aux 20 déjà prélevés sur le Rhône pour l'arrosage de la Camargue. Mais dans cette nature restée rude et comme inachevée, il y a aussi des cantons où

ce n'est pas le défaut, mais l'excès d'humidité qui entrave l'exploitation; qu'à cela ne tienne, la force électrique va s'y mettre, et au lieu d'apporter l'eau d'irrigation elle expulsera l'eau surabondante : 2 500 chevaux se consacreront à l'assainissement de la Camargue, des environs d'Avignon en Vaucluse et de l'étang de Scamandre aux abords du Petit-Rhône. Pour tout cet aménagement agricole, qui portera sur 260 000 hectares, il suffira d'une force totale de 42 000 chevaux, dont 15 500 seulement seront demandés au Rhône, soit à peine 2 p. 100 de l'énergie totale prévue pour le fleuve, le reste devant être fourni par les usines en projet sur la basse Durance. On voit combien est faible le sacrifice demandé à l'industrie, sans la moindre gêne pour la navigation, afin de rendre à l'agriculture méridionale un service qui sera pour elle un inestimable bienfait.

Ainsi l'aménagement intégral du Rhône, dont la réalisation n'est possible qu'en conjuguant les intérêts de l'agriculture, du trafic et de l'industrie, aboutit à des résultats vraiment formidables. 260 000 hectares rendus à l'agriculture, qui y trouvera les conditions de climat et de sol les plus favorables. Une voie navigable à grand rendement, longue de 500 kilomètres, qui fera cesser l'isolement de Marseille en la reliant à la Suisse, à l'Europe rhénane, à la France du Centre et du Nord, et attirera le long de la vallée le mouvement le plus actif d'échanges. Une production de force électrique évaluée en eaux moyennes à 800 000 chevaux, et qu'il serait probablement aisé de porter à 1 million; telle quelle correspondant à une consommation annuelle de près de 5 millions de tonnes de houille (bassin du Nord, avant la guerre, 7 millions), et propre à tous les usages, vente de force et lumière à Paris et sa banlieue, électrification des voies ferrées, transformations industrielles de toute sorte. Voilà les résultats auxquels on peut prétendre en substituant à l'ancien antagonisme des intérêts la solidarité de tous ces ordres d'entreprises. Mais cette solidarité, clé du nouvel édifice, s'exprime d'une façon plus éclatante encore dans le mode de réalisation adopté par les promoteurs du projet.

*
* *

Le projet est sur pied, complet, harmonieux. Comment réaliser cette œuvre immense, dans le délai de quinze ans, prévu par ses auteurs? Toujours par la pratique d'une étroite solidarité, qui doit se traduire et dans la marche des travaux, et dans les formules financières du projet, et dans la nature de l'organisme chargé de la construction et de la direction.

La marche des travaux. — Puisqu'il est reconnu que les intérêts de l'industrie, du trafic et de l'agriculture sont liés, il importe de mener de front pendant toute la durée d'exécution les travaux qui concernent ces trois ordres de réalisations, afin qu'au fur et à mesure de leur achèvement ils puissent se prêter un mutuel appui soit au point de vue technique, soit au point de vue financier. L'avant-projet officiel fixant l'ordre d'exécution des travaux prévoit donc six tranches successives, mais dans chaque tranche, suivant l'article 9 du projet de loi, l'aménagement de la force hydraulique, l'établissement de la voie navigable, la construction des canaux primaires d'irrigation et des stations de pompage seront toujours menés parallèlement dans les parties correspondantes du fleuve.

La première tranche comprend les travaux les plus urgents. En tête figure l'équipement industriel du haut Rhône, où l'on prévoit six ans de travaux, et qui est, nous l'avons vu, comme le ressort de toute la combinaison ; puis la construction de la ligne de transport de force vers Paris, corollaire de cet aménagement; l'établissement d'une ligne identique entre la frontière suisse et Beaucaire, qui reliera toutes les usines, de façon à faire masse dès le début de toute l'énergie du fleuve et à assurer ainsi une utilisation rationnelle et complète, au moindre prix de revient, de la force produite. C'est encore la production d'une forte quantité d'énergie qu'assurera l'établissement des dérivations et des usines de Brens, Peyrieux et Mondragon (113 500 HP) ; mais en plus ces travaux donneront toute facilité à la navigation dans deux sections jusqu'ici peu praticables, celles du confluent de l'Ardèche et du défilé

de Pierre-Châtel. Enfin la mise en construction du canal de ceinture à l'est de Lyon et les premiers travaux de canaux d'arrosage serviront directement les intérêts du trafic et de l'irrigation.

La même répartition est prévue pour les tranches suivantes, en suivant toujours l'ordre d'urgence. C'est ainsi que la deuxième comporte, outre les travaux d'irrigation, la dérivation de Villette d'Anthon, commencée à la fin de la troisième année des travaux, et qui assurera la navigation dans le défilé du Sault, puis les grandes dérivations de la Voulte et Viviers (fin de la quatrième année) qui donneront 104 000 chevaux et feront disparaître les obstacles les plus graves à la navigation sur le Rhône en aval de Lyon. L'activité des travaux se portera dès lors sur le Rhône moyen, où la dernière tranche de travaux sera mise en train à la fin de la huitième année; elle s'appliquera ensuite aux dérivations entre Lyon et Valence, et enfin à celles du cours inférieur, qui est le plus aisément navigable à l'heure actuelle. Cette façon de procéder permet donc de satisfaire tous les intérêts et en même temps de ne pas se lier pour l'ensemble à des formules d'exécution susceptibles d'être vite périmées ; s'il y a indivisibilité du programme total d'aménagement, chaque projet partiel pourra être l'objet des solutions les plus adéquates à l'état de la science au moment où il sera exécuté.

La réalisation financière. — Ne dirait-on pas jusqu'ici une véritable idylle, que ce projet du Rhône? C'est une adhésion générale : tous pour un, un pour tous ! Les ingénieurs de la navigation sourient à ceux de l'irrigation ; tous sont réconfortés par l'accord avec les rudes hommes de l'industrie hydro-électrique, qui déjà retroussent leurs manches. Mais c'est ici que nous attendent les sceptiques. Si nous parlions argent? Combien? Comment?

Assurément, ce n'est pas pour rien. Par le temps qui court, installer un réseau d'irrigations sur 260 000 hectares, ouvrir 500 kilomètres à la navigation, équiper près d'un million de chevaux-vapeur, ce n'est pas peu de frais. Pour évaluer la dépense, on a adopté les prix d'avant-guerre majorés de 100 p. 100 ; il semble que ce soit actuellement suffisant. On

obtient ainsi pour les dépenses d'irrigation une somme de 240 millions. Pour la navigation, le prix est beaucoup moins élevé que ceux qu'on prévoyait dans les anciens projets, car c'est l'aménagement de la force motrice qui fournit presque tout au long les conditions de navigabilité; il ne reste guère à son compte que les écluses, l'agrandissement des dimensions des canaux d'amenée, enfin le canal autour de Lyon : ci, 288 millions. Le gros morceau est donc l'équipement industriel : 616 millions pour les travaux à l'amont de Lyon, 925 à l'aval, 200 millions pour les lignes de transport de force, soit un total de 1 741 millions. Additionnons ces divers chapitres, et nous aurons 2 270 millions ; majorée des frais accessoires et des intérêts intercalaires qui courront pendant la période de construction, la dépense totale s'élève à 2 milliards et 500 millions. Nous avons beau être habitués depuis quelques années à voir jongler avec les milliards : convenons que c'est là un joli chiffre, la moitié du budget de la France avant la guerre. Abordons-le pourtant hardiment, en nous demandant d'abord si l'entreprise paiera, ensuite comment elle paiera, c'est-à-dire de quelle façon on trouvera l'argent.

L'entreprise paiera; nous voulons dire que non seulement elle rentrera dans ses frais, mais qu'elle fera des bénéfices. Et cela, elle le doit encore à la solidarité des intérêts engagés. Pour parler plus net, c'est l'électricité qui fera le succès de la combinaison. De la navigation et de l'agriculture, on ne peut guère attendre plus que de couvrir les frais d'exploitation de la voie d'eau, les dépenses d'aménagement des ports et du halage, enfin l'entretien du réseau d'irrigation et la fourniture d'énergie aux stations de pompage. Mises sur pied, elles vivront ; encore faut-il les y mettre. C'est ici qu'intervient la fée électricité ; c'est grâce à l'utilisation intensive de l'énergie hydraulique, à la production forcenée de kilowatts, qu'on peut envisager l'aménagement intégral du Rhône. Tablons sur une production totale de 3 750 millions de kilowatts-heure correspondant aux 800 000 HP prévus en eaux moyennes (et nous pensons qu'on pourrait aisément dépasser ce chiffre). Là-dessus le département de la Seine en demande déjà, ferme, 1 500 millions, et le département de Seine-et-Oise en réclame également une fourniture importante ; nous

sommes donc sûrs que toute l'énergie sera vite placée, étant donné l'activité économique sans cesse grandissante du Sud-Est et le déficit mondial de charbon. Or il n'est pas exagéré de prévoir un prix moyen de vente de 8 à 10 centimes le kilowatt-heure pris aux bornes de l'usine. A 8 centimes seulement de recette brute, la recette nette peut être évaluée à 4 centimes, et le bénéfice d'exploitation s'élèvera ainsi à 148 millions de francs. Comme les dépenses représentant l'amortissement et l'intérêt des emprunts ne dépasseront pas 132 millions, voici paraître un excédent annuel de 16 millions de francs qui représente le boni de l'entreprise. Elle est donc viable, et profitable, sans qu'on fasse état de l'énorme plus-value de richesses que vaudront à la région l'amélioration des terres irriguées, le développement du trafic et la prospérité industrielle.

Cependant ces heureux résultats ne seront atteints que le jour où toutes les usines tourneront à plein, c'est-à-dire quinze ans au plus tôt après le commencement des travaux. Jusque-là, comment vivre et se procurer les énormes sommes nécessaires? Comment attirer et retenir les 2 milliards et demi prévus au programme? C'est ici qu'intervient l'ingénieuse combinaison financière imaginée par M. Jean Maître, et que M. Charles Dumont a fait triompher à la Chambre.

Cette combinaison peut se résumer ainsi : un faible capital-actions, représentant un dixième des sommes à trouver, soit 250 millions au maximum; un capital-obligations, qui comprendra le reste. Les actions seront souscrites par la compagnie concessionnaire, et il est entendu que les obligations ne pourront être émises, pour chaque tranche des travaux, que dans la proportion (rapport de 1 à 10) où le chiffre d'actions correspondantes aura été souscrit et versé. Les obligations seront offertes au public, à l'épargne française dans toutes ses couches, et même à l'épargne mondiale; mais pour attirer les souscripteurs, l'État intervient ici, et garantit l'intérêt et l'amortissement des obligations émises. C'est là le point capital ; l'État n'emprunte pas lui-même, pas plus qu'il ne gérera lui-même l'entreprise ; cependant la France entière, considérant l'aménagement du Rhône comme une œuvre d'intérêt national, se dresse derrière les initiateurs pour

garantir la valeur de l'entreprise et encourager les souscripteurs. Mais si l'État se montre ainsi généreux et chevaleresque en ouvrant ses caisses afin de lancer l'affaire, il ne perdra rien ; bien au contraire. Dès que les travaux seront terminés et que s'ouvrira la période des bénéfices, l'État en prendra sa bonne part : non seulement la compagnie concessionnaire n'aura plus à faire appel à la garantie du Trésor, mais elle commencera à rembourser la dette qu'elle aura contractée envers lui en affectant à cet objet chaque année 80 p. 100 du boni réalisé. Une fois cette dette remboursée, la répartition des bénéfices se fera à parts égales entre l'État et le concessionnaire, jusqu'au jour (75 ans révolus) où à l'expiration de la concession l'État entrera en possession pleine et entière de ce merveilleux organisme que sera le Rhône aménagé. Si l'État par son intervention assure le succès financier de l'entreprise, il en sera lui-même le grand bénéficiaire.

Mais quel est donc ce concessionnaire auquel l'État fait confiance en garantissant si royalement l'énorme somme d'obligations qu'il doit émettre? De la valeur de cet organisme qui mettra sur pied et administrera l'entreprise dépend évidemment tout le succès. Aussi ce concessionnaire n'est-il pas une personnalité ordinaire. Et c'est là que triomphe une fois de plus ce principe de solidarité que nous avons vu à la base de toute la conception.

La Compagnie du Rhône. — Le principe posé par M. Jean Maître, et adopté avec enthousiasme par tous les promoteurs de l'entreprise, c'est que l'aménagement du Rhône doit être effectué par ceux qui y ont intérêt. Ce n'est donc pas une gestion d'État, bureaucratique et irresponsable, qui doit prendre en main l'opération, mais un conseil d'actionnaires, intéressé dans l'affaire, compétent et responsable.

Quelles sont ces personnalités plus particulièrement désireuses de voir aménager le Rhône? Avant tout, de puissantes collectivités. En tête, la Ville de Paris et le département de la Seine, qui demandent une option sur le tiers de l'énergie produite. Puis les grandes villes du Sud-Est, Lyon, Marseille, Saint-Étienne, Grenoble, Nîmes, les villes du Rhône, aux-

quelles l'organisation de la navigation, l'extension de l'irrigation, la possibilité de trouver d'énormes quantités d'énergie, assureront de superbes profits; de même les départements riverains et leurs chambres de commerce, et aussi les départements de la vallée de la Saône, situés dès lors sur une des plus grandes voies navigables d'Europe, et même les départements étagés entre le haut Rhône et Paris, qui pourront trouver de l'énergie à bon compte le long de la conduite de force. Les grands consommateurs d'énergie seront de la partie : Métropolitain, Nord-Sud, et plus encore la Compagnie P.-L.-M., si intéressée à l'électrification de ses lignes. Joignons-y enfin les industriels du Sud-Est, sociétés et particuliers, qui pourront avoir besoin de force pour leurs entreprises, et qui en tout cas réclament si énergiquement des moyens commodes de transport.

Voilà les futurs actionnaires qui composeront la Compagnie nationale du Rhône, celle qui sera chargée pour une durée de 75 ans de la conduite des travaux, puis de la gestion de l'entreprise. A elle reviendra la fixation des taxes de transport et de péage, du prix de l'eau d'irrigation, l'entretien de la voie navigable, des stations de pompage et des canaux d'arrosage. A elle la fourniture de l'électricité, la discussion des prix, tarifs, horaires d'utilisation de la force. Directement intéressée dans l'entreprise puisqu'elle y sera engagée par les avantages de tout ordre qu'elle en tirera et par le capital-actions qu'elle aura souscrit, elle aura le plus grand profit à ce que les choses marchent bien et à ce que la garantie de l'État fonctionne le moins possible. Mais l'État reçoit une autre assurance que la Compagnie administrera au mieux des intérêts régionaux et nationaux. Bien qu'il ne participe pas à la souscription du capital-actions, il sera considéré comme un véritable associé, et un nombre de sièges déterminé lui sera réservé dans le Conseil d'administration et le Comité de direction ; le président de la Compagnie sera de droit un de ses représentants. Ce sont là de solides garanties que la Compagnie du Rhône sauvegardera les intérêts généraux du pays en même temps que ceux des collectivités associées à l'œuvre. Et la nouvelle formule imaginée nous paraît un très remarquable exemple de collaboration entre

l'État, les collectivités appelées à bénéficier directement des travaux, les particuliers même, pour la mise en valeur des richesses nationales.

Ainsi, au terme d'une centaine d'années de disputes et de rivalités stériles, l'accord se fait par l'application d'un grand principe de solidarité qui donne satisfaction à tout le monde. Autour de cette maquette de l'aménagement du Rhône dont les lignes amples et harmonieuses sollicitent déjà les travaux, ce ne sont que visages souriants et physionomies satisfaites. La région du Sud-Est tout entière voit avec joie se forger l'instrument de sa prospérité. La future Compagnie concessionnaire, ou du moins les collectivités qui savent devoir en faire partie, se réjouissent de voir aboutir une œuvre qui leur tient à cœur ; ce n'est pas qu'elles s'attendent à toucher de sitôt de gros dividendes, car leur capital-actions ne recevra aucune rémunération tant que le service des obligations ne sera pas assuré, et il ne leur sera accordé que 20 p. 100 des bénéfices tant que l'État n'aura pas été remboursé ; mais peu importe en regard des avantages que leur assurera par ailleurs l'aménagement du Rhône. Enfin l'État lui-même, tout imperturbable qu'il soit, peut dans sa sérénité se dire qu'il fait une bonne affaire. Au début, il prête son argent, c'est entendu, et il fait largement confiance au projet ; mais par la suite il rentre dans toutes ses avances, en vient alors à toucher la moitié des bénéfices, à devenir enfin l'heureux propriétaire du Rhône aménagé ; cependant les résultats de l'œuvre accomplie se traduisent en accroissements de richesses, mères de nouveaux impôts qui rentrent dans les caisses du fisc. Au fond, la France entière profitera, directement ou non, des résultats de cette grande entreprise.

Donc tout le monde est d'accord, parce que tout le monde est satisfait. Entente des intérêts particuliers et régionaux vivifiés par la solidarité de la nation tout entière ; entr'aide contractée par la navigation et l'irrigation à l'égard de l'industrie et vice-versa ; en un mot, solidarité des besoins, des efforts et des résultats ; tout cela est maintenant clairement compris, et acclamé d'enthousiasme. Il n'y a plus qu'à marcher, et la route est longue, jusqu'au Rhône aménagé. Cependant faisons

confiance aux chefs de file. Que de chemin déjà parcouru depuis les réunions interdépartementales de 1918 où s'est élaborée la conception actuelle! La Chambre a voté le projet le 17 octobre dernier, et il n'y a aucun doute que le Sénat n'apporte bientôt son adhésion. Dès lors, l'État sera prêt à remplir ses engagements; aux collectivités, aux particuliers, à se mettre en branle, à constituer la Compagnie, à entamer la première tranche de travaux. De pareilles conceptions répondent trop bien au formidable effort que la France doit aujourd'hui s'imposer, pour que le Sud-Est ne tienne pas à honneur de donner au pays tout entier un grand exemple, comme cela lui est déjà plusieurs fois arrivé.

RAOUL BLANCHARD

L'administrateur-gérant: A. BACHELIER.

LIVRES NOUVEAUX

LE FER ET LA FLAMME
par **Charles Moulié.**

Ce sont des vers robustes, d'un rythme net et d'un souffle vigoureux : ils sentent vraiment la bataille ; ils évoquent successivement la tranchée morne et l'assaut enflammé. M. Charles Moulié est un lettré qui connaît tout le prix de la simplicité, surtout quand il s'agit de tels sujets : ses poèmes, à cause de cela, sont de vrais poèmes de guerre, ils ont l'âpreté, la force, le mordant. Dans cette sobriété de la forme, la virile énergie de la pensée éclate encore mieux.

SOUS LE FOUET DU DESTIN
par **André Maillet.**

Ce livre est l'histoire d'une âme délicate tragiquement arrachée aux douceurs de la civilisation et jetée dans la mêlée sanglante. On y trouve des pages saisissantes sur la bataille de l'Hartmanwillerskop et toute l'horreur grandiose de la guerre, mais aussi l'atmosphère morale dans laquelle vécurent pendant des années les soldats de la délivrance. C'est dire l'intérêt psychologique de l'œuvre.

RÉCIT D'AUTREFOIS
par **Paul Gaulot.**

On sait que M. Paul Gaulot, quand il se promène dans les jardins de l'histoire, ne manque jamais d'y faire une cueillette intéressante. Il en rapporte cette fois les fleurs les plus diverses : il en est de galantes, comme l'histoire de mademoiselle de Brie, il en est de sanglantes comme certaines pages sur Robespierre et la Terreur. Toutes ces aventures sont contées avec le charme de finesse et de bonhomie qui rend si savoureux les ouvrages de M. Paul Gaulot.

CEUX DE BARROIS
par **Benjamin Vallotton.**

C'est l'histoire douloureuse et magnifique de tous les villages de France au cours de la grande guerre. M. Vallotton nous fait vivre dans l'intimité de ces paysans, de ces paysannes dont les fils étaient au front. L'auteur possède à un degré rare le don de la vie et tous ses personnages sont d'une frappante vérité. Le livre n'est pas triste, car il trouve moyen de réveiller les énergies et d'armer les courages. C'est une lecture à la fois poignante et stimulante qui laisse une impression profonde, et nous ne saurions qu'être extrêmement sensibles à cet hommage d'un écrivain ami de notre pays, dont il parle avec une âme toute française.

LE MARTYRE DE LENS
par **Émile Basly.**

Pendant les trois premières années de la guerre, M. Basly, maire de Lens, a vécu sous la domination de l'ennemi ; organisant le ravitaillement de la population réfugiée dans les caves, sous les obus, réconfortant femmes, enfants et vieillards, M. Basly eut à faire face aux brutalités, aux violences, aux vexations sans nombre des autorités allemandes. Ce sont les douloureuses épreuves de ce long esclavage qu'il retrace avec une sincérité dénuée d'ambition et d'effort littéraire. Ce récit est singulièrement émouvant dans sa simplicité ; il contient des charges précises et accablantes contre un certain nombre de tortionnaires et d'assassins allemands.

L'HOMME QUI VENDIT SON AME AU DIABLE
par **Pierre Véber.**

Ce roman obtint un vif succès dans la *Revue de Paris* qui en eut la primeur. C'est une des choses les plus spirituelles qu'ait écrites son auteur, qui en a écrit beaucoup. M. Pierre Véber nous prouve que le même genre d'esprit qui réussit au théâtre peut fort bien, quoi qu'on dise, faire merveille dans un livre, à condition que l'auteur ne soit pas seulement un fantaisiste inventif, mais aussi un écrivain, ce que ne sont point toujours les hommes de théâtre. Il n'y a rien de plus divertissant que les avatars du nouveau Faust évoluant à travers la finance, la politique et le théâtre. On retrouvera là, à chaque page, ce goût parisien dont il ne faudrait pas que la tradition se perdît.

LA JEUNESSE DE CHARLES NODIER
par **Léonce Pingaud.**

Étude intéressante sur un écrivain dont le charme est incontestable, mais dont la véracité a été souvent discutée. L'auteur établit quelle est la part de la vérité dans les récits de Charles Nodier. — Un tableau intéressant du milieu provincial au début de la révolution, et des anecdotes sur le premier cénacle romantique.

HISTOIRE DE LA GRANDE GUERRE
par **L. Brossolette.**

Ce petit livre de 250 pages, et venu si tôt après la conclusion du drame, ne prétend sûrement pas en fixer l'histoire. Du moins en ordonne-t-il un ensemble, précis et bien groupé ; un tel raccourci n'est pas inutile. Et le tableau synchronique par quoi le livre se conclut permet déjà des méditations.

LA REVUE DE PARIS

85bis, faubourg Saint-Honoré

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE.	60 »	31 »	16.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.	66 »	34 »	18 »
ÉTRANGER.	72 »	37 »	19.50

PRIX DE LA LIVRAISON : **3 fr. 50**

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone : Élysées* 16.20*), dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues à la **Société Nouvelle de Publicité**, 11, *boulevard des Italiens, Paris.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* **2 fr. 50.**

POCHY, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85 bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.